



HAL
open science

Qui étaient les SAS français ? Itinéraire de 14 parachutistes de la France Libre

Alexandre Martel

► **To cite this version:**

Alexandre Martel. Qui étaient les SAS français ? Itinéraire de 14 parachutistes de la France Libre. Histoire. 2018. dumas-03123619

HAL Id: dumas-03123619

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03123619>

Submitted on 28 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ RENNES 2 - HAUTE BRETAGNE

Master 2 HRI

Histoire, Relations Internationales et Interculturelles

Qui étaient les SAS français : itinéraire de 14 parachutistes de la
France Libre



Alexandre MARTEL

Directeur de recherche : Marc BERGÈRE

2018

Table des sigles

BCRA : Bureau Central de Renseignements et d'Action
BIA : Bataillon d'Infanterie de l'Air
CCP : Compagnie de Chasseurs Parachutistes
CIA : Compagnie d'Infanterie de l'Air
COS : Commandement des Opérations Spéciales
CPES : Centre d'entraînement parachutiste spécialisé
DBLE : Demi Brigade de Légion Étrangère
DCA : Défense Contre l'Aviation
DGSE : Direction Générale de la Sécurité Extérieure
DRM : Direction du Renseignement Militaire
DZ : Dropping Zone
EMIA : Ecole Militaire Inter-Armes
FAFL : Forces Aériennes Françaises Libres
FFI : Forces Françaises de l'Intérieur
FFL : Forces Françaises Libres
FNFL : Forces Navales Françaises Libres
LRDG : Long Rang Desert Group
LVF : Légion Volontaire Française
OSS : Office of Strategic Services
RAF : Royal Air Force
RCP : Régiment de Chasseurs Parachutistes
RIC : Régiment d'Infanterie Coloniale
RI : Régiment d'Infanterie
RIF : Régiment d'Infanterie de Forteresse
RPIMa : Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine
RVPS : Royal Victoria Patriotic School
SAS : Special Air Service
SDECE : Service de documentation extérieure et de contre-espionnage
SFHQ : Special Force Headquarters
SIG : Special Interrogation Group
SNCASO : Société Nationale des Constructions Aériennes du Sud-Ouest
SOE : Special Operations Exécutive

Qui étaient les SAS français : itinéraire de 14 parachutistes de la France Libre.

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, sur l'aérodrome de Fairford en Angleterre, 36 hommes, dont 35 français montent à bord de deux avions quadrimoteurs « Stirlings ». Ils se nomment Marienne, Raufast, Louis, Bouétard, Krysik, Déplante, Chilou ou encore Contet. et vont être largués « blind » (à l'aveugle) sur la région bretonne. C'est le début d'Overlord¹. Dans les semaines à venir, ils vont être suivis de plusieurs centaines de leurs compagnons d'armes, parmi eux se trouvent Jacques Mendes-Caldas, Achille Muller, Djamil Jacir, Georges Taylor, Michel Lakermance et enfin, Alain Papazow. Ils ont entre 19 et 37 ans, appartiennent tous à la France Libre et sont membres du 4th SAS regiment, également appelé, 4ème Bataillon d'Infanterie de l'Air². Ce sont les premières Forces Spéciales Françaises et elles portent un uniforme britannique.

Pourquoi avoir choisi de travailler sur ce régiment et plus précisément sur ces 14 soldats ? La formation de ce corpus résulte d'une logique purement pratique. Dans un premier temps, cette production historique devait se construire à partir de la biographie d'Auguste Chilou (1912-1944). Militaire de carrière, prisonnier tour à tour des allemands pendant « la drôle de guerre » puis des Franquistes durant l'été 1942, ce soldat du 2ème RCP, a eu un parcours atypique. Cependant il faut garder à l'esprit que ce genre d'itinéraire n'était pas rare au sein de la France Libre. Ce sont ses origines qui ont permis la redécouverte de son histoire puisqu'Auguste Chilou est né à Rennes. Il a été possible alors - par l'intermédiaire de mon directeur de mémoire, Marc Bergère - de rencontrer, son fils Henri Chilou. Cherchant depuis quelques années à restaurer la mémoire de son défunt père, Henri, né en 1944, n'a pas connu Auguste Chilou, mort au combat le 28 juin de la même année. C'est après avoir pu retrouver quelques archives, qu'il sollicite l'aide d'historiens, afin de savoir si ces dernières étaient exploitables et suffisamment nombreuses pour en tirer un ouvrage d'histoire. Ainsi débute ce mémoire de recherche, qui faute de sources suffisamment nombreuses sur le soldat Chilou n'a pu se concentrer uniquement sur la vie de celui-ci. Il a fallu élargir le spectre des recherches tout en gardant comme noyau central, l'officier Chilou³. Faire des recherches sur l'ensemble du régiment étant irréalisable dans le cadre d'un simple mémoire de recherche, on s'est donc étendu à son **stick**.

En approfondissant l'étude, sur les hommes avec qui Auguste a sauté le 5 juin, on remarque le nom d'un officier qui revient régulièrement, il s'agit de Pierre Marienne (1908-1944). Instituteur, scénariste, dramaturge, ce Français Libre est avant tout un intellectuel. Pourtant c'est autour de lui

¹ Opération alliée consistant à ouvrir un front en Europe de l'Ouest.

² Ce régiment changea plusieurs fois d'appellation au cours de la guerre et son nom n'était pas le même dans l'armée britannique, voir organigramme en Annexes.

³ Il avait été nommé lieutenant quelques jours avant sa mort.

que s'est greffée « une vieille garde mystique et sûre »⁴ et Chilou est l'un de ses adjoints. Le lieutenant Marienne se fait connaître parmi les SAS (tant français que britanniques) à travers les faits accomplis par sa section, surnommée les « Marienne's boys ». Détenteurs d'un record du monde de saut en parachute, toujours premiers lors des trainings en Ecosse et, récompense suprême, choisis parmi les premiers à sauter sur le sol français, ils ont fait la fierté du 2^{ème} RCP⁵ et contribué à sa notoriété au détriment du 3^{ème} RCP⁶ qui n'a pourtant rien à envier au précédent. Si le lieutenant Marienne dirige en Angleterre une cinquantaine d'hommes environ, 8 seulement sautent avec lui sur Dingson en Bretagne⁷. Ne pouvant travailler sur la totalité des effectifs sous ses ordres, il fallait choisir parmi sa troupe, une dizaine de soldats dont les profils paraissaient les plus judicieux et les plus fructueux en terme d'informations. Il a d'abord été choisi de travailler sur les compagnons d'armes avec lesquels Auguste a noué une réelle amitié, Jacques Mendes-Caldas et Loïc Raufast. Mendes-Caldas est le seul à n'avoir jamais servi sous Marienne en Angleterre, ce qui ne l'a pas empêché de fréquenter Chilou et Loïc Raufast, à en juger les clichés⁸ sur lesquels ils figurent tous les trois, c'est donc une exception au sein du groupe étudié. Travailler sur Djamil Jacir et Achille Muller était tout aussi évident, car ils étaient, au moment des recherches, tous les deux vivants (Djamil Jacir est décédé en décembre 2017). Il m'a été permis de les rencontrer et de connaître leur propre histoire de la Seconde Guerre mondiale. C'est notamment grâce à leurs témoignages qu'il a été possible d'ajouter du corps à ce mémoire et que certaines interrogations - comme leurs motivations pour rejoindre la France Libre - ont pu être éclairées. De même qu'il était logique de travailler sur Alain « Le Corre » Papazow et Michel Lakermance, car comme pour Auguste Chilou, leurs fils participent à la restauration de la mémoire « SAS » au sein d'une association⁹. Leur apport matériel (photographies, archives, témoignages...) comme intellectuel sont loin d'être négligeables. D'autres comme Emile Bouétard ou Georges Taylor justifient leur présence par « une certaine notoriété », en effet Bouétard est le premier mort de l'Opération Overlord tandis que le second est l'un des SAS fait compagnon de la Libération¹⁰. Cela a facilité le recueil de sources, car déjà des auteurs, des chercheurs et ou des passionnés en ont fait leur sujets d'écriture et/ou les ont mentionné

⁴ Tiré d'une lettre de Pierre Marienne écrite à une amie, appartenant aux archives prêtées par son neveu Paul Marienne, voir en Annexes.

⁵ Nouveau nom donné au 4^{ème} BIA en juillet 1944

⁶ Régiment jumeau du 2^e RCP, créé à partir de volontaire d'Afrique du Nord en majorité en juillet 1943.

⁷ Voir Partie 3, chapitre 2.

⁸ Photographies prêtées par Henri Chilou, voir en Annexes.

⁹ L'Association des Familles des Parachutistes SAS de la France Libre (AFPSAS)

¹⁰ Membre de l'ordre de la Libération, instituée par le général De Gaulle le 16 novembre 1940

dans leurs ouvrages. D'autres comme, Henri Déplante¹¹, ont contribué à écrire leur propre histoire en publiant leur récit de guerre. Quant à Pascal Louis, il était tout comme Chilou, un Rennais de naissance : ce sont les deux seuls SAS étudiés originaires de la capitale bretonne. Enfin, j'avais cru comprendre que François Krysik à l'instar de Papazow et Jacir, avait travaillé pour le Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE) ce qui rendait son profil d'autant plus intéressant, et finalement il s'est avéré que non. Jean Contet, quant à lui, a encadré en compagnie du précédent, le maquis de Ploermel lors des opérations dans la région bretonne.

Le corpus établi, il s'agit désormais de le faire parler. Le problème majeur lorsque l'on fait de l'histoire militaire, ou l'histoire de la guerre en générale, c'est de faire uniquement de l'événementiel, sans parvenir à retirer tout le suc que peuvent nous prodiguer les sources de manière générale. L'histoire des SAS n'a évidemment pas dérogé à la règle. La majorité des ouvrages consacrés aux parachutistes du Special Air Service se révèlent être des ouvrages à valeur de sources comme les récits de guerre écrits par les soldats. De nombreux membres du SAS, Français et Anglais ont ressenti le besoin de coucher sur le papier des souvenirs plus ou moins douloureux, même si dans la plupart de ces récits, l'héroïsme du régiment est plus souvent mis en avant que les souvenirs douloureux inhérents à la guerre. Parmi les ouvrages les plus célèbres on trouve notamment *Les bérets rouges* d'Henry Corta ou encore *These men are dangerous* d'Inskip Harrison... Bien évidemment la production historique sur ces parachutistes ne se résume pas uniquement à de l'histoire événementielle. On a pu voir la parution d'ouvrages spécialisés comme celui de David Portier qui se trouve être une véritable encyclopédie ou encore ceux de Jean-Jacques Cécile ou Christophe Prime (*voir Bibliographie)... En terme de production universitaire, l'historiographie des SAS reste limitée, et ce malgré la présence de la thèse de Fanny Pascual, ou encore les divers travaux réalisés par Yann Lagadec, enseignant-chercheur à la faculté d'Histoire de Rennes¹². Il y avait donc de la place pour un mémoire consacré aux parachutistes SAS de la France Libre. Comme le laisse entendre le titre, il a été choisi de s'intéresser aux itinéraires empruntés par chacun de ces français, et de se demander :

Y'avait-il un parcours-type pour être soldat de la France Libre et in fine parachutiste SAS de la France Libre ?

Afin d'y répondre le plus sérieusement possible, il a été décidé de reprendre les codes de la prosopographie. Cet outil historiographique demeure le plus approprié pour mettre en lumière les dénominateurs communs et/ou les discordances entre les parcours de ces 14 soldats. Cependant, il s'agit ici d'un mémoire de maîtrise, il ne prétend pas bouleverser l'Histoire de la France Libre et du

¹¹DEPLANTE Henri, *La liberté tombée du Ciel*, éditions Ramsay 1977.

¹² Voir Bibliographie

Special Air Service. Le nombre réduit de soldats étudiés nous empêche d'affirmer que sa démonstration est scientifiquement probante. Néanmoins, il s'agira de proposer une vue qui à défaut d'être macroscopique, sera microscopique et tentera de « zoomer et dé-zoomer » sur l'histoire vécue par ces quatorze résistants de la France Libre. Au terme de cet écrit, le lecteur pourra juger lui-même les réflexions proposées, et, on l'espère, se faire une idée assez globale de ce qu'étaient les parachutistes du Special Air Service et quel rôle ils ont pu jouer dans le plus grand conflit qu'a connu le XXème siècle.

Pour mener cette étude à bien, il était indispensable d'étendre le champ des recherches de la naissance de chacun des parachutistes à leur mort. Cela évitait d'une part, de passer sous silence un moment de leur existence qui avait été crucial dans le processus de décision qui les avait poussé vers la Résistance. Et d'autre part, il était également intéressant de voir si leur parcours à la fin de la guerre suivait les traces laissées par le passage au Special Air Service, et dans la France Libre en général. Ce travail a donc été découpé en quatre temps forts. Il convient de préciser que ces quatre périodes clés ne sont pas représentées dans même un cadre spatio-temporel et une même géographie selon les parachutistes car tous n'ont pas rencontré le Special Air Service ou la France Libre à la même période et de la même manière. Ce sont ces différences et ces analogies que l'on questionnera et qui nous permettront, peut-être, de définir un profil-type du parachutiste du Special Air Service. De plus il est utile de préciser que parfois ces périodes se chevauchent également entre elles et qu'il n'y a pas de marqueurs temporels fixes à la manière d'une frise chronologique.

Dans une première partie, on s'attachera à retracer le parcours des parachutistes, depuis leur naissance jusqu'à leur engagement au sein du Special Air Service. Il s'agira d'analyser cette étape de leur vie cruciale, car c'est au cours de cette période que s'est décidé leur engagement, dans un premier temps dans la France Libre puis dans un second temps au sein du Special Air Service. Pour cela il faudra s'attarder sur leurs origines et questionner leur vie avant le début du conflit, ensuite l'on étudiera le comportement, le rôle que certains ont pu avoir pendant la drôle de guerre. Leurs motivations pour rejoindre la France Libre seront également scrutées, on essaiera de comprendre pourquoi ils ont choisi la Résistance extérieure, est-ce dû à un simple concours de circonstance ou bien cela relève-t'il d'un choix mûrement réfléchi. La deuxième option semble plus logique car rejoindre la France Libre n'était en rien une sinécure. Si plusieurs moyens existaient, la plupart comportaient leurs lots de difficultés. Par exemple l'évasion par l'Espagne s'accompagnait souvent d'un passage dans les prisons franquistes. Enfin cette partie se conclura par le choix du Special Air Service et nous verrons que beaucoup n'ont pas choisi une unité mais qu'ils se sont tournés vers un corps au sein duquel ils étaient assurés de combattre l'ennemi. Pour cette partie, l'ouvrage *Les Français Libres, l'autre Résistance*, de Jean-François Muracciole, s'est révélé indispensable.

En deuxième lieu, il s'agira d'analyser l'entraînement ou plutôt les différents enseignements qui ont été inculqués à ce corps d'élite. Lorsque David Stirling créa le SAS en 1941, sa volonté première était de mettre en avant un nouveau mode de combat basé sur l'effet de surprise et l'attaque-éclair derrière les lignes ennemies. Or, pour mener à bien ce type d'action, il se devait de créer une formation en adéquation avec son système opérationnel. C'est à Kabrit en Egypte (voir Partie 2) qu'ont été expérimentés les premiers « trainings » type SAS. Nous verrons qu'en plus d'avoir effectué leurs premiers sauts, les « ailes égyptiennes »¹³ ont évolué en terrain hostile et appris à survivre de manière rudimentaire en plein désert, tout en gardant à l'esprit, la mission de départ. C'est le temps des « raids ». Le « Stirling's camp »¹⁴ marquera également l'intégration des parachutistes français du commandant Bergé au SAS britanniques. Toutefois tous les parachutistes du SAS n'ont pas connu la guerre dans le désert et la majorité des engagés de 42 n'ont pas été envoyés en Méditerranée mais à Camberley en Angleterre. C'est là que se trouvait le « Old Dean Camp », dépôt de la France Libre (voir Partie 2). Ainsi tous les hommes engagés aux FAF ou aux parachutistes attendront parfois de longs mois leurs prises en charge par les autorités britanniques. Cette période a été intégrée à la partie consacrée à la formation, car les parachutistes français y sont retournés même après leur intégration au SAS. Beaucoup s'y laisseront et désespéreront de ne pas se trouver au front. Notre regard portera ensuite sur l'apprentissage du saut en parachute, effectué lors des stages à Largo et Hardwick mais surtout à la Parachute Training School de Ringway. La composante parachutiste étudiée, on s'attardera sur l'instruction des opérateurs SAS comme fantassins d'élite, notamment à travers leurs déplacements en Ecosse où les marches de Cupar et de Comrie éprouveront le physique de ces soldats tout en forgeant leur esprit de corps. Nous clôturerons le volet de la formation en évoquant les records battus par les « Marianne's Boys »¹⁵, parfaites démonstrations de l'émulation qui régnait au sein de la troupe de l'officier français.

L'instruction terminée, le troisième temps de ce mémoire est logiquement consacré aux combats contre les forces allemandes et italiennes. Les premières campagnes à laquelle les SAS anglo-français ont participé sont celles du Levant et d'Afrique du Nord (1941-1943). C'est un moment crucial de leur Histoire, car cette unité parachutiste a été créée pour ces campagnes du désert. C'est en Libye, dans la région appelée Cyrénaïque que David Stirling a mis au point les nouvelles techniques de combat propres à son unité. Nous verrons donc comment le commandant Georges Bergé et ses parachutistes ont été intégrés à la SAS Brigade¹⁶, pour ensuite se consacrer aux

¹³ Surnom donné aux SAS, en référence aux ailes cousues sur l'uniforme des SAS porté à Kabrit.

¹⁴ Surnom donné au camp des SAS à Kabrit.

¹⁵ Surnom donné aux hommes de la section Marianne.

¹⁶ Nom donné au corps regroupant le L détachement de Stirling et la première Compagnie de Chasseurs Parachutistes de Bergé.

combats dans les déserts libyens et tunisiens. Le volet méditerranéen clôt, il s'agira d'analyser les parachutages des SAS en Bretagne (juin 1944 - août 1944). Élément moins connu d'Overlord, les 400 parachutistes français du Special Air Service avaient pour mission principale d'immobiliser les 150 000 soldats ennemis présents sur le sol breton. Trois stratégies ont été mises en oeuvre, la première fut le parachutage des détachements précurseurs et des Cooney Parties¹⁷, la seconde fut de se fixer sur le maquis de Saint-Marcel afin d'y armer les FFI locaux pour enfin revenir à un mode d'action SAS, basé sur la clandestinité et aidée par l'arrivée des motorisés. L'analyse de la libération de la Bretagne terminée, ce sera au tour de l'opération Spencer d'être scrutée. Le but de celle-ci fut d'harcéler les troupes allemandes au sud de la Loire. Une fois les objectifs cernés, on verra l'importance qu'ont pris les jeeps dans ce dispositif ainsi que quelques faits marquants. Puis nous terminerons avec les opérations Franklin (décembre 1944 - janvier 1945) et Amherst (avril 1945) qui se sont déroulées respectivement dans les Ardennes belges et en Hollande. Si la première fut marquée par un froid terrible, la suivante s'est caractérisée par sa rapidité, puisque 15 jours suffirent aux SAS et à l'armée canadienne (avec le soutien de la résistance locale) pour libérer le « plat pays ». Amherst sera la dernière opération des SAS français pendant ce conflit puisque le 8 mai 1945, l'Allemagne nazie capitule à Berlin. Un bilan de l'ensemble de ces campagnes et leur influence sur la création des Forces spéciales d'après-guerre conclura cette partie.

Enfin nous en arriverons à la dernière partie de ce travail consacré à la vie des SAS après le conflit. Parmi les quatorze engagés, si cinq d'entre eux sont morts pendant la Seconde Guerre mondiale, pour les autres comme pour la majorité des Français Libres, il a fallu retourner à la vie civile. Contrairement aux idées reçues, le retour en France ne s'est pas très bien déroulé pour les Français libres, et la reconstruction fut difficile. Sur la totalité du groupe, deux, ont retrouvé un emploi dans le civil, et cinq autres se sont ré-engagés après le conflit. Pour ces hommes, cela marquait une impossible reconversion, pourtant les régiments parachutistes SAS ont subi plus de pertes que la plupart des régiments engagés par rapport à leur effectif de départ. Certains comme Achille Muller sont devenus officiers en intégrant une école militaire, d'autres ont poursuivi dans le rang. On remarquera également que chacun des ré-engagés a connu les guerres de décolonisation comme l'Indochine et/ou l'Algérie. Certains ont eu une fin de parcours plus originale, puisqu'on a pu les retrouver en opération avec le SDECE au sein du 11e Choc, ou en formation à Cercotte, le Centre d'entraînement parachutiste spécialisé (CPES). Ce sera l'occasion de mettre en lumière certaines informations sur des missions qu'auraient effectué Djamil Jacir et Alain Papazow.

¹⁷ Voir Partie 3, chapitre 2.

Chapitre I : rejoindre les Français libres (1941-1943)

« Accepter l'exil en liant son destin à celui d'un général demi-inconnu », c'est le choix qui a été fait par les 14 parachutistes étudiés, en s'engageant dans les Forces Françaises libres.

Créés de facto, le 18 juin 1940 par l'appel du général De Gaulle, qui sont les Français libres ? Selon l'instruction du ministère des Armées du 29 juillet 1953, ce sont les militaires ayant fait partie des FFL entre le 18 juin 1940 et le 31 juillet 1943 (date butoir, marquée par la création des Forces françaises combattantes, nées de la fusion des troupes giraudistes¹⁸ avec les troupes gaullistes), les agents P1 et P2 ayant appartenu avant le 31 juillet 1943 à des réseaux affiliés au Comité national français et les évadés de France qui ont rejoint une unité ex-FFL « même après le 31 juillet 1943 pour des cas de force majeure tels que l'incarcération consécutive à leur évasion ».

Cependant, retrouver le général à Londres n'est pas l'unique objet de ces exilés volontaires. La plupart ont pour volonté première de continuer le combat entamé en 1939. Ils refusent la défaite et ne peuvent accepter la présence des troupes allemandes sur le sol français. Certes, De Gaulle cristallise les attentes de ces hommes, mais pour beaucoup il n'est pas le déclencheur, juste le centre mobilisateur. C'est donc assez naturellement que ces Français se regroupent en Angleterre mais aussi à l'étranger et dans certaines colonies pour former les FFL, à savoir une armée française légitime mais rebelle, refusant l'armistice imposé par le maréchal Pétain. Contrairement aux Forces françaises de l'intérieur (FFI), ce ne sont pas des civils, mais des militaires, qui signent un engagement pour toute la durée de la guerre plus trois mois. C'était tout, sauf un choix à prendre à la légère, c'est pourquoi cette partie va s'attacher à retracer les origines de nos futurs SAS, analyser les possibilités qui s'offraient à eux au début du conflit et tenter enfin de comprendre leur enrôlement dans cette armée nouvellement créée puis au sein des troupes françaises du Special Air Service.

1. Leur vie avant la guerre

a) Les militaires d'active et ou de réserve

Parmi ces quatorze parachutistes, cinq d'entre eux sont militaires de carrière et ou de réserve avant la déclaration de guerre en 1939. Auguste Chilou est de ceux-là puisque le 15 avril 1933, à 21 ans, il choisit de s'engager dans le régiment, au sein duquel il vient d'effectuer son service militaire. Il s'agit du 3^{ème} Régiment d'infanterie coloniale (3^e RIC), surnommé le « Grand 3 » qui fait partie

¹⁸ Troupes françaises affiliées au général Giraud.

des « 4 Grands » régiments d'infanterie de marine. Connu pour ses engagements outre-mer, il est notamment chargé de la sécurité des colonies et des protectorats français. C'est dans ce cadre qu'Auguste part pour 12 mois au Maroc. Il revient le 7 mars 1933, date à laquelle il obtient un certificat de bonne conduite et le brevet de préparation militaire. Son engagement contracté, le jeune Rennais passe deux ans en casernement avant de partir pour l'Indochine, le 19 avril 1935. Pendant ce séjour qui a duré trois ans, Chilou et sa troupe sont chargés de la surveillance de la colonie et participent à la formation des troupes « indigènes ». Pour dire vrai, cette période est marquée par le calme et l'inactivité des troupes françaises, dont les soldats goûtent aux plaisirs de la vie coloniale. Auguste Chilou en profite pour passer des diplômes de natation et s'adonner à la culture physique. Le 19 août 1938, il est de retour en métropole et après un congé, il est affecté à Marennes (Charentes-maritimes) où il devient un des moniteur de sport du 3e RIC. C'est au cours de cette période qu'il rencontre sa femme. Le 3 janvier 1939, Auguste se réengage pour 3 ans, il est caporal, il suit son régiment à La Rochelle. Le 22 août 1939, il est affecté aux armées combattantes.

Djamil Jacir fait également partie de ces hommes à rejoindre l'armée avant le début du conflit. Après des études de diamantaire aux comptoirs Trévisé avec le comte Jacques de Comminges et Georges Goldewyck, il décide, à 20 ans, d'entrer dans l'armée mais n'ayant pas la majorité, il doit demander à ses parents une autorisation pour pouvoir s'engager. Il signe pour 3 ans à Paris et est envoyé au Bataillon de l'air 138, localisé à Metz. Il est présent au corps le 6 août. Il est affecté comme deuxième classe à la première compagnie administrative, puis réaffecté à la compagnie de dépôt n°1 le 27 août 1939. On verra par la suite que le début de la guerre le déplacera aux quatre coins du pays pour terminer au Levant. La particularité de Djamil, c'est que lorsque l'on regarde ses états de service, il est écrit « 2e Bureau » à côté de son affectation. Service créé en 1871, à l'Etat-Major des armées, il est chargé de la collecte et l'analyse des renseignements militaires. C'est l'ancêtre de la DGSE actuelle et non de la DRM (Direction du Renseignement Militaire) comme on pourrait le croire. En fin de compte, le soldat Jacir ne signe pas en tant que soldat lambda, mais il signe en tant que membre du service d'espionnage et de contre-espionnage français de l'époque et jusqu'à sa mutation au sein des SAS, il travaillera pour le renseignement. Il aurait été intéressant, si cela avait été possible, de connaître les tâches qui lui ont été attribuées pendant cette période, malheureusement, seules des traces subsistent dans ses états de service et il a préféré éluder la question lorsque je l'ai rencontré.

Le troisième à rejoindre l'armée avant le 3 septembre 1939, c'est Pascal Louis. Rennais comme Auguste Chilou, il s'engage dans l'aviation le 23 juin 1939, il a 18 ans et comme Djamil, il doit demander à un tuteur l'autorisation pour s'engager dans l'armée.

Pierre Marianne, contrairement aux trois autres, n'est pas un militaire de carrière mais un sous-officier de réserve. Pied noir de naissance, il effectue son service militaire au sein du 3^e Régiment de tirailleurs algériens à Constantine à partir de mai 1938, mais en devançant l'appel. Cela suppose donc qu'il a pour volonté de poursuivre lui aussi une carrière militaire. L'autre fait qui corrobore cette hypothèse, c'est qu'à la suite de son service, il décide de suivre pendant un an les cours de sous-officier d'active. Il sort major de sa promotion. Par la suite, il est libéré du service actif et revient à la vie civile et est renvoyé logiquement dans l'armée de réserve. Même s'il refuse au dernier moment d'embrasser la carrière des armes, on ne peut s'empêcher de souligner l'attrait qu'a exercé sur lui la profession de militaire. Comme Chilou, Jacir et Louis, Pierre Marianne ressent cet appel. Reste à savoir quelles sont leurs motivations au moment de la signature de leur contrat avec l'armée.

Le dernier, Henri Déplante, a un parcours plus particulier. Lorsqu'il est convoqué en 1929 pour effectuer son service, il est, à 21 ans, major de l'Ecole Centrale de Paris, spécialité aéronautique. Il est logiquement envoyé d'octobre 1929 à mars 1930 à l'Ecole d'Observation d'Avion sur la Base aérienne 702 d'Avord (18), encore en activité aujourd'hui. De mars 1929 à octobre 1930, il est sous-lieutenant et observateur à la future Base aérienne 705 de Bron, où est stationné à l'époque le 35^e Régiment d'aviation mixte, spécialisé dans l'instruction, les manœuvres et le vol en montagne. Son service terminé, il est affecté dans la réserve et le 11 septembre 1933, il est élevé au grade de lieutenant de réserve. Cela explique en partie son avancement rapide au sein des SAS. En novembre 1930, après seulement un an de service, Henri Déplante retourne dans le civil, principal pourvoyeur de la France Libre.

b) Des civils d'horizons professionnels multiples.

On sait peu de choses sur la vie des SAS avant la guerre, néanmoins il a été possible de retracer le parcours professionnel de certains d'entre eux. Il va être intéressant de comparer les métiers choisis par ces hommes devenus militaires ensuite, et peut-être découvrir des indices nous permettant de mieux comprendre ce choix de rejoindre la France Libre. Parmi les futurs SAS venant du civil on trouve Contet, Déplante, Krysik, Mendes-Caldas et Raufast mais c'est sur Emile Bouétard que l'on va se focaliser maintenant. Né à Pleudihen sur Rance, le 4 septembre 1915, c'est à treize ans qu'il est inscrit au quartier maritime de Dinan. Il devient mousse en 1929 sur le vapeur « Madeleine »¹⁹, il est débarqué de ce navire en mars 1930 et doit se résoudre à chercher une nouvelle embarcation. Il part sur « l'Ostrevent », armé comme le précédent pour le cabotage international à destination de l'Angleterre mais il voit également les côtes algériennes. Il est de

¹⁹ SOUQUET François, *Émile Bouétard, caporal dans les Free French Paratroops*, 2006.

nouveau à terre en février 1931. C'est en juin 1931 qu'il s'engage au sein de la Compagnie Générale Transatlantique, puis il embarque sur le cargo « Caraïbe ». Débute alors une carrière au sein de cette Compagnie, au cours de laquelle il est formé au métier de matelot. En août 1935, le service militaire l'appelle, il l'effectue en mer sur le torpilleur d'escadre le « Frondeur », il est dirigé vers les machines comme apprenti chauffeur puis se spécialise par la suite comme gabier (chargé de la manoeuvre du navire). Il embarque ensuite sur le contre-torpilleur « Vauban », en septembre 1936. Son service prend fin en mars 1938 après deux ans et six mois. Il retourne ensuite chez son employeur, et embarque sur un cargo : la « Floride ». S'ensuivent plusieurs longs séjours sur d'autres navires, jusqu'à la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939 et c'est en débarquant de la « Floride » le 14 novembre 1939, qu'il reçoit son affectation, pour Brest.

Jean Contet, n'est pas marin mais électricien, pourtant il conserve un point commun avec Emile Bouétard : les Etats-Unis. Si le matelot breton effectue les liaisons France-Amérique, Jean lui, vit à New-York en 1933. On retrouve de nouveau ses traces en France, en 1936, à Saint-Maur des Fossés dans le Val-de-Marne.

Quant à Henri Déplante, plutôt connu parmi les SAS, il s'illustre surtout au sein de l'aéronautique française qu'il contribue à développer avant et après la guerre. Après son service militaire, il rencontre Marcel Dassault (à l'époque, encore connu sous le nom de Marcel Bloch) et est engagé au sein de la société des avions Marcel Bloch. Dessinateur, Henri participe notamment à la conception du trimoteur postal MB 60 et travaille sur plusieurs prototypes au cours de la décennie suivante. Quant à François Krysik et Jacques Mendes-Caldas, le premier exerce la profession d'ouvrier mineur dans l'Est du pays et réside à Ham sous Varsberg (57). Quant au second, on sait juste qu'il rejoint les FFL au Brésil. On peut supposer qu'il est marin d'origine, car sa première affectation au sein de la France Libre, sont les commandos marine. Finalement, on sait peu de choses sur leur vie avant la guerre.

Pour Loïc Raufast, c'est différent. Il a lui aussi un parcours tout à fait atypique. Avant de rejoindre la Résistance de l'extérieur, Raufast est policier depuis deux ans pour la police française de la concession de Shanghai. Il n'a jamais aimé ce métier, choisi par défaut, afin d'éviter d'être à la charge de son frère aîné. Son travail consiste essentiellement à effectuer des patrouilles dans les rues. Il préférera la vie en tant que soldat²⁰.

Enfin arrive Pierre Marianne qui - malgré son statut de réserviste - est civil au moment de la déclaration de guerre. Titulaire d'une licence de lettres et du Brevet Supérieur, Pierre s'essaye à plusieurs métiers. Ainsi le début de sa carrière est marqué par l'écriture de poèmes et mais aussi de pièces de théâtre. À 19 ans, il compose la pièce en 3 actes « Mahdine », qui est publiée plusieurs

²⁰ Lire BERTHIER Robert, *Histoire de Loïc Raufast, commando S.A.S.*

années plus tard dans la revue *Terre d'Afrique*. Cette pièce raconte une histoire d'amour entre deux jeunes amants, l'un est européen et l'autre est « indigène ». Marienne fréquente les cercles littéraires locaux et rencontre notamment Tristan Bernard, célèbre romancier de l'époque. Dans les années 30, il écrit une seconde pièce, « Jacques et Marceline », un peu plus en vue, elle est gratifiée du prix du théâtre nord-africain. Après son service militaire, Marienne exerce pendant un an comme enseignant en Algérie, sa terre natale, puis la quitte pour Paris. Là encore il se mêle au milieu artistique parisien, et rencontre notamment Picasso et Robert Desnos. Il exerce un temps le métier de rédacteur-cinéaste et pense avant la guerre à devenir scénariste.

Comme on peut le voir, ces futurs SAS n'exercent pas des métiers ayant un lien apparent avec le métier de soldat. Loïc Raufast est certes, agent de police et sait manier une arme de poing mais il n'a pas reçu de formation similaire à celle des parachutistes et il n'a jamais été confronté à la mort avant cela. Comme Henri Déplante, il est amené par son métier à côtoyer des militaires mais il n'en est pas un pour autant. C'est pourquoi on s'attachera plus tard à tenter de comprendre les motivations de ces hommes, que - au premier abord - rien ne destine à devenir des combattants d'élite.

c) Les étudiants, lycéens et jeunes sans profession.

Parmi les quatorze parachutistes, quatre d'entre eux n'ont pas atteint leur majorité au début du conflit, ni au moment de leur engagement. Il s'agit de Lakermance, Muller, Papazow et Taylor.

Michel Lakermance naît le 25 septembre 1923 dans la ville de Tamatave, à Madagascar. Lors de la déclaration de guerre, il est encore au lycée et lorsqu'il choisit de s'engager en 1942, il est étudiant.

Achille Muller a 14 ans en 1939, et 17 ans lorsqu'il décide en juillet 1942 de quitter le foyer familial pour rejoindre De Gaulle. Né à Forbach en Moselle, Achille a, selon ses dires, une « enfance heureuse et studieuse », dans une famille où le seul loisir autorisé est la lecture. En plus du français appris à l'école, le jeune homme étudie également l'allemand littéraire avec son père. En plus de cette éducation basée sur les Lettres, le jeune homme bénéficie d'une culture musicale à travers l'apprentissage du violon, mais aussi physique, en fréquentant le club sportif de sa ville natale. Muller est aussi membre des scouts de France, où on lui enseigne le tir à la carabine à air comprimé. Une activité qui lui a sûrement servi, puisque parmi les SAS, il deviendra tireur d'élite. Enfin en 1942, lorsque Achille décide de rejoindre la France Libre, il est apprenti commercial, travaillant le jour et prenant des cours auprès d'un ami de la famille le soir venu. Il ne reprendra jamais cette profession²¹.

²¹ MULLER Achille, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012

Le jeune homme suivant est connu parmi les SAS comme Alain Le Corre mais son véritable nom c'est Alain Jean Papazow, fils d'une Bretonne employée d'ambassade (elle travaillera pour les ambassades de Pologne, de Russie puis d'Iran) et d'un Bulgare, négociant international qui a fui le royaume de Bulgarie. Né dans la capitale Iranienne, il est confié dès son plus jeune âge à ses tantes à Pont-Aven, en Bretagne, sa mère craignant la mortalité infantile. Alain ne voit ses parents que tous les trois ans, jusqu'au jour où son père termine dans les geôles de son pays natal. D'abord inscrit à l'école communale, le jeune Breton est envoyé en pension à 7 ans chez les Frères Maristes à Trégunc (Finistère) où il obtient son certificat d'étude. Il poursuit sa scolarité au lycée Saint-Louis, à Lorient. Enfin, sa mère revenue depuis mai 1939 décide de l'emmener avec elle à Téhéran, afin de fuir la future arrivée nazie. Ils embarquent sur le Champollion à Marseille, le jour de la déclaration de guerre. Après un voyage tumultueux alternant bateaux et bus, ils arrivent à Téhéran en octobre 1939 et Alain est inscrit au lycée français de la ville.

Le dernier à venir, c'est Georges Taylor. Comme le précédent il est né d'une mère française et d'un père de nationalité étrangère (c'est un officier de cavalerie britannique). Né à Salles en Gironde, il fait ses études secondaires au collège de Sarlat (Dordogne). Précoce, il obtient son baccalauréat à l'âge de 15 ans. Le 16 juin 1940, il part avec ses deux soeurs et son frère pour l'Angleterre afin d'y rejoindre son père et éviter l'invasion allemande. Sur place, il choisit la nationalité française, ce qui laisse présager un avenir dans l'armée française et non britannique comme son père.

Ainsi, comme on a pu le voir, aucun de ces 4 jeunes hommes n'effectue dans sa jeunesse une quelconque préparation militaire en vue d'une carrière dans les armes et surtout aucun d'entre eux ne connaît ni la mobilisation, ni les combats de 1940, contrairement à certains de leurs compagnons d'arme SAS.

2. La « drôle de guerre », la bataille de France et l'invasion allemande

a) La mobilisation générale.

Parmi les parachutistes, la moitié reçoivent l'ordre de mobilisation générale. Ce qui est étonnant d'ailleurs, c'est que Jean Contet le reçoit avant la déclaration de guerre, le 23 août 1939. Le processus de mobilisation des troupes commence dès la mi-août 1939, au moment de la crise de Dantzig (aujourd'hui Gdansk en Pologne). Cependant l'ordre de mobilisation générale est effectif le 2 septembre, date à laquelle sont posées les fameuses affiches aux deux drapeaux tricolores. La déclaration de guerre est prononcée le 3 septembre à 17 heures. Jean Contet a donc été mobilisé un peu avant le gros des troupes et son affectation peut en être l'explication. En effet il est envoyé au 407^e régiment de DCA à Billancourt (au sein duquel il a effectué son service militaire), ce régiment

spécialisé dans la lutte anti-aérienne est sûrement mobilisé en avance, afin d'être prêt en cas d'une éventuelle attaque de la Luftwaffe.

Les militaires de carrière qu'étaient Chilou, Louis et Jacir, sont - d'après leurs états signalétiques - affectés aux armées combattantes le 2 septembre 1939, mais il est possible qu'ils soient mis en alerte dès la mi-août. Auguste Chilou reste pendant toute la durée des combats de 39-40 au sein de son régiment, le 3e RIC. L'autre rennais, Pascal Louis est présent en décembre 1939 à la base aérienne de Tours n° 109, puis il est envoyé, début avril 1940 à la compagnie de phares 8/112 du Bataillon de l'Air 129. On ne sait pas dans quelle unité il se trouvait avant décembre 1939, on sait seulement que c'est une unité de l'armée de l'Air, arme dans laquelle il s'était engagé auparavant.

Pour Djamil Jacir c'est un peu plus complexe. Présent tout d'abord à la base aérienne 138 de Metz, il est déplacé à la base aérienne 131 à compter du 17 septembre 1939. Replié à Caen, il est ensuite envoyé vers la compagnie de l'Air régionale 51 à Paris le 20 octobre 1939 et le 21 du même mois il est redirigé vers la compagnie de l'air 41/104 puis envoyé en zone d'opérations et enfin, il se trouve au secteur de l'Air 51 à partir du 4 mars 1940.

Nous ne sommes pas renseignés sur les dates de mobilisation et de présence au corps, ni pour Marianne, ni pour Raufast. On sait seulement que le premier est mobilisé au 279e Régiment d'Infanterie (un régiment de réserve né du 79e Régiment d'infanterie de forteresse) à Epinal (Vosges) et qu'il se porte volontaire pour les Corps-Francis. Or, ceux-ci existent au 79e RIF et on ne dispose d'aucune information sur l'existence de corps francs dans le 279e RI. On peut supposer qu'il change de régiment afin de rejoindre ces unités commandos. Quant à Raufast, il fait une demande pour partir sur le front en Europe, ce qui lui est refusé. Il devient alors « affecté spécial » à la police de la concession française de Shanghai.

Emile Bouétard n'est pas présent sur le sol français lorsqu'il reçoit sa feuille de route pour rejoindre les troupes, on suppose qu'il l'a reçoit entre septembre et novembre 1939. Il débarque le 14 novembre et passe quelques jours en famille avant de rejoindre le deuxième dépôt des équipages de la flotte à Brest le 29 novembre. Il est nommé gabier un mois plus tard sur le pétrolier Garonne. Le 14 mars 1940, il débarque de la Garonne et doit retourner au dépôt de Brest, il est ensuite affecté à la base de Beyrouth dès le 1er mai. Le 20 août 1940, Bouétard débarque à Toulon, et doit se rendre au 5e dépôt des équipages de la flotte. C'est la fin de 39-40 pour lui, et ce, sans connaître le front.

Pour terminer sur les mobilisés, François Krysik est appelé à l'activité le 28 novembre 1939, dans l'armée de terre au sein de la 44e Division d'Infanterie, puis est affecté au CID 20, unité sur laquelle il n'a pas été possible de retrouver des traces.

Après avoir fixé les affectations de chacun, on sait que Bouétard et Raufast ne connaissent pas les combats de 39-40, et si Bouétard participe à l'effort de guerre, puisque son navire ravitaille l'armée

en pétrole, Raufast lui, n'est pas inquieté par le début du conflit. Ainsi lorsqu'ils s'engagent dans les FFL, ils sont dans une situation comparable à celle des jeunes recrues : novices quant au métier des armes. Ce n'est pas le cas de tous et l'on va s'attacher maintenant à retracer les combats de ceux qui ont connu la « drôle de guerre » et la Bataille de France.

b) Les combats

Comme vu précédemment, le 3ème Régiment d'infanterie coloniale, au sein duquel sert Auguste Chilou, est un vieux corps qui a marqué l'Histoire et dont la principale fonction est de servir outre-mer. Pourtant il a connu les tranchées durant la Première Guerre mondiale et combat de nouveau en métropole au début de la Seconde Guerre mondiale. En août 1939, le 3e RIC est à Avesne (Pas-de-Calais) et renforce le secteur fortifié de Maubeuge (Nord). Auguste est nommé sergent d'active à compter du 16 novembre 1939. Le 20 décembre, il est devant Sarrelouis, en Allemagne et fait l'expérience de la « drôle de guerre » durant laquelle patrouilles, harcèlement et petits coups de mains se succèdent. En 1940, les coloniaux sont envoyés sur le secteur de la Meuse. Lors de l'offensive allemande du 10 mai 1940, ils sont à Beaumont-en-Argonne, au pied de la colline de Sion-Vaudémont en Meurthe-et-Moselle, et font face victorieusement aux formations blindées allemandes et tiennent le terrain du 14 au 18 mai. Entre-temps, Auguste Chilou passe sergent-chef. Ces affrontements se déroulent dans le cadre de la « Percée de Sedan ». Entre le 9 et le 10 juin, Chilou et ses compagnons d'armes stoppent l'assaut d'une division allemande à Beaufort-en-Argonne, puis ils finissent par combattre en reculant pour protéger la retraite de la 1ère DIC sur la Saulx. Ils se replient d'abord sur la Meuse puis dans les Vosges. Auguste est fait prisonnier le 15 juin à Saudrupt (Meuse) et son régiment dépose les armes le 21. Il est blessé à la jambe pendant les affrontements. Son unité sera citée à l'ordre de l'armée.

Jean Contet ne connaît pas ces batailles à pieds puisqu'il participe à la lutte anti-aérienne au sein du 407e Régiment d'artillerie de défense contre les aéronefs. Il est affecté à la défense de l'espace aérien de Paris dans la partie Ouest et la partie Sud. Ce corps semble être créé en 1939 et est dissous à la démobilisation sans qu'il ne soit reformé ensuite.

Pour Djamil Jacir, il était plus simple de se focaliser uniquement sur l'unité, au sein de laquelle il était en zone d'opérations. Il est donc à la compagnie de l'air 41/104 de novembre 1939 à mars 1940. Celle-ci, basée à Margny-lès-Compiègne, dans l'Oise, est en fait une base déployable, dirigée par le capitaine Marguet, composée de 133 hommes et de 20 avions Lewis. Elle reste sur ce secteur jusqu'à juin 1940. Djamil y est secrétaire. La suite de son parcours est un peu brouillon.

Cela reste également flou concernant François Krysik puisque si l'on sait qu'il est affecté à la 44^{ème} Division d'infanterie, on n'est hélas pas renseigné sur le corps dans lequel il se trouve et donc on ne connaît pas la zone de combat sur laquelle il est envoyé.

Quant à Pascal Louis, il est sur la Base aérienne 109 de Tours, l'ancêtre de la célèbre base 70, encore en activité aujourd'hui. Site opérationnel de l'armée de l'air qui se replie par la suite en Afrique du Nord, la base 109 sert de centre d'instruction de reconnaissance à partir de décembre 1939. Simultanément, elle devient malgré elle un point de passage pour les convois allant vers le Sud-Est ainsi qu'une plate-forme d'accueil pour les unités aériennes dépossédées de leur point d'attache. Petite anecdote, c'est sur la 109 que se pose l'avion de Winston Churchill, nouvellement premier ministre de sa Majesté la Reine, et de Lord Halifax, ministre des affaires étrangères, lorsqu'ils rencontrent le 13 juin 1940, le gouvernement français en exil. La base est occupée par la Luftwaffe (Armée de l'air allemande) fin juin.

Pour terminer, on ne connaît pas la zone d'affectation de Pierre Marianne mais l'on sait que le régiment dont le sien est issu, le 79^e RIF, est dirigé sur le secteur fortifié de Haguenau en Alsace et comme il est fort possible qu'il a rejoint les Corps-Francis de ce régiment, il est sûrement amené à combattre sur les différents terrains confiés à cette troupe. Les zones d'affrontements se trouvent notamment à Luxeuil, Faucogney (toutes deux en Haute-Saône) et Hoffen (Bas-Rhin), sous-secteur affilié au 79^e RIF. On sait aussi qu'il combat aux alentours de Wissembourg, qui se trouve à une dizaine de kilomètres du secteur de ce régiment, corroborant l'idée qu'il a rejoint le 79^e. Il dit également avoir continué le combat après l'armistice avec des groupes de résistance. C'est au cours de cette période qu'il est blessé au bras gauche à Baccarat (Meurthe-et-Moselle).

Comme on a pu le voir, ces hommes ne se servent de leurs fusils qu'après l'offensive allemande du 10 mai, et les positions ne tiennent longtemps face aux soldats de la Wehrmacht (Armée de terre allemande) et de la Luftwaffe. Le peu de temps entre chaque mouvement de troupes montre à quel point les combats sont rapides et que l'armée française ne peut garder les positions qu'elle s'est fixées. Un mois suffit à Adolf Hitler et ses généraux pour envahir la moitié du pays et mettre à genoux celle qui est considérée à l'époque comme la meilleure armée du monde. C'est une grande désillusion pour l'Etat-major français et pour le pays. Reste à savoir désormais ce que sont devenus la majeure partie des millions de soldats engagés à travers le parcours de nos futurs parachutistes.

c) Le sort des soldats après l'invasion

Après la débâcle de 40, les soldats vaincus connaissent plusieurs destinées, certains sont fait prisonniers, puis démobilisés, d'autres sont justes démobilisés et enfin une partie d'entre eux deviennent des déserteurs en rejoignant leur foyer ou en partant à l'étranger. En fin de compte, ces

situations diverses dépendent beaucoup des zones où se trouvent les soldats au moment de l'armistice, signé le 22 juin 1940, à Rethondes (Oise), dans le célèbre wagon où l'armistice de 1918 a été conclu.

Après être fait prisonnier, Auguste Chilou est dirigé sur le camp de Saint-Ménéhould près de Péronne et de Verdun (Marne), c'est le Frontstalag 193²². Entre-temps, sa femme Henriette Chilou, donne naissance à une petite fille en mars 1940 qu'elle souhaite lui présenter. Elle décide de passer la ligne de démarcation²³ avec son nourrisson, mais ils sont arrêtés une première fois le 3 décembre 1940. Elle tente par la suite de traverser la Somme en bateau, et est de nouveau arrêtée et traduite devant le tribunal d'Amiens pour franchissement de la ligne sans laisser-passer. Auguste, alors sans nouvelle de sa femme décide de s'évader tandis qu'Henriette est forcée de prendre le train du retour à Creil. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que son mari réussit à s'échapper du camp et qu'ils font le voyage dans le même convoi. Madame Chilou rentre à Rennes et plus tard, elle retrouve son mari qui s'est caché quelques jours à Paris. Il est resté prisonnier pendant 6 mois mais n'a pas fait partie des démobilisés car il s'est évadé en zone occupée et n'est pas retourné à son dépôt mais s'est caché dans sa ville natale

François Krysik fait également partie de ces 1 850 000 Français faits prisonniers par l'armée allemande et internés dans les 300 Frontstalag répartis sur les territoires conquis. Capturé le 20 juin 1940, il est rapatrié le 1er mars 1941, date à partir de laquelle sa captivité prend fin, il est démobilisé et rayé des contrôles de l'armée active à compter du 31 de ce même mois.

Marienne est lui aussi fait prisonnier, on ne connaît pas les dates exactes de sa captivité, cependant, en se basant toujours sur les suppositions précédentes, on peut penser qu'il est capturé devant Baccarat entre fin juin et début juillet. Il s'évade du Frontstalag 140 de Belfort (territoire de Belfort), il est repris trois semaines plus tard à Paris, lors d'un contrôle effectué par les Allemands, n'ayant pas de certificat de démobilisation à présenter. Il est renvoyé sur Belfort. Il s'évade de nouveau, le 7 novembre, alors qu'on le transfère vers Villingen, en Allemagne. Il passe la zone libre et est démobilisé le 30 décembre 1940 à Lyon.

Dans ce grand flou que sont les mois de mai et juin 1940 en France, tous les soldats n'ont pas été fait prisonnier. Ils sont nombreux à éviter les Frontstalag allemands et à connaître leur démobilisation. Emile Bouétard en fait partie. Le 22 août 1940, il revient sur le sol français et reçoit sa démobilisation le 27 septembre. Il obtient un certificat de bonne conduite. Il décide de rentrer à Pleudihen-sur-Rance (anciennement les Côtes-du-Nord, aujourd'hui les Côtes-d'Armor) et retrouve sa famille dans un village occupé par les Allemands.

²² Voir article écrit sur les Frontstalag, sur www.ecpad.fr

²³ Elle sépare la France en deux zones, l'une étant administrée par le gouvernement de Vichy, l'autre par l'Allemagne nazie.

Pour Jean Contet, on sait juste qu'il est démobilisé à Millau (Aveyron) le 9 août 1940 et qu'il est présent au corps le 25.

En ce qui concerne Pascal Louis, on n'a aucune information concernant son vécu lors de cette période, néanmoins le fait qu'on le retrouve ensuite au Moyen-Orient, peut nous amener à penser qu'il a peut être un parcours similaire à celui de Djamil Jacir.

« On ne savait pas que les combats avaient cessé, on continuait à se tirer dessus ». C'est par ces mots que Djamil décrit sa fin de la Campagne de France²⁴, ce qui laisse penser que lui et ses camarades ont continué le combat après l'armistice. On sait ensuite qu'il est affecté à la base aérienne de Toulouse-Franczal (Haute-Garonne), le 20 septembre 1940 et le 28 novembre il est affecté au Levant. Il semble que c'est à cette période qu'il rejoint les FFL mais sans signer d'engagement. Il embarque à Marseille le même jour et débarque à Beyrouth le 8 décembre.

On a pu voir que tous les soldats français ne connaissent la même défaite. Certains sont faits prisonniers pendant de longs mois dans les camps, mis en place sur le territoire national par les Allemands, tandis que d'autres sont sujets à une pure et simple démobilisation. Enfin plusieurs d'entre eux comme Djamil Jacir, suivent tout simplement le mouvement. Ils sont déplacés au gré des réaffectations, des déplacements de troupes, et de manière plus générale, ils adoptent la réorganisation de l'armée française qui fait suite à la défaite. Après cette période caractérisée par le goût amer de la défaite et l'incompréhension quant à ses causes (sentiment toujours prégnant aujourd'hui) arrive le moment du choix : celui de continuer le combat.

3. Pourquoi rejoindre la France Libre ?

a) Ceux qui « choisissent » d'abord la Résistance Intérieure.

Avant de rejoindre les Français Libres, certains SAS ont eu une expérience plus ou moins riche dans la Résistance Intérieure. Henri Déplante est de ceux-là. Alors chef du bureau d'études d'avions prototypes à la SNCASO, il rejoint le réseau Kléber de la base de Marmande (Lot-et-Garonne), dirigé par le lieutenant Manges. Il a pour pseudo HD, et est actif jusqu'en novembre 1942, moment où il décide de rejoindre les Français Libres. Il participe alors au transfert clandestin des ingénieurs, des techniciens et ouvriers volontaires et ce, en vue de la création d'un bureau d'études aéronautiques sur Cannes, alors en zone libre. L'objectif étant, dès octobre 1940, de préparer l'aviation d'après-guerre et d'évacuer les meilleurs éléments de la zone occupée, afin que les allemands ne puissent s'appuyer sur le savoir-faire français. Des archives et du personnel sont donc déplacés dans les régions de Langon (Gironde) et Mont-de-Marsan (Landes). En 1941, des

²⁴ Interview donné aux Invalides en avril 2016.

équipements d'aviation localisés à Bordeaux et susceptibles d'être utilisés par les allemands, à savoir des pneus d'avions, des tubes de cuivre, des lances-bombes, des supports de jumelages de mitrailleuses, des cinémitrailleuses, des combinaisons de vol... sont transférés et stockés dans la villa d'Henri Déplante. Cela ne passe pas inaperçu puisqu'il est dénoncé et arrêté. Par chance il tombe sur un policier sympathisant qui le remis aussitôt en liberté. Ces transferts ne sont pas les seules actions de ce réseau puisque du renseignement concernant l'aéronautique est collecté dans diverses usines et cercles de l'aviation, notamment grâce à des voyages clandestins vers Paris. En 1942, faisant part de son envie de quitter le pays aux autres membres du réseau, Henri Déplante est dirigé par un dénommé Allain (le lieutenant Bougrain) vers le réseau d'évasion d'Amélie-les-Bains (Pyrénées-Orientales). Il mentionne également qu'il a des contact en 1941 avec un certain Raoul, ayant pour pseudo « Docteur Bernard », membre de l'Intelligence Service, installé à Vichy (Allier). Le but est d'enlever les prototypes de la SNCASO ainsi que ces équipes et de les diriger vers l'Angleterre. Dans le viseur des autorités du régime de Vichy, l'officier anglais doit quitter la France précipitamment et l'opération tombe à l'eau. Les autres contacts qu'aura Déplante avec la Résistance se feront, deux ans plus tard, dans la région bretonne.

Djamil Jacir rencontre la Résistance de manière plus fortuite, puisqu'il participe à une seule action en septembre 40, alors qu'il est encore militaire. En effet, le 28 septembre 1940, il prend part à un transport d'armes et de munitions, qui doit être caché dans une maison, dans l'optique de constituer un dépôt. Le 11 novembre 1942, une partie de ce stock est saisie par la gendarmerie et la Milice de Vichy, tandis que l'autre partie est distribuée au maquis de la Creuse, pendant la Libération. La vie du soldat Jacir a toujours été ponctuée d'anecdotes similaires à celle-ci.

Le dernier SAS à avoir participé à un mouvement de résistance, c'est Loïc Raufast. En effet, lors de l'Armistice, les autorités de la concession française de Shanghai décident de se rallier à Vichy. Loïc furieux de ne pas pouvoir rejoindre De Gaulle à Londres décide d'adhérer à un mouvement gaulliste créé par Roderick Egal, commerçant en vin. Loïc Raufast entame alors une activité de résistant tout en cherchant parallèlement un moyen de quitter la concession pour combattre sur le front européen. Le mouvement publie notamment un bulletin hebdomadaire. Loïc a l'envie de se battre chevillée au corps et saisit chacune des possibilités qui s'offrent à lui. C'est un fait que l'on retrouve souvent chez les Français de l'étranger. Il faut dire que vivre en dehors de la métropole crée chez de nombreux expatriés, un sentiment d'idéalisation du pays plus fort que chez les métropolitains.

Selon ses proches, Pierre Marienne a, également, pu appartenir à la Résistance après son évasion.

Ainsi on peut voir qu'avant de rejoindre les Français libres, certains des parachutistes ont un passif avec un organisme interne de résistance. Même si les actions effectuées ne sont pas directes et armées contre l'occupant, elles ont néanmoins le mérite de gêner un tant soit peu les autorités

allemandes et vichysoises. Cela représente également le premier pas dans l'opposition fait par ces hommes.

b) Étude des différentes motivations des 14 parachutistes et des engagés de la France Libre.

Pour les élèves de l'école de la Ve République, le mot « Résistant » a toujours été accompagné du terme « patriote ». S'il est vrai que les résistants tant de l'intérieur que de l'extérieur ont - pour la plupart - la veine patriotique, ce n'est pas l'unique raison de leur engagement contre l'Allemagne nazie. En effet, il ne s'agit pas ici d'un simple rapport de causalité mais plutôt d'un enchevêtrement plus ou moins complexe de motifs différents. Pour mieux comprendre les motivations de chacun nous allons étudier cas par cas un certain nombre de parachutistes et tenter de voir ce qui peut les pousser à tout quitter pour rejoindre une armée rebelle. Pour Émile Bouétard, le point de départ remonte à son impossibilité de ré-embarquer sur un des navires de la compagnie qui l'emploie avant la guerre. Résident dans la maison familiale, il vit de « petits boulots » mais est tous les jours confronté à l'invasion allemande en croisant quotidiennement des soldats de la Wehrmacht. Au fil des semaines, un sentiment de refus de l'occupation mêlé à une impression d'incapacité provoque sûrement son départ. Le jour « j » il est heureux de partir (sa famille insistera vraiment sur la « gaieté » dont il est emprunt). Nous pouvons également rappeler qu'Emile est un marin, il est donc tout à fait plausible qu'il déteste ce mode de vie sédentaire. C'est donc un homme patriote, ne supportant pas la présence allemande mais aussi en quête d'aventure comme le reconnaîtront 5% des engagés de la France Libre²⁵. Bien que ce trait aventureux ne soit pas le sentiment premier chez les Français Libres, il n'empêche qu'il est présent. De plus, rien n'indique, dès le début de la guerre, une victoire possible des alliés. C'est donc un pari risqué que de rejoindre une troupe quasiment dépourvue de moyens face une armée qui jusqu'à présent aligne victoire sur victoire. Ce sentiment peut également s'expliquer par la jeunesse caractéristique d'une partie conséquente des Français Libres, données que l'on verra ensuite. Mais revenons-en au sentiment d'envahissement provoqué par l'arrivée des allemands. Si la présence des troupes incommode Emile, pour Auguste Chilou c'est encore plus dur puisqu'il est traqué.

Lorsque Auguste retrouve sa femme à Rennes, il est toujours recherché par les Allemands et la gendarmerie, pour évasion et désertion. Il trouve un travail comme maître-nageur à la piscine Saint-Georges et se cache à son domicile le reste du temps. Un jour, un contrôle inopiné des gendarmes qui l'oblige à se cacher dans la cheminée le décide à rejoindre la France Libre. Il ne supporte plus de rester cloîtré, ni de subir l'invasion allemande. Néanmoins il ne choisit pas de rejoindre la Résistance de l'Intérieur mais de quitter le pays afin de gagner Londres et le général de Gaulle. Il

²⁵ VINCENT Jean-Noël, *Les aventuriers du patriotisme*, Service Historique de l'Armée de Terre, 1978, page 15.

décide de quitter la capitale bretonne le 3 avril 1942 après s'être caché pendant quasiment un an et demi. On peut retenir que les autorités allemandes et françaises sont particulièrement assidues en matière de recherche, ils ne négligent aucun dossier et les contrôles sont permanents. Cette pression irrespirable pour le suspect, peut expliquer à elle seule le souhait de quitter la France et de rejoindre un pays où l'on ne serait pas considéré comme un coupable et où l'on n'aurait plus le besoin de vivre caché. Il faut savoir qu'environ 6% des FFL se considèrent à un moment donné comme des victimes de l'ennemi²⁶. Quant au choix de la France Libre, il est logique au vu du passé militaire d'Auguste Chilou, qui - ne supportant pas la défaite - considère le ralliement au général De Gaulle comme une porte de sortie qui correspond à ses attentes. C'est un nouveau moyen de combattre l'occupant avec lequel il peut s'épanouir de nouveau car il lui est familier. Il faut savoir que malgré l'allure rebelle qui est véhiculée à son sujet, l'armée française libre a conservé tout le cadre inhérent à celle en activité en 1939. Elle est dirigée par des officiers d'active et l'obéissance est de rigueur. La seule différence évidente entre l'armée de l'Armistice et celle de la France combattante, c'est la volonté inébranlable de combattre l'ennemi sur le sol de « la mère-patrie » qui caractérise cette dernière.

Djamil Jacir dira d'ailleurs « la guerre n'a jamais fini ». Il fait partie de ces jeunes soldats qui ont ce besoin irréprensible de continuer le combat, ceux qui ne comprennent pas pourquoi une armistice a été signée et encore moins pourquoi la majorité des officiers suivent les ordres de leurs supérieurs. Il ne fait pas partie de ces soldats qui cherchent des raisons à la décision de Pétain, « le maréchal Pétain n'était rien, zéro, le néant, le genre d'officier à se mettre sous n'importe quel drapeau parce que cela faisait bien »²⁷. Il est comme les 2/3 des Français Libres : il refuse la défaite et choisit de poursuivre la guerre. Pour lui « on était là pour se battre, on n'était pas forcé, et on voulait le faire ». Cette idée de volontariat restera très prégnante chez les Français libres et d'ailleurs, ils revendiqueront fermement cette identité de « Free French » et leur libre arbitre.

Cependant il ne faut pas négliger non plus l'Appel du Général. Peu de personnes entendent directement la voix de Charles de Gaulle, le 18 juin, mais son appel est retranscrit sur papier et rediffusé sur les radios étrangères, notamment à Téhéran où Alain Papazow est happé par le discours de cet officier français alors inconnu. Même si l'attachement à la personne de De Gaulle n'est pas la motivation première de Alain, elle est néanmoins présente et 16 % des FFL avoueront avoir rejoint Londres pour lui²⁸. Là aussi, ce sentiment de fidélité à son égard sera toujours présent

²⁶ Idem page 20.

²⁷ Interview donné aux Invalides en avril 2016.

²⁸ VINCENT Jean-Noël, *Les aventuriers du patriotisme*, Service Historique de l'Armée de Terre, 1978, page 15.

au sein de la majorité des troupes et perdurera après la guerre. Il n'empêche, cela reste surtout une motivation secondaire.

Achille Muller fait face à une situation qu'aucun de ces compagnons d'armes ne connaît. Lorsqu'il décide de rejoindre la France Libre, l'Alsace et la Moselle sont annexées à l'Allemagne et les habitants sont donc Allemands. À l'été 42, Achille, qui n'est pas étudiant, est mobilisable. Servir l'Allemagne est inconcevable pour le jeune homme et il décide de quitter le pays avec le soutien de ses parents. Pour éviter que sa famille soit victime de représailles, Achille Muller demande à son père, alors chef de gare, qu'il revête son nouvel uniforme aux couleurs allemandes et d'aller déclarer à la Feldgendarmérie que contre l'avis parental, son fils souhaite combattre pour la France. La « chance » de monsieur Muller-père, est qu'il a servi en tant que soldat allemand pendant la Première Guerre (l'Alsace-Moselle était également allemande à cette époque), il fait partie de ces « malgré-nous ». Cela lui permet de crédibiliser sa déclaration. Achille peut donc rejoindre les FFL tout en ayant l'appui de sa famille, ce qui n'est pas négligeable. 56% de FFL reconnaîtront que leur famille a favorisé leur engagement et même si dans le cas d'Achille²⁹, les parents ont bien conscience des risques. S'il reste chez eux, il servira dans les troupes d'Hitler. Dans les deux cas, il est exposé, alors autant que ce soit pour une cause à laquelle adhère la famille toute entière. On peut donc interpréter la décision du Mosellan comme une volonté d'aller se battre certes mais aussi un moyen pour lui d'échapper au service imposé par les nazis. À partir de 1943, beaucoup de jeunes Français rejoignent le Maquis et la France libre pour échapper au STO (Service de Travail Obligatoire).

Georges Taylor a également bénéficié du soutien familial. Lorsqu'il embarque à la Pointe de Grave le 16 juin 1940 avec ses trois frères et soeurs, il a l'assentiment de sa mère.

Pierre Marianne prend la décision de quitter la France pour rejoindre l'Angleterre après sa démobilisation. Avant de quitter la France, il passe quelques temps en famille à Marseille d'où il compte s'embarquer. Selon ses proches, Pierre Marianne voulait rejoindre Londres et continuer le combat, par amour pour la France. Selon ses mots, il souhaitait « qu'elle s'extirpe de l'horreur dans laquelle elle était plongée »³⁰. Enfin sa seconde motivation n'était pas des moindres puisqu'il est possible que ce soit elle qui l'ait amené à former la « Section Marianne ». En effet, il a fait part à ses proches de sa volonté de « former en Angleterre les hommes de sa troupe pour en faire des soldats parfaits » et qu'il voulait par dessus-tout « faire partie de ceux qui sauveront la France »³¹. C'est toujours complexe de retranscrire les paroles des familles de soldats lorsque l'on veut rendre

²⁹ MURACCIOLE Jean-François, *Les Français libres-l'autre résistance*, Tallandier, 2009. p. 209.

³⁰ Citation tiré d'une conversation avec son neveu, Paul Marianne racontant le séjour de son oncle à Marseille chez une cousine.

³¹ Idem.

un travail objectif, néanmoins lorsque l'on regarde le parcours du lieutenant Marienne et la manière dont il a dirigé ses hommes, on peut accorder du crédit aux dires de ses proches. On peut donc penser que Pierre Marienne était un patriote qui avait ses propres convictions et ses propres idées sur la manière de poursuivre la guerre. Un autre facteur (et pas des moindres) a pu entrer en jeu. Il s'agit de la religion. Toujours selon ses proches, Pierre voyait sa mort éventuelle comme une « décision de Dieu »³², il était croyant et portait toujours sur lui une médaille de Sainte-Thérèse de Lisieux, notamment Sainte-Patronne de la France chez les catholiques. Cependant la pratique religieuse était plutôt commune à l'époque et il semble difficile de voir la foi comme justification première de son engagement.

Parmi, ce tissu complexe de motivations, figure un grand absent : le volet politique. Bien que la majorité conserveront une fidélité totale en De Gaulle, c'est au militaire qu'ils la vouent et non au futur homme d'Etat. En vérité, une infime partie de ces hommes s'engageront pour des raisons politiques et peu seront au fait des événements politiques qui se dérouleront en France pendant l'occupation comme le soulignera Jean-François Muracciole dans son ouvrage³³. Quand Achille Muller et Djamil Jacir ont été interviewés sur leurs idées politiques au moment de leur engagement, le premier me confiera qu'il écoutait son père en parler mais que cela ne l'intéressait guère tandis que l'autre répondra qu'il s'en moquait totalement et qu'il était bien plus préoccupé par la gente féminine. De plus sur les quatorze parachutistes, il n'y a aucune information sur une quelconque affiliation politique - que ce soit avant ou après la guerre - corroborant ainsi l'idée que les SAS voire plus généralement les Français Libres n'étaient pas politisés et ce, parce qu'ils avaient d'autres préoccupations, notamment le conflit et leurs propres campagnes. C'est un des points majeurs qui les différencient des résistants de l'Intérieur, cela deviendra même un point de crispation.

Pour les autres parachutistes, on ne trouve pas d'information sur les circonstances et les motivations qui les ont conduit à s'engager. Cependant en s'appuyant toujours sur les études menées sur les FFL l'on sait que « la veine patriotique » demeure la motivation première pour la majorité des Français libres. Ensuite viennent d'autres motifs comme le goût de l'aventure, l'effet d'entraînement ou le refus de l'exclusion raciste ou ethnique mais au final il y a le plus souvent non pas une seule et unique motivation mais plutôt le concours de plusieurs d'entre elles. Tous ont un fond patriotique, une volonté de combattre et un refus de l'invasion caractérisés. Plusieurs autres raisons se sont ajoutées, comme le facteur familial, l'immobilisme voire même le sentiment d'inutilité. D'ailleurs Djamil Jacir dira qu'une fois engagé au sein des parachutistes il faisait enfin quelque chose « qui

³² Idem.

³³ MURACCIOLE Jean-François, *Les Français libres-l'autre résistance*, Tallandier, 2009. p. 184.

semblait utile ». Henri Déplante aussi refusa l'immobilisme latent ordonné par Vichy et ce fut la raison de son départ pour l'Angleterre³⁴. C'est un constat qui est revenu chez beaucoup de SAS et on verra par la suite que l'attente à Camberley affectait au plus haut point leur moral. C'est lorsque l'entraînement commença, qu'ils eurent enfin le sentiment de faire quelque chose de valable.

Cette esquisse des motivations terminée, il va s'agir désormais de voir en quoi cette décision de partir, de quitter le sol français a pu être lourde de conséquences pour les militaires qui ont rejoint De Gaulle et son mouvement.

c) Ces « anciens » militaires qui sont « devenus déserteurs » en choisissant De Gaulle

La France Libre a pour acte fondateur l'Appel du 18 juin et son noyau s'est formé à Londres à partir de soldats secourus par l'opération Dynamo, de légionnaires de la 13^e DBLE ainsi que de chasseurs alpins revenus de Norvège. L'origine de la France Libre est donc militaire et a pour chef, un général qui a combattu pendant la Bataille de France. Il était donc logique que cette Résistance formée en dehors du sol français soit rejointe par un nombre conséquent de militaires de carrière. Cependant il y a un « mais » ; en effet si l'armée créée par De Gaulle est officiellement reconnue par les Britanniques, elle n'est en aucun cas légitime aux yeux du nouvel Etat français mis en place après la défaite. Ainsi lorsque Chilou, Jacir, Louis et Krysik signent leur engagement dans la France Libre, ils sont considérés comme déserteurs car avant l'invasion de la zone libre par les allemands, l'armée commandée par le régime de Vichy reste l'armée française légitime. S'engager dans les troupes la France Libre, c'est signer contre son pays, et en admettant que la France Libre fasse partie des vainqueurs, les soldats de métier n'étaient pas assurés d'être reconduits dans l'armée par la suite. En signant leur acte d'engagement, ils risquaient la cour martiale et jouaient leur vie et leur avenir. C'était un véritable point de rupture sur lequel il était impossible de revenir en arrière, comme un casier judiciaire que l'on ne pourrait effacer. Enfin il fallait supporter de briser son engagement de départ pour en souscrire un deuxième et ainsi « secouer en eux tout le poids des traditions et de la discipline militaire »³⁵. Mais le plus grand risque auquel s'exposaient les militaires, c'était la condamnation à mort par un tribunal militaire. Djamil Jacir a fait partie de ces condamnés à mort par contumace. Dans les années 60-70, il dû aller à Lyon faire rectifier les choses, en uniforme, avec le béret amarante des SAS. Nous verrons, également plus loin à quels problèmes s'exposera notamment Pierre Marianne pour avoir tenté de rejoindre les FFL.

Quitter l'armée pour rejoindre une troupe quasi-disparatée représentait un choix cornélien pour ces hommes et cela nous permet de saisir la force de conviction dont ils ont fait preuve. Pourtant,

³⁴ DEPLANTE Henri, *La liberté tombée du Ciel*, éditions Ramsay 1977.

³⁵ Archives Nationales, *Les aventuriers du patriotisme*, J-N. Vincent

comprendre les motivations de ces soldats ne suffit pas à établir leur profil, il s'agit également de s'interroger sur leurs origines, leur situation personnelle et professionnelle afin de compléter leur portrait.

d) Le parachutiste SAS est-il différent du « soldat-type FFL » ?

D'où proviennent les SAS ? Sont-ils semblables aux FFL-type ? Viennent-ils du même milieu social ? Sont-ils mariés ? Ont-ils un emploi... Ce sont toutes ces questions auxquelles on va tenter de répondre afin de savoir si les SAS ont tous un portrait similaire, ce qui expliquerait en partie leur volonté de rejoindre d'une part la France Libre, puis ensuite les parachutistes. Pour cela on va comparer ces données à celles tirées des études sur les FFL.

Il s'agit d'abord d'étudier leurs origines. Cependant concernant la géographie des parachutistes, la comparaison avec celle des FFL est biaisée, car pour trois des SAS, c'est un de mes critères de sélection. En effet Auguste Chilou, Pascal Louis et Emile Bouétard ont tous les trois la particularité d'être Bretons. Les deux premiers sont nés à Rennes tandis que le troisième est natif des Côtes-d'Armor (à l'époque Côtes-du-Nord). Cependant il est intéressant d'ajouter que parmi la totalité des FFL, 14% d'entre eux sont nés en Bretagne et 21% y vivent avant la déclaration de guerre. Pourtant en 1936, la région bretonne ne représente que 5,6% de la population française. La France Libre renferme donc une importante communauté bretonne, ce qui peut expliquer la présence de plusieurs bretons parmi les SAS, et ce dès la création du régiment (comme le jeune soldat Pierre Leostic, mort à Héraklion, en Grèce, lors d'une mission menée par Georges Bergé). En ce qui concerne le lieu de vie, Auguste Chilou et Émile Bouétard vivent tous les deux en Bretagne lorsqu'ils prennent la décision de quitter le pays. Cette population bretonne sur-représentée au sein de la France libre peut notamment s'expliquer par la facilité à rejoindre l'Angleterre en 1940, sauf que dans notre cas nous verrons que ces trois bretons ne prendront pas la mer pour rejoindre la péninsule britannique. Paris et l'Île de France également fournissent leur lot de volontaires avec environ 16% d'entre eux nés dans cette région et 16% y vivent également. Parmi les SAS étudiés, trois sont natifs de Paris : Djamil Jacir, Jacques Mendes-Caldas et Jean Contet. Ce chiffre est un peu plus significatif car ces SAS et le reste de leurs compagnons ne sont pas inclus dans ce mémoire en raison de leur lieu de vie et de naissance. Cependant, Jacques Mendes-Caldas prend la décision de rejoindre les FFL au Brésil, Jean Contet est dans le sud de la France au moment des faits tandis que Djamil Jacir se trouve au Levant. Trois autres viennent du reste de la métropole, puisque Déplante est né à Lyon, Achille Muller à Forbach et Georges Taylor à Salles en Gironde. Ils prennent tous les trois leur décision dans leurs villes natales. Deux des parachutistes sont nés dans les colonies et assimilées, à savoir Michel Lakermance et Pierre Marianne, l'un vient de Madagascar et s'engage une première

fois dans les FFL sur son île natale tandis que le second est né à Souk-Ahras en Algérie et prend se décide en France après sa démobilisation. Là encore, les chiffres donnés par Jean-François Muracciole sont éloquentes et s'accordent avec l'idée selon laquelle les Français des colonies et les expatriés vouent une passion certaine pour la métropole, puisque 8,6% des Français libres sont nés dans l'Empire français et 15,8% y vivent. Quant aux SAS de l'étranger, ils sont trois. Deux viennent d'Europe, François Krysik est né à Essen en Allemagne et Loïc Raufast est né à Vladivostok. Alain Papazow lui, est né en Iran. François Krysik semble prendre sa décision alors qu'il est prisonnier en Afrique du Nord et Loïc Raufast saute le pas, on l'a vu, à Shanghai. Quant à Alain Papazow, il se décide dans la capitale iranienne. En ce qui concerne les données, 10,6% des Français libres sont nés à l'étranger et environ 8% y vivent. Ce que l'on peut retenir de ces comparaisons, c'est que même si le nombre de SAS étudiés est évidemment trop juste pour pouvoir faire des statistiques, il y a tout de même une certaine corrélation entre les origines géographiques des parachutistes et celles des Français libres en général.

Après le sol, il s'agit d'étudier la famille et leurs origines sociales. La classification de Jean-François Muracciole a été reprise. Ainsi deux des soldats du groupe analysé viennent des classes populaires, à savoir Auguste Chilou dont la mère est laveuse et le père ouvrier agricole. Et Emile Bouétard dont le père est journalier et dont la mère fait des ménages. Quatre d'entre eux sont issus des classes moyennes : Achille Muller, Michel Lakermance et Pierre Marienne ont tous trois un père chef de gare et une mère, femme au foyer. Loïc Raufast en est également issu. Quatre autres appartiennent à la classe supérieure : Alain Papazow a une mère employée d'ambassade et un père négociant international. La mère de Djamil Jacir est issue de la noblesse polonaise et son père est journaliste et diplomate. Pour Henri Déplante, on ne sait pas ce que font ses parents mais l'on sait qu'ils ont payé les études d'ingénieur de leur fils et doivent donc disposer de moyens conséquents. Enfin le père de Georges Taylor est officier de l'armée britannique. En ce qui concerne Pascal Louis, Jacques Mendes-Caldas, François Krysik et Jean Contet, on ne connaît pas la profession de leurs parents, néanmoins à la vue des professions choisies par les quatre, on devine qu'ils ne viennent pas d'un milieu aisé. Après cet aperçu des professions de chacun ; on peut en retenir que tous, viennent d'horizons divers. Trois sont militaires de carrière mais aucun n'est officier avant la déclaration de guerre (Chilou, Jacir et Louis), quatre sont encore aux études ou en apprentissage. Pour le reste c'est plus décousu puisque nous avons un ouvrier (Krysik), un artisan (Contet), un ingénieur (Déplante), un scénariste (Marienne), un marin (Bouétard), un policier (Raufast) et Mendes-Caldas dont la profession était inconnue. Les comparer ici avec les catégories établies par Jean-François Muracciole semble un peu désuet tant les résultats ne seraient pas significatifs, néanmoins il est intéressant d'observer que le monde paysan est sous-représenté et que la majorité

d'entre eux fait partie de la classe moyenne et non des couches populaires. On remarque également la présence des élites au sein de ce groupe. On retrouve quasiment le même schéma au sein de la France libre, à savoir une prédominance de la classe moyenne, une sur-représentation de la classe supérieure et une sous-représentation des couches populaires par rapport à la représentation sociale de l'époque.

En ce qui concerne leur situation maritale, trois catégories se détachent parmi les SAS étudiés. La première et la plus importante demeure celle des célibataires sans enfant n'étant plus soumis à l'autorité parentale au moment de leur engagement. Ils sont sept à en faire partie : Bouétard, Jacir, Krysik, Louis, Marianne, Mendes-Caldas et Raufast. La deuxième catégorie est représentée par les jeunes hommes vivant encore chez leurs parents au moment où ils choisissent de s'engager. Ils sont quatre avec Muller, Lakermance, Taylor et Papazow. Ce qui fait donc onze hommes célibataires. Cela correspond aux chiffres données par Jean-Noël Vincent qui a établi à 66%³⁶, les hommes célibataires au moment de leur engagement. Le dernier groupe est composé des hommes mariés et pères de famille. Henri Déplante a une fille née en 1935, quant à Jean Contet il en a deux. Auguste Chilou part en laissant deux enfants et sa femme est enceinte d'un troisième enfant (il s'agit d'Henri Chilou) sans qu'il le sache. Le pourcentage d'hommes mariés dans les FFL s'élève à 27%, parmi eux 75% sont pères de famille. On remarque donc que les situations maritales de nos 14 parachutistes ont, une fois de plus, des similitudes avec les FFL en général.

En ce qui concerne les tranches d'âge, la première c'est celle des 20 ans et moins. Parmi eux, on retrouve Djamil Jacir et Louis âgés tous les deux de 20 ans, Michel Lakermance 19 ans, Achille Muller 17 ans, Alain Papazow et Georges Taylor ont 16 ans. Quasiment la moitié de l'effectif n'est pas majeur légalement (21 ans à l'époque) lorsqu'il choisit de prendre part aux combats. Un chiffre légèrement supérieur à celui des FFL en général, dont la part des 20 ans et moins est de 26,4%. Le second groupe, celui des 21-30 ans qui regroupe lui aussi six hommes, à savoir Jean Contet qui a 30 ans, Auguste Chilou 29 ans, Émile Bouétard 27 ans, François Krysik 26 ans, Jacques Mendes-Caldas et Loïc Raufast ayant tous les deux 24 ans. Cette tranche d'âge compose 51,2% des FFL. La dernière catégorie est représentée par les 31-40 ans, Déplante a 35 ans au moment de s'engager et Pierre Marianne a entre 32 et 33 ans. Cette tranche d'âge représente 16% des Français libres³⁷.

Que peut-on retenir de toutes ces considérations sociologiques ? On le redit : comparer les données sur les FFL avec le profil des SAS n'a pas pour but d'établir des chiffres sûrs et précis à partir desquels on pourrait établir une théorie mais plutôt de donner un aperçu du profil de ces futurs parachutistes et de voir si l'on observe certaines similitudes avec le profil-type FFL.

³⁶ 36 VINCENT Jean-Noël, *Les aventuriers du patriotisme*, Service Historique de l'Armée de Terre, 1978.

³⁷ 37 MURACCIOLE Jean-François, *Les Français libres-l'autre résistance*, Tallandier, 2009.

Nous avons donc une majorité d'hommes ayant moins de 30 ans venant majoritairement de France mais avec tout de même cinq d'entre eux qui sont nés hors métropole. En ce qui concerne les lieux de vie, quatre d'entre eux vivent à l'étranger, l'un en revient (Contet a vécu à New-York) et un autre est perpétuellement en mer (Bouétard). En ce qui concerne le milieu social, c'est plus compliqué à définir car nous n'avons pas toutes les données. Néanmoins en associant leurs origines sociales et leur situation professionnelle, la majorité d'entre eux se situe dans la classe moyenne. Enfin ils sont, pour la plupart, célibataires. En se référant aux études menées par Muracciole et Vincent, on constate que les 14 futurs parachutistes et le soldat FFL - lambda sont similaires en tous points. Il y a évidemment certaines nuances mais le nombre réduit de parachutistes étudiés empêche toute interprétation quant à celles-ci.

Reste désormais à savoir si ces futurs SAS utilisent les mêmes moyens d'évasion que la majorité des Français libres, pour quelles destinations optent-ils, combien de temps dure leur voyage et quelles difficultés rencontrent-ils ?

4. Etude de plusieurs moyens de rejoindre la France libre à travers les différents parcours de ces hommes

a) Traverser et quitter la France (occupée et Zone Libre)

Comme on a pu le voir auparavant, quitter le pays pour rejoindre les troupes de De Gaulle est une décision lourde de conséquences et le fruit d'une mure réflexion. La traversée est tout aussi difficile et les difficultés auxquelles sont soumis ces parachutistes prouvent à quel point ils sont convaincus et déterminés. Cinq d'entre eux doivent parcourir le pays pour pouvoir rejoindre une étape de leur voyage. Pour la plupart, cela signifie notamment de marcher en faisant tout pour éviter un contrôle et une éventuelle arrestation par une patrouille allemande ou vichyste. Pierre Marianne est l'un des premiers à traverser la France, après s'être évadé le 7 novembre 1940 lors de son transfert de Belfort vers l'Allemagne. Il effectue au moins 300 kilomètres en zone occupée, tout en échappant à la surveillance de l'armée allemande. Quasiment deux mois s'écoulent entre son départ et sa démobilisation le 30 décembre 1940 à Lyon. Grâce à cette information, on peut supposer qu'il lui faut plusieurs semaines pour franchir cette distance.

Pour Auguste Chilou, il y a plus de détails puisqu'il a tout retranscrit sur papier. Il quitte Rennes le 3 avril 1942, il est à la Roche-sur-Yon (Vendée) le 4 avril, dépasse Angoulême (Charente) et Périgueux (Périgord) le 5, il est à Marmande (Lot-et-Garonne) le 6 et y dort chez monsieur Boizioux père. Il est à Lafitte-sur-Lot (Lot-et-Garonne) les 7 et 8 et dort chez monsieur Elie Messine, enfin le 9 avril, il dort chez monsieur Boizioux fils à Frontignan (Hérault). On suppose que

les personnes chez qui il dort sont des connaissances. Le 10, il est à Port-Vendres (Pyrénées-Orientales), à Cerbère le 11 et à Gérone en Espagne le 12. Ce qui est étonnant c'est qu'il réussit à passer la frontière mais qu'il est redirigé vers Perpignan où il fait de la prison du 16 avril au 15 mai. On peut supposer qu'il a été arrêté par la Guardia et livré à la gendarmerie française, fait courant à ce moment de la guerre. Madame Chilou racontera d'ailleurs qu'elle a reçu un papier demandant de régler des frais d'emprisonnement, mais ne touchant aucune pension, elle fit une demande à la Croix-Rouge afin que celle-ci paye les frais à sa place. Du 16 au 24 mai, Auguste est toujours à Perpignan où il travaille, sûrement pour subvenir aux frais que vont lui coûter son prochain voyage. Le 25 mai, il est à Marseille, on peut penser qu'il décide de tenter la filière vers l'Afrique du Nord à défaut de pouvoir demeurer en Espagne. Après deux jours de séjour, il se replie vers Sète (Hérault) le 27 mai. Le 28, il réussit à trouver un moyen de partir pour Barcelone. Sa traversée du pays a duré quasiment deux mois, dont un mois d'emprisonnement.

Pour Achille Muller, qui quitte le domicile familial le 14 juillet 1942, c'est plus complexe. Il doit franchir plus de 1000 km, de plus il ne quitte pas une zone occupée mais l'Allemagne³⁸. Pour fuir la France il a trois frontières à franchir : la frontière germano-française, la ligne de démarcation et la frontière franco-espagnole, le tout avec son vélo. Pour passer la première, Achille part d'abord chez son oncle à Gravelotte (Moselle), celui-ci connaît quelques gardes-frontière allemands qui viennent dans son café-restaurant. L'un d'eux en quête de ravitaillement constant pour sa famille est mis en contact avec Achille. Le Mosellan lui propose d'acheter du beurre et de lui le ramener à son retour, le garde accepte alors de lui faire passer la frontière, c'est un échange de bons procédés. Arrivé devant le passage « la barrière s'est ouverte devant moi et s'est refermée sans qu'un seul mot fut échangé ». Achille est passé grâce à du beurre qu'il ne ramènera jamais. Il se rend ensuite à la gendarmerie de Jarny en Meurthe-et-Moselle et leur fait part de son désir de rejoindre Lyon, ce qui est assez risqué car il est toujours en zone occupée. La chance lui sourit et les gendarmes l'hébergent jusqu'au lendemain et lui fournissent quelques tickets de rationnement. Il lui conseillent également de prendre le train en direction de Besançon mais de descendre, avant l'arrêt final, dans une petite gare, sûrement pour éviter les contrôles. Il s'arrête dans un hôtel dont la propriétaire lui présente un passeur, cependant celui-ci requiert son vélo en échange et Achille est obligé d'accepter à contrecœur. Avec tout un groupe de fuyants, il traverse le Doubs, en évitant les patrouilles fluviales allemandes. Sympathisant avec un couple et leurs enfants, Achille accepte de porter un des petits et bien lui en prit. En effet, le passeur changeant d'avis, réclame un deuxième paiement au jeune mosellan. Achille ne pouvant pas payer, c'est le couple qui se charge du deuxième versement ainsi que de l'hébergement donné après le passage. Selon Achille, toute la filière est liée et s'avère

³⁸ L'Alsace et la Moselle ayant été totalement annexé à l'Allemagne.

« rentable » pour les passeurs. Cependant Achille Muller ne donne aucune informations sur le montant total demandé par ces guides plus ou moins intéressés. Il arrive en bus à Lyon, il est enfin en zone Libre. De là il s'inscrit au Secours Populaire, et est logé par une personne moyennant un paiement. Il doit également redemander une carte d'identité au commissariat. Ensuite Achille choisit d'arborer une Croix de Lorraine (un signe on ne peut plus Gaulliste), et dès le lendemain un homme lui serre la main. Il s'agit d'un boucher, devenu résistant, qui le prend en sympathie et finit par l'inviter tous les dimanches. Cependant, Achille doit trouver un emploi et travaille pour la Chambre de Commerce en attendant de pouvoir s'offrir le passage pour l'Espagne. En fin d'année 1942, Alors que le jeune homme ne possède pas encore la somme nécessaire, l'armée allemande envahit la zone libre, le forçant à changer de logement et à précipiter son départ. Son ami boucher lui prépare son voyage. Achille (accompagné de deux autres personnes) part pour Perpignan puis pour Prats de Mollo (Pyrénées-Orientales). Là encore, Achille fait confiance aux gendarmes et leur fait part de son projet de passer la frontière. Grâce à eux, il prend contact avec un passeur, qui vient le chercher le 31 décembre 1942. Achille est parti depuis quasiment 6 mois. Raconter le périple d'Achille en détail est nécessaire, car il permet d'appréhender tous les obstacles auxquels s'exposent les hommes et femmes qui souhaitent quitter le pays en rejoignant la frontière franco-espagnole³⁹. De plus, le nombre limité de récits similaires suffit à lui seul à justifier ce résumé. Mais son périple n'est pas encore fini, il doit traverser l'Espagne pour ensuite atteindre Gibraltar.

Taylor ne connaît pas les mêmes difficultés puisqu'au moment de son départ, la France n'est pas envahie, il s'embarque à la Pointe de Grave (Gironde) pour rejoindre l'Angleterre, ou il débarque quelques jours après.

Déplante qui a, lui aussi, le projet de rejoindre la filière espagnole prend simplement le train de nuit depuis Cannes, le 18 novembre 1942 et arrive à Perpignan au petit matin. Se trouver en zone libre comporte malgré tout certains avantages.

b) Le passage via l'Espagne et les prisons de Franco

Pour certains candidats à la France libre, la filière espagnole représente un passage direct vers la France Libre. Selon Robert Belot, un historien spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, 3787 évadés par l'Espagne ont rejoint les FFL. L'avantage de cette filière est que si le candidat ne se fait pas arrêter à la frontière puis jusqu'à Madrid, il peut alors rejoindre l'ambassade britannique présente dans la capitale espagnole et de là il est dirigé sur Gibraltar (territoire britannique située au sud de la péninsule ibérique). Pour ceux qui pensent à la Suisse, neutre également, elle demeure trop proche de l'Allemagne. Mais il ne faut pas imaginer le passage via l'Espagne comme une

³⁹MULLER Achille, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012

ballade de croisière, bien au contraire. La première difficulté consiste à franchir la frontière. Il faut donc trouver un passeur capable d'éviter - jusqu'à l'invasion de la zone libre - les patrouilles de la Guardia espagnole et celles de la gendarmerie française (même si elle peut être conciliante). Fin 1942, cela devient plus compliqué car l'armée allemande prend le relais des gendarmes français. Environ 1000 soldats de la Wehrmacht s'installent sur des points importants des Pyrénées, sans oublier les antennes de la Gestapo basées aux alentours. En ce qui concerne les passeurs, la majorité s'organisent en réseaux de différentes nationalités correspondant à celle des évadés, à savoir britanniques en charge notamment des aviateurs tombés sur le sol français ; belges, pour les soldats du royaume de Belgique qui fuient la déroute de Dunkerque (juin 1940) puis les camps allemands, et polonais. En ce qui concerne les passeurs français, il y a peu d'information à leur sujet. Généralement les réseaux recrutent parmi les hôteliers et cabaretiers pour loger les voyageurs avant de passer la frontière et après l'avoir franchie, mais aussi pour mettre en contact avec le passeur, des petits commerçants, des infirmières, des guides de montagne parfois des contrebandiers. Il arrive que le passeur trahisse les évadés et les donne aux allemands, même si la majorité d'entre eux est honnête. Evidemment toute cette entreprise moyennant un coût permettant aux réseaux de survivre et de perdurer (quand ils ne prospèrent pas). Pour Déplante le passage de la frontière se déroule plutôt bien. Accompagné d'un ami et d'autres personnes croisées pendant le périple, il ne croise aucune patrouille. Une semaine lui est nécessaire pour franchir les Pyrénées par les sentiers, deux guides se succèdent. Pour dormir, ils sont hébergés soit dans des refuges de montagnes soit dans des étables. On peut ajouter également que le choix du passeur s'est fait dans un repaire de contrebandiers, et qu'il a été déterminé par la somme fournie par Déplante et son ami. Pour Achille cela prend moins de temps. Pendant deux à trois jours, il est guidé par un français et restauré par des espagnols, ensuite il prend le train pour Barcelone. Quant à Auguste Chilou, il ne semble pas opté pour la montagne puisqu'il part de Sète le 28 et arrive à Barcelone le 29, on peut supposer qu'il a utilisé un moyen de locomotion rapide. On sait cependant qu'il doit s'y reprendre à deux fois pour passer la frontière, une première fois comme Français et une deuxième fois comme Canadien-français sous le nom d'A. Challow.

La frontière franchie, il reste à rejoindre le consulat britannique de Barcelone et/ou directement, l'ambassade à Madrid. Seul Achille Muller évite l'arrestation. Arrivé à Barcelone il se rend directement au consulat de Grande-Bretagne, où les employés le dirigent vers le consulat de Madrid après lui avoir fourni un peu d'argent et un billet de train. Arrivé au consulat à Madrid, il est confié à quelqu'un qui lui trouve un logement chez l'habitant. Il change d'endroits tous les deux jours. Après un incident, on lui conseille de se rendre à l'ambassade des Etats-Unis, les américains se chargeront de le conduire vers Gibraltar. En attendant, il est logé dans une clinique pour malades

mentaux qui au final s'apparente plus à une grande villa. Quelques jours après, Achille prend un car affrété par l'ambassade américaine direction Séville. Après trois jours de voyage, un bateau de pêche le conduit à Algésiras (pointe sud de l'Espagne).

Auguste Chilou et Henri Déplante n'ont pas « la chance » d'Achille. Tous les deux sont internés au camp de Miranda au nord de l'Espagne. Créé en 1937, c'est, à l'origine, un camp de concentration où sont enfermés et condamnés aux travaux forcés, des républicains espagnols et des brigadistes (Brigades internationales). Petit à petit, il détient des évadés de nationalités différentes (britannique, belge, française...), notamment des Français communistes. En 1940, des agents de la Gestapo s'y rendent parfois pour interroger des prisonniers et repartir avec ensuite, la plupart du temps ils recherchent des espions. Durant cette période, la vie au camp est désastreuse, les prisonniers sont très mal nourris, la « mirandite » une variante de la dysenterie sévit et les internés passent leur journée à transporter des pierres dans des conditions climatiques désastreuses (très chaud l'été et glacial l'hiver). En 1941 la situation au camp s'améliore, trois facteurs entrent en compte. Tout d'abord, la population carcérale n'est plus la même, il n'y a plus autant de prisonniers républicains qu'à l'ouverture du camp (libérés, engagés dans l'armée de Franco et ou transférés), le second facteur c'est la prise de distance qu'opère Franco avec Hitler qui débouche sur une intervention de la Croix Rouge, la suppression du travail forcé et une amélioration de la nourriture. Auguste Chilou et Déplante ont la « chance » d'être internés après cette évolution générale. Attention, ce n'est pas non plus un campement de scouts, le lieu est toujours gardé par des militaires de profession et le niveau d'hygiène reste très bas. De plus, bien que les Canadiens, les Britanniques voire même les Polonais suscitent un minimum d'intérêt auprès de leurs autorités, les Français sont laissés pour compte. Mais finalement, cela les arrange car, ainsi, ils évitent un retour en France où ils seraient confrontés aux autorités vichyssoises et/ou allemandes. D'ailleurs, un nombre conséquent de Français se font passer pour des Franco-canadiens, ainsi ils ne sont pas renvoyés en France et sont pris en charge par les Britanniques en tant que ressortissants du Commonwealth.

Déplante passe 6 mois au camp. Lorsqu'il y arrive, il y a environ 750 prisonniers, nombre qui s'élève à 4800 quelques semaines plus tard⁴⁰. Il est libéré en même temps que tous les officiers déclarés de Miranda, après avoir souffert, malgré les changements abordés précédemment, d'un manque de nourriture et d'hygiène. Auguste Chilou semble avoir été pris à Barcelone et est emprisonné du 2 juin au 24 juillet à Tortosa. Enfermé à Saragosse le 28 juillet, il est transféré à Miranda du 28 juillet au 23 septembre. Il semble libéré le 23 septembre et se dirige vers Madrid où il séjourne jusqu'au 27 septembre 1942. Il y est interrogé par la section « E » du BCRA, sûrement à l'ambassade britannique.

⁴⁰ PORTIER David, *Les parachutistes SAS de la France libre*, Nimrod, 2010.

Que peut-on retenir de cette filière d'évasion espagnole ? Tout d'abord franchir la frontière semble plutôt simple pour ces trois hommes, c'est une fois en Espagne que les choses se compliquent puisque deux d'entre eux sont internés à Miranda et Achille y échappe de peu. L'internement, même si dur à vivre du fait des conditions d'hygiène et de mal-nutrition, se plutôt bien pour Déplante et Chilou, contrairement à certains prisonniers qui n'ont pas cette chance. Enfin il s'avère, qu'il s'agit juste d'une étape avant le but final, atteindre le sud du pays et Gibraltar.

c) Gibraltar passage obligé pour les FFL ?

Après la défaite de la France, Gibraltar devient une plate-forme sur laquelle les Britanniques voient arriver ceux de leurs soldats ayant réussi à fuir le sol français mais également les candidats pour la France libre et les Français voulant rejoindre les troupes giraudistes après le débarquement allié en Afrique du Nord (Opération Torch en novembre 1942). D'après le récit de Déplante, lorsqu'un candidat arrive à Gibraltar il est conduit à une officine française dans laquelle on lui propose directement de rejoindre Giraud, ou De Gaulle et le cas échéant il est sitôt envoyé vers un bureau britannique où on lui remet un battle-dress (tenue du militaire) sur lequel est cousu un écusson « France ». L'île vit à l'européenne mais un couvre-feu est instauré à 22h, discipline militaire oblige. En sa qualité d'officier de réserve et d'ingénieur en aéronautique, Henri Déplante est rapidement envoyé en Angleterre par avion.

Pour Muller, rejoindre Gibraltar est plus compliqué. En effet le bateau de pêche sur lequel il embarque à Séville ne peut pas l'emmener plus loin qu'entre Algésiras et Gibraltar, c'est à dire au milieu de l'eau. Achille doit attendre un éventuel autre bateau. Par « chance » (Achille n'a jamais cessé de dire que la bonne fortune l'a accompagnée durant toute sa vie de militaire), il est recueilli par un garde-côte américain puis débarqué au port. Comme Déplante, il est conduit auprès des britanniques et interrogé sur sa destination. Achille leur indique juste qu'il souhaite intégrer l'armée française. Dès le lendemain, il est conduit sur l'El-Biar, navire de la Royale (surnom de la marine militaire française). C'est une fois présenté au Pacha⁴¹ qu'il se rend compte qu'il n'est pas sur un navire gaulliste mais giraudiste. De connivence avec un matelot il parvient à s'échapper du navire, alors près du port, et rejoint les quais à la nage. Achille retrouve l'officier britannique qu'il a rencontré la veille et lui explique que ce sont les troupes gaullistes qu'il désire rejoindre. Après cette rectification, un capitaine des FFL vient le trouver et lui raconte qu'avant ce contretemps sur l'El-Biar, les Britanniques l'avait bel et bien prévenu qu'Achille et d'autres avaient débarqué, mais qu'il était arrivé en retard et que l'officier giraudiste, l'avait devancé et en avait en profité pour recruter à sa place. Cet épisode illustre parfaitement la guerre du recrutement qu'il y a à Gibraltar entre les

⁴¹ Surnom donné au commandant de bateau dans la marine française.

officiers giraudistes et les FFL, chacun se disputant le peu de français venant sur le rocher. Achille parle « d'une foire aux esclaves »⁴². Ensuite comme pour Déplante, Achille perçoit le même battle-dress avec en plus un casque et un masque à gaz, le tout, après avoir signé son engagement et reçu un papier comme quoi il est membre des « Free French Forces ». Quelques jours après, il prend la mer pour l'Angleterre.

Auguste Chilou arrive à Gibraltar le 28 septembre et y reste jusqu'au 12 novembre. Le 10 novembre, on lui confie le commandement d'un détachement de 25 volontaires avec comme consigne de veiller à la bonne exécution des consignes à bord. Etant le seul sergent-chef et militaire de carrière du groupe, c'est logique que le commandement lui échoit. Il embarque avec son groupe sur le Lernstephancastle et débarque à Greenock le 20 novembre 1942.

Mais la halte à Gibraltar n'est pas uniquement réservé aux adeptes de la filière espagnole, loin de là. Après avoir été arrêté et jeté en prison à Casablanca pour tentative de ralliement aux FFL, Jean Content est transféré vers la France pour y être jugé. Pendant la traversée, son bateau est arraisonné (sûrement par les Américains). Il est alors transféré vers Gibraltar, où il signe un premier engagement le 28 novembre 1942, pour ensuite partir vers Londres. Marienne a un parcours similaire. Arrivé en Afrique du Nord clandestinement, il traverse l'Algérie en direction du Maroc avec pour objectif de rejoindre Mellila puis Tanger au Maroc espagnol et de là, Gibraltar. Il est arrêté une première fois par la gendarmerie marocaine, à Taforalt près de Berkane, emprisonné deux mois puis expulsé sur Oran. Après avoir réussi à faire annuler son arrêté d'expulsion, il obtient un visa d'entrée au Maroc français et travaille à Fez comme contrôleur auxiliaire au service des Fraudes. Déguisé en indigène, il tente une deuxième fois de rejoindre Tanger mais il est de nouveau arrêté près d'Arcila, cette fois-ci par les Espagnols et est incarcéré. deux mois à Tétouan puis il est transféré à sa demande au Maroc Français et remis aux autorités. S'ensuit un procès dans lequel Marienne est accusé de tentative de trahison. Il faut dire qu'en plus de ses tentatives d'évasion, il envoyé « un pamphlet d'une vingtaine de pages » au recteur de la Sécurité Générale de Rabat et au général Noguès, commandant en chef du théâtre d'opération d'Afrique du Nord, tous deux anti-gaullistes. Des faits amplement suffisant pour lui passer la corde autour du cou. Seulement le débarquement américain survient et l'arrestation du général Béthouart (qui vient d'aider les américains à débarquer) accapare les accusateurs de Marienne, retardant sa condamnation. Mais il n'est pas tiré d'affaires pour autant, puisque malgré l'armistice, son exécution est maintenue. Cependant le 23 novembre, il est sauvé par un télégramme venant d'Alger. Libéré quelques jours après, il est mobilisé et appelé à rejoindre un régiment de tirailleurs appartenant à l'armée régulière

⁴² MULLER Achille, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012.

(Giraud), ce qu'il refuse. « Déclaré insoumis » Marianne est recherché par la police et réussit à rejoindre Gibraltar et s'engage, dans la France libre, deux ans après sa première évasion.

Gibraltar n'est donc pas un passage obligé pour les futurs FFL, cependant c'est une plaque tournante pour beaucoup d'entre eux. En effet lorsqu'on arrive d'Afrique du Nord (le troisième principal vivier de la France libre) ou d'Espagne, l'îlot britannique que représente Gibraltar est un lieu de ralliement pour tous ces évadés. De plus, des hommes de la France libre sont sur place pour prendre en charge les candidats. Cependant, la présence également de soldats « légalistes » et plus tard giraudistes pose problème au sens où une concurrence s'engage entre les représentants des deux armées françaises et symbolise le conflit intérieur face auquel les français souhaitant rejoindre l'armée, doivent faire face. Pour faire simple (car c'est la donne réelle s'avère plus complexe) Gibraltar est donc un premier centre de tri avant la Patriotic School, où sont séparés ceux qui veulent juste combattre pour la France (ou plutôt l'Etat français) de ceux qui souhaitent se battre pour libérer le pays (à savoir pour De Gaulle). Pour finir on peut dire que malgré toutes les difficultés que représente le trajet vers le détroit, une fois sur place, le but est atteint puisque l'on est dirigé sur l'Angleterre pour y être intégré au sein des FFL. Mais aussi important soit-il, Gibraltar n'est pas le seul passage utilisé pour rejoindre l'Angleterre et de manière plus générale, la France libre.

d) S'engager dans les colonies franco-britanniques et à l'étranger

Parmi les premiers ralliements, un certain nombre s'effectuent Moyen-Orient, trois des parachutistes rejoignent la France Libre dans cette région. Lorsque Alain Papazow prend la décision de s'engager dans les FFL, il prend contact avec une délégation de la France libre à l'ambassade française de Téhéran, dirigée par le capitaine Pouliquen, mais n'ayant que 15 ans, il est refusé. Il signe un an plus tard le 8 août 1941 à Beyrouth à l'âge de 16 ans. Pour ne pas être refusé et rouiller les pistes, il se vieillit de deux ans et s'engage sous le patronyme de sa mère « Le Corre ». Il est dirigé sur Rayack, ville servant d'aérodrome et dépôt pour les candidats aux FAFL. Il est curieux de constater que malgré la présence d'un bureau de la France libre à Téhéran on ne peut pas s'y engager et qu'il lui faut se rendre à Beyrouth (à l'époque sous mandat français). La présence d'officiers FFL ne signifie donc pas la possibilité de s'engager.

Djamil Jacir, après ses différentes affectations au Levant, choisit comme on l'a vu précédemment de désertre et de passer aux FAFL. Pendant cette période, le Levant est sujet à un conflit franco-français entre les gaullistes et les giraudistes. Il signe son engagement le 28 août 1941 à Damas au titre des FAFL avec effet rétroactif à compter du 28 septembre 1940. La capitale syrienne, elle aussi sous mandat français accueille des troupes et même une base aérienne à laquelle Djamil Jacir est

affecté. Quant à Pascal Louis, il signe son engagement à Rayak le 22 août 1941, on ne sait pas comment il y est parvenu, peut-être comme pour Djamil Jacir, grâce à une affectation de son unité au Moyen-Orient. On le rappelle, Louis est dans l'armée de l'air dont les reliquats se diffusent dans l'Empire pour continuer le combat.

L'engagement de Michel Lakermance est tout aussi exotique puisqu'il rejoint les FFL sur son île natale, à Madagascar, plus précisément à Tamatave, le 18 décembre 1942. Les FFL y sont arrivées que très récemment « grâce à la prise de l'île par les Britanniques, à la France de Vichy ».

Pour Jacques Mendes-Caldas, on sait peu de choses si ce n'est qu'il rejoint les FFL au Brésil en 1941. Il a sûrement signé dans les comités clandestins créés à Rio de Janeiro et São Paulo.

On retient donc que l'on peut s'engager un peu partout dans le monde, et que la France libre malgré son absence d'infrastructures solides n'est pas invisible. Evidemment s'engager dans les FFL devient beaucoup plus simple au fur et à mesure de la passation de pouvoir entre De Gaulle et Giraud et/ou de l'invasion de territoires (auparavant dirigés par une armée fidèle à Pétain) et qui passent petit à petit sous l'égide gaulliste. Il faut ajouter qu'aucun des parachutistes ne rejoint ces lieux pour s'y engager mais qu'ils sont déjà sur place ou encore parce qu'ils suivent leurs unités. Ce n'est donc pas des lieux de rassemblement comme le sont Gibraltar et surtout Londres.

e) Londres, capitale des Français libres et le passage obligé à la Patriotic School.

Dernière grande nation à tenir tête à Hitler en 1940, la Grande-Bretagne représente d'abord un asile pour tous ceux qui fuient l'invasion allemande mais aussi ceux qui souhaitent continuer le combat aux côtés des Britanniques. Cela explique l'attrait qu'elle représente pour les Français souhaitant poursuivre la guerre, mais le Royaume-uni et sa capitale mobilisent encore plus, lorsque De Gaulle s'y installe et y enregistre son appel. Londres devient alors la capitale de la France libre. Lorsque Émile Bouétard souhaite quitter le pays pour rejoindre De Gaulle, il demande tout simplement à la Compagnie Générale Transatlantique, un laissez-passer jusqu'à Marseille. Il quitte le domicile le 24 janvier 1942 et rejoint la cité phocéenne en train. Il traverse la Méditerranée sur un paquebot de sa compagnie, le De La Salle, le 11 février 1942. Il reste sur ce navire jusqu'au 3 avril et est muté ensuite sur l'Île de Ré, un bâtiment en partance pour l'Amérique. En août 1942, Bouétard est à New-York et le 14 septembre 1942 à la Nouvelle Orléans. Il quitte le navire le 8 novembre et est porté déserteur. Deux mois plus tard, le 13 janvier 1943, il arrive en Grande-Bretagne sans que l'on ne sache comment. Le 23 février, il signe son engagement pour la durée de la guerre plus trois mois à Londres. Loïc Raufast connaît également un long trajet en mer avant de débarquer à Glasgow puisqu'il passe 75 jours sur un cargo britannique, sur lequel il a embarqué à Shanghai.

Sur les 14 parachutistes, on est certain que 12 d'entre eux signent et parfois re-signent leur engagement à Londres⁴³. Un exemple, Jacir qui revient de campagne, et qui a donc effectué des missions pour le compte des FFL, doit s'engager de nouveau à Londres le 26 septembre 1942. On peut supposer qu'il s'agit d'une formalité administrative, Londres n'ayant pas accès aux archives de l'étranger. Pour d'autres, la raison est sûrement différente, en effet Chilou, Déplante, Marienne et Muller, signent tous trois une première fois à Gibraltar. Pourtant ils doivent de nouveau acter leur engagement leur engagement, une fois dans la capitale anglaise. Lorsque l'on observe leurs dates d'arrivée avec leurs dates d'engagement, on remarque qu'un laps de temps s'est écoulé entre elles pour chacun des parachutistes. Ce moment d'inactivité correspond en réalité à leur passage à la Royal Victoria Patriotic School (RVPS), un centre du MI5 installé dans un château datant de l'époque victorienne, par lequel ils doivent obligatoirement passer s'ils veulent se déplacer librement dans le territoire britannique. Sans cette « formalité » ils ne peuvent s'engager dans les troupes gaullistes.

Construit en 1857 par la fondation Prince Albert's Royal Patriotic, ce bâtiment mêlant gothique et le style Château a d'abord servi comme centre d'éducation et d'entraînement pour les 300 orphelines et filles de soldats qui ont péri pendant la guerre de Crimée. Reconverti en hôpital durant la Première Guerre mondiale, c'est au cours de la Seconde qu'il devient ce centre de filtrage dont la finalité est de trier les candidats volontaires réels à la France libre des agents doubles à la solde des Allemands. S'y trouvent également tous les autres évadés étrangers tels que les Polonais, les Belges (...). Le centre est dirigé par le colonel Pinto du MI5. Il est aisé de comprendre que le nombre croissant d'arrivées en Angleterre complique le triage effectué à la RVPS, cependant les Britanniques, de peur d'être infiltrés y tiennent farouchement, ce qui explique les délais, parfois très longs, d'internement. Plusieurs interrogatoires et plusieurs interrogateurs attendent les arrivants. En premier lieu, il y a l'interrogatoire d'identité et de sécurité où les arrivants sont questionnés sur leur identité, les raisons qui les ont poussé à rejoindre le Royaume Uni... Arrive ensuite, l'interrogatoire de renseignements, plus poussé. On y pose des questions sur des sujets bien précis, comme l'économie du pays d'où provient l'interrogé, des questions militaires, les rumeurs dont ils ont entendu parler, la mentalité de la population etc. En résumé, tout ce qu'ils savent est étudié au mot près, il faut les presser le plus possible, comme une orange dont on souhaite retirer la moindre goutte de jus et tout est noté, archivé et transmis aux services comme le BCRA afin de vérifier les dires du questionné.

Déplante raconte que lorsqu'il est interrogé, les britanniques savent quasiment tout du réseau auquel il appartient : « je connais depuis longtemps votre organisation de Cannes, vos bureaux de l'hôtel

⁴³ Aucunes traces de signature à Londres n'a été trouvés concernant Louis et Papazow.

Continental et vos bureaux de Mandelieu ». On lui demande un résumé complet de la situation du parc aérien français et le Français souligne que l'officier a « appris, Dieu sait comment, que je suis bien documenté sur le sujet ». Il ajoute également à quel point cet internement ennue au plus haut point un certain nombre de ces camarades. Gardé environ une semaine, Déplante est traité rapidement en raison de son importance (un ingénieur en aéronautique a plus de valeur qu'un arrivant lambda, tant du point de vue des espions britanniques que du point de vue des autorités, notamment au ministère de l'Air britannique).

Pour Achille, c'est beaucoup plus compliqué. En effet, arrivant de Moselle, parlant couramment allemand et français, il a, en plus, « la chance » d'effectuer un trajet sans trop de complications jusqu'à Gibraltar. Pour les Anglais soit Achille a effectivement eu énormément de chance soit c'est un agent-double. C'est donc pendant 72 jours, « un record paraît-il », qu'Achille « est successivement interrogé par des officiers parlant couramment le français et par d'autres parlant couramment l'allemand ». Selon Achille, les interrogatoires n'ont rien de musclé, le but étant de mettre à l'aise le plus possible l'interrogé, afin de le laisser donner des détails sans qu'il s'en rende compte et de voir ainsi si ces versions concordent avec les renseignements déjà acquis et s'il se trahit tout seul. L'officier fait donc preuve d'une grande politesse mais toutes ces questions sont selon Achille très astucieuses. On lui demande même de dessiner sur une carte, les points de ravitaillement allemands.

Loïc Raufast a moins de tracas, puisqu'il y passe seulement 10 jours, mais c'est dû au fait qu'il est présent en Angleterre en 1941, or les deux plus grandes vagues d'arrivée ont lieu en 1940 et en 1943. Il y a donc moins de flux au moment où Raufast se trouve à la RVPS. À la fin des semaines d'interrogatoires, le MI6 et le BCRA tentent d'engager le jeune français mais il refuse. Une fois les interrogatoires terminées et le sujet jugé « clear », on lui remet comme aux autres son soldier pay book et son identity card⁴⁴.

Bien que les interrogatoires restent éprouvants pour les futurs soldats de la France Libre, il faut néanmoins ajouter que malgré ces désagréments, ils sont relativement bien logés, bien nourris et jouissent de loisirs comme des séances-cinéma, sans oublier ceux qui réussissent à franchir les murs de l'école pour profiter de Londres le soir venu.

Après le passage à la Patriotic School, les volontaires peuvent enfin signer leur engagement qui devient définitif (éventuellement résiliable sous six semaines). L'engagement en double exemplaire est signé par l'intéressé devant deux témoins et contresigné par un officier disposant des pouvoirs de l'Intendant militaire (pour la majorité des 14 parachutistes, c'est l'Intendant Menguy qui s'en

⁴⁴ Voir en Annexes.

charge). La plupart des soldats signent leur engagement le lendemain de leur sortie de la RVPS, une fois inscrit au Centre d'accueil des français de Pembroke Lodge.

Comme on a pu le voir, Londres représente à la fois le lieu à atteindre pour tous candidats aux FFL mais également le lieu où l'on fixe le sort des volontaires avec le passage par la Patriotic School. Si l'attente est plus ou moins longue pour certains, elle reste néanmoins obligatoire et une fois cette période passée, chaque français est assuré de pouvoir signer enfin cet engagement, tel le « Graal » obtenu après une quête de plusieurs mois, quand cela ne se compte pas en année. C'est un test concret au cours duquel sont mesurées la conviction et la volonté des futurs soldats de la France libre. Vient l'heure de choisir sous quelle arme (Air, Terre, Mer) on souhaite servir le pays, et nous allons voir que tous n'ont pas les mêmes raisons de choisir les parachutistes et le Special Air Service.

5. Le « choix » du Special Air Service

a) « Choisir le SAS c'est vouloir participer aux opérations de Libération. »

Pour bien comprendre le choix fait par ces hommes, il faut garder à l'esprit qu'à l'époque les unités parachutistes ne sont pas légions et que surtout elles ne font pas encore l'unanimité, tant dans l'esprit des civils que des militaires. La Seconde Guerre mondiale est le premier véritable conflit auquel participe ce type d'unité et c'est après la guerre que des corps parachutistes vont se créer dans les différentes armées professionnelles de la plupart des puissances militaires du globe. Auparavant les parachutistes avaient un rôle plus ou moins expérimental et d'ailleurs la majeure partie des conférences retranscrites sur papier sur les troupes aéroportées qui ont été lu pour ce mémoire a été rédigée juste après la guerre. Au moment des premiers engagements, c'est à dire vers 1942, le SAS a seulement un an d'existence et est considéré comme une troupe composée de voyous, d'insoumis, de coupables d'insubordinations et d'aventuriers. Nous verrons plus tard qu'il y a un fond de vérité mais les rumeurs discréditent considérablement cette unité aux yeux des autres corps et des engagés.

En 1943, la donne change légèrement puisque les SAS et les unités parachutées affiliées ont fait leurs preuves au Levant et en Afrique du Nord. On sait également que les régiments ont besoin de volontaires à cause des pertes subies en 1942. Dans l'esprit des engagés cela signifie deux choses : la première c'est qu'à en juger les succès obtenus par les SAS entre 1942 et 1943, c'est loin d'être des « fous » comme on leur a laissé croire mais des commandos menant leurs opérations avec une précision chirurgicale. La deuxième, le taux de pertes élevé et le besoin urgent de volontaires signifient qu'au sein de ce corps on est amené à combattre rapidement et non laissés pour compte en

attendant une éventuelle affectation. Dans une lettre adressée à un général⁴⁵, Pierre Marianne demande malgré son âge (plus de trente ans) à être engagé dans « les commandos », il insiste bien sur le fait qu'il a « très peur de rester longtemps dans un camp (...) attendre encore la première occasion de combattre », de plus cette activité lui « rappellerait celle des corps francs ». On en déduit donc que les parachutistes du SAS jouissaient d'une réputation d'unité toujours présente sur le front, contrairement à d'autres formations d'infanterie de l'air. Un fait encore plus marquant concernant cette fois-ci Emile Bouétard : lorsque vient le moment de choisir une unité, la logique aurait voulu qu'il rejoigne les FNFL, en qualité de gabier, pourtant il confiera à sa famille, rejoindre les parachutistes « parce qu'il est plein d'imprévu », et qu'il « espère être des premiers à débarquer dans mon cher pays ».

Les différentes missions auxquelles ont participé les SAS avaient traversé l'Atlantique et tous les engagés pensent qu'ils seront utilisés dès le début du débarquement puisque leur conception même est d'être envoyés avant le gros des troupes, derrière les lignes ennemies. Déplante explique également son choix dans son livre. C'est dans l'avion qui l'emmène en Grande-Bretagne qu'il prend sa décision. Pour lui « l'arme aéroportée est aujourd'hui le fer de lance de l'attaque surprise »⁴⁶, il a d'ailleurs connaissance des actions menées par des parachutistes allemands sur la Belgique et la Hollande mais aussi de celles auxquelles a participé Georges Bergé en compagnie des hommes de Stirling. Ce sont ces bribes entendues en France et à Gibraltar et le besoin de combattre rapidement qui poussent Déplante à rejoindre les parachutistes, alors même que la voie de pilote est toute tracée pour lui. Bien qu'il manque des témoignages pour étayer ce propos, on ne peut s'empêcher de relever dans l'ouvrage d'Henri Corta, qu'en 1943 « on ne parle plus que des parachutistes », même si le petit nombre d'engagés en Grande-Bretagne dissuade certains candidats car « on les traite de fous », quant à ceux qui rejoignent l'unité ils « sont décidés à se battre à n'importe quel prix . »

Ainsi on peut être tenté d'affirmer que beaucoup rejoignent les SAS pour partir combattre le plus vite possible et participer à la Libération du pays et ce malgré les différentes rumeurs plus ou moins vraies circulant dans les centres de recrutement et les camps de dépôt. Il convient d'ajouter que les recrues connaissent les risques accrus auxquels ils s'exposent mais cela ne semble pas les retenir. En même temps, à la vue du parcours de certains pour rejoindre l'Angleterre, on imagine aisément la peur n'est plus un obstacle. Il est moins évident de connaître les motivations de ceux qui s'engagent à la naissance de l'unité qui ne jouissait pas d'une image positive. On sait seulement que c'est pour

⁴⁵ Voir en Annexes.

⁴⁶ DEPLANTE Henri, La liberté tombée du Ciel, éditions Ramsay 1977.

certain un second recours après premier choix qui n'aboutit pas. Mais pourquoi choisir les SAS dans ce cas ?

b) Les parachutistes : un second recours

Alain Papazow qui est parvenu à se faire engager à l'âge de seize ans, souhaite en premier lieu rejoindre le groupe de chasseurs « Normandie-Niemen qui se forme alors à l'aérodrome de Rayack, mais il est refusé faute de spécialité. Après un an d'inactivité, il bénéficie d'une permission mais souhaite que les choses changent à son retour. C'est alors qu'a lieu une campagne de recrutement pour les parachutistes de la **1ère Compagnie de l'Air**⁴⁷, basée à Kabret⁴⁸, le long du canal de Suez. Alain décide de se porter volontaire et rejoint l'unité fin 1942 sans trop savoir ce qui l'attend, excepté le fait qu'il va être envoyé en mission et ne plus rester inactif. La volonté de combattre a pris le dessus sur le désir initial. Il en est de même pour Achille Muller. Convoqué à l'Etat-Major, il soumet à un « officier orienteur », son souhait de devenir pilote de chasse. Sa demande acceptée, il est, contrairement à Alain, envoyé chez un médecin militaire, qui souligne alors la chance qu'à Achille de « rejoindre les Etats-Unis ». En effet, à partir de 1942, les élèves pilotes sont tous envoyés en camps d'instruction aux Etats-Unis et au Canada pour y être formés. Achille qui a la « chance inouïe » de figurer parmi les premiers pilotes formés par les américains, refuse ce stage, car long de 18 mois, il a peur de « rater le débarquement ». Le jeune homme demande à l'officier quelles unités de l'armée de l'Air peuvent être employées pour le débarquement. L'officier le dirige aussitôt vers les parachutistes sans oublier de souligner que le Français va rejoindre « une espèce de bande de voyous ». Ce à quoi le jeune homme répond « va pour les voyous ». Toujours selon son témoignage, les deux officiers l'ont regardé comme s'il lui « manquait une petite case » et il me confia également « qu'il fallait être un peu dérangé pour rejoindre les SAS ».

Loïc Raufast est le troisième parachutiste à vouloir devenir pilote dans un premier temps mais à cause de son passé de policier, il est affecté au service de police de la France Libre. Comme quoi, certains des parachutistes ne connaissent pas le SAS comme première affectation, mais une autre unité. C'est le cas pour Raufast, Jacir et Mendes-Caldas.

c) Ceux ayant eu un parcours dans les FFL avant d'intégrer le Special Air Service

Loïc Raufast fait donc ses premières classes au sein du service d'ordre de la France Libre comme brigadier-chef ce qui l'empêche de rejoindre la troupe de Georges Bergé comme il le

⁴⁷ Nouveau nom donné à la 1ère Compagnie de Chasseurs Parachutistes de Bergé.

⁴⁸ Que l'on peut écrire « Kabrit ».

souhaite. C'est le second refus qu'il reçoit de la hiérarchie, après sa demande pour devenir pilote. À la date du 15 février 1941, il est caporal et est affecté au service de la sécurité du QG. On peut supposer que le grade mentionné est une erreur puisque 2 mois après, une directive le montre assimilé sous/lieutenant. Un statut dû à son ancienne fonction de policier. Le 5 avril 1941 il est muté au Dépôt central, à la vérification d'identité des volontaires pour la France Libre. Le 31 août 1941, il est de nouveau affecté au service de sécurité du QG à Carlton's Garden. On peut aisément comprendre le choix opéré par les officiers de muter Loïc Raufast au service de sécurité. En 1941, les policiers ayant rejoint l'Angleterre ne devant pas être nombreux, des compétences comme celles de Loïc Raufast sont très recherchés. Des qualités auxquelles il faut ajouter son multilinguisme, puisqu'il parle couramment le Français, l'Italien, l'Anglais et le Russe. Cependant cette fonction ne plait pas à Loïc qui demande sa mutation dans n'importe quelle unité combattante. Le 15 juin 1942, il est enfin muté dans l'arme où il a fait son service, à savoir l'artillerie et retrouve le grade de maréchal des logis-chef, avec la possibilité d'effectuer un stage lui permettant de devenir chef de section. Le choix de l'aviation lui est déconseillé en raison des 18 mois de formation à effectuer en Amérique. Il est donc envoyé dans une unité d'artillerie britannique, et apprend quelques mois plus tard que les parachutistes recrutent. Il redemande sa mutation et rejoint les SAS en 1943. Dans une lettre, il écrit que c'est pour lui synonyme « d'avoir une vie active, sportive et pleine d'espoirs (...) la certitude de pouvoir me rendre utile à mon pays ». C'est réellement ce sentiment d'inutilité et d'inactivité qui le pousse vers les SAS. Une constante que l'on chez tous les parachutistes. Parmi les 14 étudiés, aucun ne déplore le trop plein d'activité, bien au contraire et l'on verra la souffrance que représentera pour eux l'absence d'entraînement lorsque certains d'entre eux seront stationnés au camp de Camberley.

Djamil Jacir possède également un riche curriculum vitae au sein de la France Libre. Recherché en octobre 1940, il est affecté le 28 novembre 1940 au Levant dans le groupe de reconnaissance 2/39 à Damas. Dans ses états de service, il est noté qu'il continue une résistance individuelle. Il y a également un point étrange puisqu'il est noté qu'il a également servi dans la Royal Air Force du 18 décembre 1940 au 28 août 1941, point sur lequel il a confié que « ce sont eux qui sont venus me chercher les premiers puisque l'on avait rien à faire dans les camps ». Nommé caporal le 15 mars 41, il prend des photographies des avions allemands sur le terrain de Mezzé-Damas et le 13 mai il photographie des wagons d'armes et de munitions allemands en Irak, informant ainsi l'Etat-Major britannique que les allemands soutiennent la révolte de Rachid Ali (homme politique irakien opposé à la présence britannique). Le 8 juillet 1941, il est présent à l'Etat-Major Nord-Syrie pour le 2e Bureau puis, il fait mouvement avec la 2ème unité administrative d'Alep vers Baalbeck le 7 août 1941. Le 29 août 1941, il s'engage aux FAFL avec effet rétro-actif à compter du 28 septembre 1940, ce qui signifie qu'à partir de septembre 1940 il est déjà aux FAFL. On le retrouve à la base aérienne

de Mezzé-Damas le 28 septembre de la même année. Muté au groupe Lorraine à partir du 21 octobre, il participe à une mission de déminage sur Tobrouk. Il est ensuite muté aux Lignes Aériennes militaires des FAFL, à Beyrouth dans le service météo et participe à l'organisation des lignes aériennes de la France libre sous les ordres du colonel d'Astier de Villatte. Il est ensuite envoyé à l'Etat-Major FAFL du Moyen-Orient pour le 2e Bureau, le 9 janvier 1942. La précision des renseignements qu'ils récupèrent sur le terrain lui valent une citation. Sergent à compter du 1er avril 1942, il rejoint la Compagnie d'infanterie de l'air des FAFL le 25 mai 1942, puis il est au groupe Bretagne à Fort Lamy le 1er juin et participe à des opérations de déminages en Cyrénaïque. Il est par la suite envoyé en mission à la Mission Française Libre de Freetown le 2 août. Il part pour l'Angleterre et le 25 septembre il sert à l'Etat-Major FAFL de Grande-Bretagne, toujours pour le 2e Bureau. Pris en compte par la Compagnie du QG de l'Air le 26, il est muté à Beaconsfield le 13 octobre, puis à la 1ère Section de la Compagnie du QG de l'Air pour le 2e Bureau, le 16 novembre. Enfin, ayant besoin de plus d'action, Djamil Jacir demande sa mutation dans une unité combattante et s'engage le 16 avril 1943 au sein des parachutistes. Pour l'instant, s'en est fini de son activité d'agent de renseignement. Djamil est le seul à réaliser un tel parcours avant sa carrière de parachutiste parmi les 14 soldats étudiés. Il est important de tout détailler pour comprendre ce qu'est vraiment le métier d'agent de renseignement, à savoir passer son temps en déplacement, à changer d'unité régulièrement et surtout à être polyvalent, car comme on a pu le voir, Djamil ne fait pas uniquement du renseignement, mais il participe à des opérations qui sollicitent une expertise en explosifs. Ainsi, lorsqu'il rejoint les parachutistes, il a un bagage bien rempli, et on verra qu'il suivra plusieurs spécialisations au sein du régiment.

Le dernier à connaître d'autres affectations au sein de la France Libre avant de rejoindre les parachutistes, c'est Mendes-Caldas, puisqu'il est dans les commandos-marine avant de les quitter le 25 janvier 1943.

En conclusion, on a vu que cinq des parachutistes étudiés d'entre eux connaissent le métier des armes avant la guerre, soit parce qu'ils sont militaires de carrière ou bien réservistes. Il est évident que pour eux, rejoindre les FFL, est plus naturel que pour les civils. De plus, la France libre se formant autour d'un socle militaire, il y a une certaine logique à leur retour dans un corps de soldats et non au sein de la lutte clandestine en France ⁴⁹. Mais le reste du groupe ne comporte aucun soldat de métier. Ils sont électricien, ingénieur en aéronautique, ouvrier-mineur ou tout juste sortis du lycée. Quand la guerre est déclarée, la moitié sert sous les drapeaux, que ce soit au coeur des combats comme à Sedan ou Wissembourg ou en mer à ravitailler les navires, et certains connaissent

⁴⁹ Bien qu'il existait des regroupements de militaires désignés à la lutte sur le sol français telle que l'Organisation de résistance de l'Armée (O.R.A).

les Frontstalag allemands. L'armistice déclaré, le poids de l'invasion se fait sentir, notamment pour ceux qui sont comme Auguste Chilou, évadés et traqués par les allemands. C'est à cette période que naît chez chacun d'eux un sentiment patriote mêlé à un enchevêtrement de considérations personnels qui les poussent à quitter leurs foyers et leurs familles que ce soit en France ou à l'étranger. Après l'étude des raisons qui les ont poussé à choisir la voie de la Résistance à l'étranger, reste l'itinéraire choisi pour rejoindre les FFL. Bien que cela ne soit pas les deux seules options, deux lieux se dégagent des autres, Gibraltar et Londres. Le premier parce qu'il est une plaque tournante, le premier échelon FFL lorsque l'on arrive d'Afrique du Nord ou d'Espagne pour ensuite se diriger vers la capitale britannique où l'on peut s'engager et rejoindre une unité. Le second parce qu'il s'agit purement et simplement du lieu de commandement et de rassemblement de tous les Français libres.

Seulement, une fois sur place, il faut choisir, et globalement la majorité du groupe rejoint les parachutistes pour combattre, car la grande peur de ces hommes est de ne pas pouvoir participer aux opérations de libération qui doivent avoir lieu sur le sol français. Pour terminer on peut dire que ces quatorze hommes ont un parcours relativement similaire aux autres FFL que ce soit avant la guerre ou pendant.

Comment alors interpréter leur choix de rejoindre les parachutistes ? On peut penser que c'est avant tout ce refus de l'inactivité et de l'inutilité qui les motive. Tous les témoignages s'accordent sur ce fait. Sinon, comment expliquer le revirement de certains quant à leur rêve de devenir pilote. Ce besoin d'action est mélangé à leur volonté de combattre, car tous choisissent cette affectation, aucun n'est muté aux parachutistes contre son gré. Ils ont donc bien conscience des conséquences de leur choix malgré tous les bruits qui circulent autour du combattant aéroporté. Cependant une fois engagés, ils n'ont aucune idée de l'entraînement qu'ils vont devoir supporter, celui-ci demeurant à l'époque Secret Défense. Rien ne doit transpirer de la formation imposée aux SAS que ce soit leur enseignement du saut ou leur instruction de combattant d'élite. Il va s'agir désormais d'étudier ces méthodes novatrices, notamment en raison de leur adaptabilité en fonction du terrain sur lequel elles sont testées, car à la genèse des SAS, tout n'est qu'expérimentation.

Chapitre II: un entraînement spécifique pour une unité aux concepts novateurs et la vie au camp (1941-1944)

Bien que ce travail ne porte pas sur l'Histoire générale du Special Air Service et des unités franco-belges affiliées à celui-ci, il est obligatoire de résumer les origines de ceux-ci pour ensuite s'attarder sur leurs concepts novateurs en matière d'entraînement.

Pour cela, il faut remonter à août 1940. Durant cette période, le capitaine George Bergé, militaire de carrière est au 13 régiment d'Infanterie pendant la Bataille de France, il y est blessé deux fois. Refusant la défaite, il gagne Londres le 21 juin 1940. Bergé a été affecté par le passé dans le 601e GIA, une des premières unités de l'armée française à être composé de parachutistes et c'est pourquoi dès le 24 juin, il propose au général De Gaulle de créer une unité aéroportée. Le 29 septembre est créée la 1ère Compagnie de l'Air à compter du 15 septembre, par l'ordre général n°765. Georges Bergé est nommé à sa tête. Il lui a fallu un été pour convaincre De Gaulle et son Etat-Major. C'est avec un premier groupe de 25 hommes, qu'il part s'entraîner pendant deux mois à Wrotham (Kent) puis à l'école de Ringway. Petit à petit l'unité s'agrandit et bénéficie de stages auprès des forces britanniques. Au mois de mai, la compagnie se regroupe à Exbury où un centre français de préparation d'agents est mis sur pied, c'est la « Station 36 ». La compagnie est alors divisée en deux sections, la première est constituée à partir d'éléments préparés pour « **la lutte clandestine** » et l'acquisition du renseignement en France et soumise à l'autorité du BCRA (Bureau central de renseignements et d'action) nouvellement créé, tandis que la seconde est constituée de soldats formés à « **l'action directe et aux coups de mains** ». Entre temps cette compagnie participe aux missions « Savannah » et « Joséphine B ». Mi-juillet les deux sections sont complètement séparées, la première reste à la « Station 36 », et la seconde est envoyée au Moyen-Orient le 21 juillet 1941. Après plusieurs affectations pendant lesquelles les parachutistes se perfectionnent, ils sont finalement envoyés à Kabret où un centre parachutiste d'entraînement britannique est en train de sortir de terre. Ils sont ensuite intégrés à une unité britannique, le Special Air Service.

C'est en juillet 1941 qu'un officier écossais de 26 ans, David Stirling, a l'idée de créer un nouveau type de troupe aéroportée. À cette époque les Britanniques sont en train de prendre le dessus sur les troupes italiennes en Libye, mais en parallèle Rommel prépare une contre-attaque, exposant ainsi les Anglais à une possible retraite. Dans le même temps suite à des échecs répétés, les unités commandos de l'armée britannique sont exposées à la défiance de leur Etat-Major. Celui-ci estime que les résultats trop insignifiants et leur coût trop élevé, ne valent pas que l'on maintienne l'existence de formations telles que la Layforce (une brigade composée de cinq unités commando). Stirling est convaincu du contraire, pour lui, le véritable problème, c'est la mauvaise utilisation de ces unités. Selon lui, les troupes aéroportées ne doivent pas être utilisées à grande échelle mais

divisées en groupes de 10 hommes maximum. Il faut également, arrêter de s'en servir comme des troupes d'infanterie conventionnelles mais au contraire pratiquer le Hit and Run (frapper et courir), de préférence de nuit, afin de créer un effet de surprise maximal. Enfin, la prise en compte de la géographie et du climat des zones d'opérations est primordiale et les méthodes d'entraînement doivent s'adapter à ces données afin de maximiser les chances de succès. Confronté à la dissolution de la Layforce à laquelle il appartient, Stirling décide de soumettre son projet à tous les haut-gradés possibles et après de multiples échecs, il finit par obtenir l'accord de Neil Ritchie, (un des généraux membres de l'Etat-Major du général Auchinleck), qui cherche lui aussi à créer une troupe de ce type. Stirling recrute alors au sein de son ancienne Brigade et entraîne lui-même ses hommes jusqu'en septembre. Il vient de créer le « L Detachement » de la brigade fantôme « SAS Brigade »⁵⁰. Après quelques coups d'essai désastreux et particulièrement meurtriers, Stirling et ses hommes finissent par s'associer avec le LRDG (Long Range Desert Group), une unité mobile, spécialisée dans la collecte de renseignements derrière les lignes ennemies. En plus de son rôle initiale, il devient le transporteur officiel des SAS, et se charge de les amener au plus proches des zones d'opérations, derrière les lignes ennemies puis de les récupérer une fois l'opération terminée. Le LRDG finit par être surnommé le « service de taxi du désert libyen ». Les premiers succès arrivant enfin, Stirling et ses hommes s'installent à Kabret où est créé le Combined Training Center. Le 2 janvier 1942, arrivent les parachutistes de Bergé, alors en manque d'instruction et d'action. Après quelques semaines de formation, les Français sont intégrés tactiquement en vue des prochains raids dans le désert. Le rendez-vous entre De Gaulle et Stirling qui a donné lieu à l'incorporation des français au SAS fait d'ailleurs l'objet d'une anecdote quasi-légitime (docs Jordan) pour les anciens du régiment⁵¹. De là, ils vont former le 3e squadron (les deux autres étant britanniques) plus connu sous le nom du French Squadron.

Parallèlement aux événements d'Afrique et du Moyen-Orient, se forme en Angleterre vers septembre-octobre 1941, un groupe d'une douzaine de volontaires sous la direction du capitaine Georges Weil et des ses adjoints le sous-lieutenant Forman et le sergent-chef Varnier⁵². Jusqu'en janvier 1942 ils sont soumis à un entraînement physique les préparant à suivre le stage de saut de Largo, au centre d'entraînement parachutiste de la Brigade parachutiste polonaise, la « Monkey

⁵⁰ Si administrativement, la SAS Brigade existe, en réalité, elle est juste composé du L detachment, seulement, les Britanniques ont souhaité faire circuler le nom de SAS Brigade pour faire croire à l'ennemi qu'une importante troupe d'un nouveau genre voyait le jour.

⁵¹ Selon la légende, lors de sa rencontre avec David Stirling, Charles De Gaulle lui aurait dit qu'il refusait qu'un Anglais comme lui commande des soldats français. Ce à quoi, David Stirling lui aurait répondu qu'il n'était pas anglais mais écossais. Suite à la réponse de l'officier, De Gaulle aurait aussitôt changé d'avis. Archives personnelles de la famille Jordan.

⁵² Archives Nationales, fond BCRA.

House »⁵³. Ensuite, ils sont envoyés sur Ringway, à la Parachute Training School et brevetés le 19 février 1942. À partir de ce premier cru, l'entraînement des futurs SAS suivra ces mêmes formations dispensées par ces mêmes écoles, cela devient une condition sine qua non pour être un parachutiste. En juillet 1943, 400 volontaires sont brevetés parachutistes et suivent une instruction de fantassin d'élite.

1. La formation « originelle » donnée à Kabret

a) Le Stirling's camp

Parmi les SAS étudiés, seulement deux d'entre eux connaissent les campagnes avec les premiers SAS dirigés par Stirling. Il s'agit de Papazow et Louis, on sait également que Jacir est présent sur la base de Kabret, durant ce premier cycle, mais l'on ne sait pas s'il est avec les parachutistes ou avec une autre unité. Malgré le faible nombre de soldats concernés par cette période, faire l'impasse dessus aurait été une erreur, tant elle est importante pour les SAS. C'est au cours de celle-ci que tout est créé : la formation, les modes d'actions, l'esprit de corps, en bref, l'âme du régiment.

Kabret est un camp entouré d'autres petits camps où sont stationnés des militaires australiens, britanniques ou encore indiens. Situé en Egypte au bord des lacs Amers, le long du Canal de Suez, il se trouve à environ 160 kilomètres du Caire. Le lieutenant Jordan (un officier SAS français reconnu) décrit le camp comme suit :

« Il s'agissait d'un certain nombre de grandes tentes, recouvrant une fosse d'environ 80 cm de profondeur et flanquées de sacs de sable pour protéger les occupants des éclats de bombes éventuelles, à proximité d'un aérodrome et de ses baraquements de service dont les parachutistes partageaient l'usage avec les aviateurs ». Les tentes peuvent accueillir entre quatre et six hommes. En résumé, c'est une base de la RAF assez sommaire où Stirling a reçu le droit de s'installer et de créer une sorte de terrain d'entraînement. Ce n'est que plus tard qu'il prend le nom de Combined Training Center, surnommé le « Stirling's camp ». Pour l'anecdote, ce sont Stirling et ses hommes qui montent eux même le camp, et leur « première opération » est de s'infiltrer dans les camps voisins afin d'y voler des meubles, des lits, de la nourriture... En soi tout ce qui peut améliorer l'ordinaire. Ils volent même des briques à la base de la RAF se trouvant à proximité, pour fabriquer leur réfectoire. En ce qui concerne la zone d'entraînement, le SAS ne bénéficie quasiment d'aucune aide de la part de l'Etat-Major, Stirling et ses hommes récupèrent du matériel « à leur manière » et fabriquent des plateformes et des tours de saut de trois à six mètres de haut. Cela suffit à

⁵³ Surnom donné à l'école en référence aux exercices de corde et d'escalade auxquels les élèves sont soumis au cours de leur formation.

l'entraînement prodigué initialement. Par la suite, le camp évolue au fur et à mesure des opérations effectuées dans le désert.

Lorsque Papazow rejoint le camp et les SAS, il découvre une troupe composée majoritairement d'Écossais, de Néo-zélandais et d'Australiens. Quant aux Français ils se composent de sept officiers, de douze sous-officiers et de quarante-deux hommes de troupes et sont installés un peu à l'écart du campement. Il ne reste plus qu'à commencer « l'instruction SAS ».

b) Le saut à Kabret, un enseignement rudimentaire

Peu d'archives relatent précisément l'enseignement du saut à Kabret, cependant en croisant les témoignages et des rapports écrits par Bergé, il est possible de décrire brièvement en quoi consiste cette formation. Avant de sauter d'un avion, Stirling demande à ses hommes de se familiariser avec des sensations comme le vertige, le choc de l'atterrissage mais aussi avec les techniques de saut et de réception. Pour cela, les parachutistes utilisent les tours construites desquelles ils se jettent, afin de simuler leur arrivée au sol. Pour éviter la casse, les parachutistes sont équipés de protections servant habituellement à la pratique du base-ball. Toujours pour appréhender le plus exactement possible, la réception au sol, Stirling demande à ses hommes de sauter d'un camion en marche roulant à près de 50 km/heure, occasionnant plusieurs blessures chez les cobayes. Bien que ce recours au système D soit ingénieux, de nombreux accidents émaillent l'entraînement, notamment avant l'arrivée des Français. Il faut que deux hommes meurent au cours d'un exercice de saut en condition réelle pour que l'Etat-Major britannique se décide à leur envoyer un des meilleurs instructeurs de Ringway, Peter Warr. Ce personnage a d'ailleurs quelques difficultés pour se faire comprendre de ses élèves français, mettant en lumière la difficulté d'expression et de compréhension que les anglophones et les Français peuvent rencontrer entre eux. Un jour, alors que l'instructeur dirige un exercice de saut avec un groupe de Français, voyant que l'équipe de réception n'est pas arrivée sur le terrain, il demande à l'avion de faire un détour le temps d'effectuer une répétition avec les Français sans qu'ils ne sautent réellement. Ils doivent uniquement s'aligner comme à leur habitude, et au signal de Warr se diriger vers la trappe, faire semblant de sauter et retourner derrière les autres et ainsi de suite. Le problème c'est que lorsque l'instructeur donne le départ de l'exercice, les deux premiers parachutistes sautent réellement sans qu'aucune équipe ne soit présente sur place dans une zone où les exercices de parachutages n'ont pas lieu habituellement. Après avoir atterri sur un dépôt de matériel, les deux chuteurs sont arrêtés par des gardes et emmenés au poste de police militaire. Suite à cet incident, les Français prennent des cours d'anglais.

Pour être brevetés, les SAS doivent effectuer au minimum six sauts. Pour cela, ils bénéficient de la présence d'un aérodrome à proximité du camp. Si à l'origine Stirling et ses hommes utilisaient un

bimoteur Bristol Bombay, la majorité saute à partir d'un avion Vickers Wellington. Une fois les sauts effectués ils peuvent arborer les « ailes égyptiennes », insigne distinguant « les anciens » des « jeunes premiers » (comme me le confia Djamil Jacir), lorsque les parachutistes formés sur le sol britannique et les parachutistes ayant connu les campagnes d'Afrique du Moyen-Orient se réuniront en 1943.⁵⁴

Le parachutisme n'est pas l'unique enseignement auquel sont soumis ces Français libres. Dans l'esprit du fondateur du Special Air Service, le parachute demeure un moyen de transport comme un autre et la maîtrise d'autres moyens transports figure au programme de l'entraînement SAS. Le sous-marin, la Jeep, le véhicule blindé, la moto et même le cheval peuvent être utilisés en mission, tout dépend des possibilités d'accès et de sortie, de la zone opérationnelle, et des conditions météorologiques. Les SAS ne sont donc pas seulement des parachutistes mais des fantassins d'élite rompus à toutes sortes d'exercices. Il faut garder à l'esprit que cette composante de leur entraînement a également « valeur de préparation morale » comme le souligne Bergé. Sauter en parachute c'est avant tout faire preuve de cran, de self-contrôle et d'audace si l'on juge les conditions dans lesquelles ils sautent à l'époque. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle les parachutistes sont si fiers de leurs insignes. Encore aujourd'hui, le saut conserve cette image symbolique et l'un des membres du 1er RPIMa rencontré au cours d'une journée du souvenir, me confiera « qu'un homme qui hésite avant de sauter en parachute, ne sautera jamais et n'est pas conservé au sein de l'unité ».

c) Une formation en adéquation avec le terrain d'opération

Lorsque David Stirling crée le SAS, c'est avant tout dans le cadre de la campagne de Libye. Pour cela l'officier écossais étudie la zone d'opération ainsi que les forces en présence. Deux idées majeures en ressortent. La première concerne la réalité du terrain. Selon lui, pour mener à bien des actions contre l'ennemi dans le désert, il faut tout d'abord opérer en petit groupe, car le recours à une troupe importante reste trop visible. Le manque de précipitations et « la progression des véhicules soulèvent des nuages de poussière très denses discernables à des kilomètres »⁵⁵ Il faut également ajouter que l'utilisation d'un groupe d'hommes conséquent requiert un surplus de logistique (ravitaillement en eau, nourriture, munitions) trop important pour trop peu de résultats, en cause, l'effet de surprise absent et l'organisation faite en amont par l'ennemi pour organiser sa

⁵⁴ Informations données par Djamil Jacir lors de l'interview qu'il m'a accordée le 19 avril 2017.

⁵⁵ PRIME Christophe, *Les commandos SAS dans la Seconde Guerre Mondiale*, Tallandier, 2013.

défense. Opérer avec un faible nombre d'hommes résout ce premier problème et pour le transport, le LRDG⁵⁶ se charge de les déposer derrière les lignes ennemis avec un nombre restreint de véhicules. C'est à pieds qu'ils infiltrent leurs objectifs. Stirling et son assistant Lewes⁵⁷ les initient donc au raid dans le désert. De jour comme de nuit, chargés d'un maximum d'explosifs, de leurs armes ou avec des pierres numérotés et un minimum d'eau et de vivres, soit environ 30 kg de paquetage, ils effectuent des marches forcées, longues de vingt-cinq à cinquante kilomètres. Parfois les raids s'étendent sur 80 kilomètres. Le but, leur apprendre à survivre dans le désert en petit groupe, développer leur endurance, les familiariser à l'environnement et les préparer à toute éventualité comme l'absence de véhicules pour le retour de mission ou le changement d'itinéraire en étant poursuivi. Naviguant au compas solaire Bagnold dans un espace désertique, les SAS apprennent à s'orienter dans un espace où le moindre rocher, oasis et autre détail géographique s'avère important, La boussole prismatique et la cartographie n'ont plus de secrets pour eux et ils savent également se déplacer grâce aux étoiles.

Ensuite, le choix des objectifs s'avère crucial. Au lieu d'attaquer en nombre des lieux fortement défendus, bien approvisionnés et forts en homme, mais situés sur les lignes de défense et ou dans les grandes villes et les ports importants, il faut cibler les lieux de prime abord sans importance qui en réalité s'avèrent capitaux (Bergé)⁵⁸. Lorsque Stirling présente son plan d'attaque allant de paire avec son projet de création du SAS, au général Auchinleck, celui-ci lui demande de concentrer ses attaques sur la Luftwaffe. Stirling comprend qu'il combat un ennemi « loin de ses bases et lié à elle par des voies de communication fragiles »⁵⁹ et que « toute destruction de matériel sur ses arrières immédiats ou lointains effectués à certains moments bien choisis »⁶⁰ lui sera fatal. C'est pour cela que l'Ecosais entraînent ses hommes à partir d'exercices « comportant un thème tactique simple : attaque de voies ferrées, d'avions au sol, de dépôts. »⁶¹ Aujourd'hui, cette répétition d'exercices constitue toujours la base de l'entraînement des Forces Spéciales, c'est ce que l'on appelle le drill. Le but de ces exercices répétés est de créer des automatismes chez le soldat afin que lors d'une situation donnée, il n'ait aucune hésitation sur la tâche à accomplir, et plus particulièrement pendant un combat où le stress peut paralyser ses mouvements. Cette méthode s'appelle le Hit and Run.

⁵⁶ Long Range Desert Group, unité britannique mécanisée spécialisée dans la reconnaissance derrière les lignes ennemies et les opérations commandos. Elle est surnommée « taxi du désert ».

⁵⁷ Lieutenant John « Jock » Lewes (1913-1941), cofondateur du SAS et inventeur de la bombe « Lewes ».

⁵⁸ 72AJ/239, Documentation relative à l'Histoire des parachutistes de la France Libre, émanant notamment du Lieutenant-Colonel Georges Roger Pierre Bergé, Archives Nationales.

⁵⁹ Idem

⁶⁰ Idem

⁶¹ Idem

Frapper rapidement, en jouissant de l'effet de surprise pour s'enfuir ensuite. Cela permet d'éviter le plus possible le combat de manière frontal où les SAS seraient en situation défavorable de par leur faible nombre en opération, même si cette éventualité n'est pas négligée pour autant. Petite anecdote, lorsque les Ecossais se révoltèrent au XIVE siècle contre l'envahisseur anglais, ils pratiquèrent sorte de Hit and Run pour réduire à néant la supériorité en nombre de l'armée anglaise. Comme quoi David Stirling n'a rien inventé, il a juste remis au goût du jour une pratique dont on peut remonter l'utilisation à l'Antiquité. En France, on peut également considérer que le chevalier Bertrand Du Guesclin utilisa ce mode opératoire pendant la guerre de Cent-Ans.

Une des conditions de création du SAS pour Stirling, tient à ce que la chaîne de commandement soit la plus minime possible afin que les SAS ne soient pas gênés dans la conduite de leur mission et qu'ils puissent juger eux-mêmes la situation. La raison principale tient au côté aléatoire de leurs opérations et des conditions dans lesquelles ils les effectuent. Attaquant derrière les lignes ennemies, ils ont généralement peu d'information sur leurs objectifs et doivent, pour la plupart du temps, choisir la manière dont ils vont remplir leurs missions, qu'une fois sur place. C'est pour cela qu'ils apprennent à développer leur faculté à prendre des décisions rapidement. La capacité à évoluer en totale autonomie est l'une des différences principales entre le soldat lambda et le soldat appartenant à une force spéciale.

Stirling rompt ses hommes aux maniements de toutes les armes, qu'elles soient anglaises, allemandes, italiennes ou françaises, il faut que chaque soldat du SAS puisse utiliser toutes les armes qu'il peut trouver sur le terrain. Le lieutenant Jordan raconte notamment qu'ils s'exercent surtout avec des revolvers Smith et Wesson « que le sable risque moins d'enrayer », mais aussi avec des mitraillettes Beretta prises aux italiens. Ils apprennent aussi à manier tous les explosifs possibles, que ce soit la mine, le plastic ou la grenade. Enfin ils doivent à leur co-fondateur l'existence et le maniement de la bombe Lewes. Celle-ci est conçue pour la destruction d'avion, explosant d'abord et enflammant l'appareil ensuite, le rendant, de fait, inutilisable.

La culture physique, l'apprentissage de la boxe et du Close Combat⁶² sont également au programme. La première pour endurcir leurs corps et les maintenir en forme. Les deux autres pour être capables de tuer quelqu'un à mains nues et sans bruit. Les sports de combat ont également cette faculté de test de combattivité et de résistance à la douleur. Dans l'un de ses ouvrages, Christophe Prime rapporte que Paddy Mayne, champion de boxe et adjoint de Stirling, préfère boxer les soldats indisciplinés plutôt que de leur donner des punitions.

⁶² Le Close combat (littéralement, combat rapproché), combat au corps à corps ou CQC (Close Quarter Combat) a été développé notamment pendant la Seconde Guerre mondiale par des militaires anglo-saxons en se fondant sur les arts martiaux japonais (karaté, judo, et ju-jitsu essentiellement).

Enfin ils sont évalués psychologiquement et renvoyés dans leurs anciennes unités s'ils sont jugés inaptes à rejoindre le SAS. Aujourd'hui encore l'aspect psychologique demeure primordial dans la sélection effectués par les unités commandos et les forces spéciales. Selon les instructeurs, le mental reste la première cause d'échec des candidats. C'est là qu'est fait « le tri ». La logique est simple, s'ils ne peuvent endurer pas les obstacles auxquels ils sont confrontés pendant leur formation, ils ne pourront jamais supportés les nombreuses difficultés auxquelles ils seront soumis en opération.

L'esprit de corps est également insufflé est développé au maximum. Un groupe soudé, c'est un groupe en confiance et sûr de ses forces. L'esprit de corps fait disparaître le doute et le défaitisme. On verra plus tard que c'est l'esprit de corps qui permet à la section Marianne de tenir malgré les duretés de l'entraînement qui leur a été imposé.

L'unité SAS s'est donc créé autour d'un noyau d'hommes restreint et d'un concept novateur en matière de combat. A savoir, frapper rapidement de manière chirurgicale derrière les lignes ennemies, repartir aussi vite et recommencer. Jusqu'à ce que les troupes ennemies deviennent isolés et vulnérables et susceptibles d'être détruites par des forces conventionnelles supérieurs en nombre. Pour préparer ses hommes à cette tactique, Stirling conçoit une formation, qui consiste les mettre constamment en situation réelle afin qu'ils soient prêts mentalement et physiquement au moment de partir en mission. Bergé et ses hommes parmi lesquels on retrouve Louis et Papazow, font partie de ces précurseurs.

A contrario, en Grande-Bretagne, à peu près à la même période, un noyau de français se forme au camp d'Old Dean à Camberley. Là-bas, l'action laisse place à une attente interminable et ennuyeuse.

2. La Grande-Bretagne, un refuge pour tous les Français Libres

a) L'attente à Old Dean Camp, le dépôt de la France libre

Comme vu précédemment, un noyau de parachutistes de la France Libre se forme en Grande-Bretagne après le départ de Bergé et sa troupe pour le Moyen-Orient. Celui-ci devient la Compagnie d'Infanterie de l'Air et fait office de nouveau berceau pour les unités parachutistes françaises de l'Air. Contrairement à leurs homologues, en campagne derrière les rives de la Méditerranée, ils sont laissés pour compte au camp d'Old Dean à Camberley.

Situé dans le Surrey, « cet immense espace couvert de fougères et de bruyère » dixit David Portier devient le refuge de tous les FAFL et quelques FFL en attente d'affectation et ou manque d'activité. Entre 1941 et 1943, c'est ici que ces français de l'Infanterie de l'Air attendent leurs formations et leurs stages, permettant de devenir de véritables parachutistes. Cette attente est vécue

difficilement. David Portier qui a bien cerné l'esprit dans lequel se trouve les parachutistes à cette période, le surnomme « le camp du désespoir ».

L'année 1941 se termine plutôt mollement pour les parachutistes se trouvant à Camberley, mise à part un stage à Largo et un stage à Ringway, desquels ils sortent brevetés, ils sont oubliés tant par l'Etat-Major français que britannique qui ne respecte pas les prévisions initiales. Contrairement aux hommes de Georges Bergé, ils ne sont pas intégrés à la SAS Brigade parce qu'à ce moment là, elle n'existe pas encore en Angleterre, seulement en Libye. Pourtant dans toutes les archives datées d'avant 1942, il est écrit que c'est à Old Dean Camp que les parachutistes doivent effectuer une partie de leur formation de fantassin.

L'année 1942 est similaire à la précédente, il faut attendre le retour des SAS français et britanniques au cours de l'année 1943 pour qu'une réunification entre les parachutistes vétérans et les *bleus* soit évoquée. Les récits de campagne de Libye et de Tunisie provoquent un nouvel enthousiasme. Mais en attendant, c'est aux officiers français végétant sur place à qui revient la tâche de faire preuve d'imagination pour occuper leurs hommes. Evidemment, ils ne sont pas dans le dénuement total puisque des stages sont organisés. Seulement, ils ne durent que quelques semaines et ne sont pas répétés. En parallèle la formation de fantassin d'élite n'est quasiment pas abordée et ce n'est pas à Camberley qu'elle peut avoir lieu puisque le matériel fait défaut. À cela, s'ajoute un faible recrutement car le bruit court qu'il faut être fou pour rejoindre les parachutistes. « Songez donc, ils ne sont qu'une cinquantaine, vous ne ferez jamais rien. »⁶³ Tout cela crée un climat délétère au sein de la compagnie et un certain nombre d'hommes rejoignent l'ancienne unité affiliée, le BCRA, pour ne pas demeurer inactifs tandis que d'autres songent à désertir. Selon les mots de Bouétard, ils ne sont pas partie prenante du conflit mais participent à la « guerre des fougères » et ne font que « ramper, courir, marcher, exterminer des armées ennemies représentées par des fanions ou des blockhaus occupés par deux ou trois camarades », pour le breton c'est « toujours pareil » et « Camberley est un enfer d'inaction et de démoralisation. »⁶⁴

Déplante fait, lui aussi, part de ses états d'âmes. Il constate que le moral de la troupe « s'effrite au fil des semaines qui passent sans que le plus petit signe d'organisation ne se manifeste », Déplante écrit également qu'à leur retour de stage, ils retrouvent « la même inorganisation, le même abandon » et il faut ajouter à cela un moral « très affecté par l'absence de toute lettre de nos familles »⁶⁵, la censure empêchant quasiment tout contact entre le Royaume Uni et la France⁶⁶. Il est

⁶³ CORTA Henry, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1951.

⁶⁴ SOUQUET François, *Émile Bouétard, caporal dans les Free French Paratroops*, 2006.

⁶⁵ DEPLANTE Henri, *La liberté tombée du ciel*, Ramsay, 1977.

⁶⁶ Voir Lettre d'Auguste Chilou à sa femme, via la Croix Rouge en Annexes.

dommage qu'il n'existe pas d'autres témoignages sur ce camp, car à part Jacir, Louis et Papazow, tous séjournent à Camberley en 1943. L'ennui mortel, qui saisit les parachutistes dans ce camp explique, en partie, la débauche d'énergie dont ils font preuve dans chacun de leur stage. Enfin Old Dean Camp éprouve les esprits, et renforce malgré lui, l'esprit parachutiste qui naît chez ses hommes.

Cependant l'inactivité échauffe aussi les esprits et les incidents prolifèrent. Ils éclatent notamment dans Londres où des échauffourées ont lieu dans les pubs contre des soldats d'unités différentes et de nationalités différentes. Djamil Jacir raconte qu'ils se battent quelque fois avec les sentinelles « **non-compréhensibles** »⁶⁷. Bien que les parachutistes étudiés ne sont pas signalés pour de tels faits, il est important de rappeler quelques incidents survenus en septembre 1943. Par exemple, le parachutiste Milliner tire sur son camarade Valogne, le blessant à l'aine. Le tireur est arrêté et enfermé. Un sergent aviateur, du nom de Chéneau est également frappé par un groupe de parachutiste en mal de bagarre. On rapporte également que des aviateurs, cibles privilégiées des paras, sont également mis dehors mais sans violence cette fois-ci, des cafés et dancings. Les officiers observent que la querelle est « inhérente à un esprit de corps assez mal conçu, surtout chez les parachutistes », ceux-ci sont notamment surpris dans le camp des aviateurs à faire « une démonstration dans le camp des aviateurs « armés de gourdins et de mitraillettes »⁶⁸. Si ces événements sont plus ou moins liés et sont répétés sur une même période, il n'empêche qu'ils ne sont pas représentatifs de l'ensemble des unités parachutistes et concernent une minorité. D'autres, au contraire se lient d'amitié avec les soldats étrangers et la population locale.

b) Les relations entre les Français Libres et la population locale

La Grande-Bretagne est véritable une terre d'accueil pour les Français libres. Elle leur redonne un foyer et les comblent affectivement. Lorsque les Français libres arrivent en Angleterre, après le passage à la RVPS, ils retrouvent, pour la première fois après leur périple, leur identité et leur liberté au sein d'un pays qui n'est pourtant pas le leur, via l'obtention d'un papier leur accordant la libre-circulation dans la capitale. Bien qu'il s'agisse d'une formalité administrative, cela représente bien plus pour les Français et les autres nationalités qui fuient l'Allemagne nazie. Ils ne souffrent plus de l'occupation et n'ont pas à regarder en permanence, par derrière leur épaule. Pendant leurs permissions, les soldats sont libres d'aller sur la côte, des photos montrent notamment Auguste Chilou et Jacques Mendes-Caldas, se prélassant en maillot de bain.

⁶⁷ Interview donné le 19 avril 2017.

⁶⁸ Fond GR 12P 88 du SHAT.

Ne pouvant correspondre avec leurs familles restées sur le sol français, les soldats ont recours aux marraines de guerre. Basé sur le volontariat ces Britanniques permettent à beaucoup de Français libres de tenir moralement malgré l'absence de contact avec leur famille. Auguste Chilou correspond avec une anglaise lorsqu'il est à Camberley. Elle vit dans la ville à proximité du camp. Le gouvernement britannique met également en place un système de famille d'accueil, également basé sur le volontariat, pour les soldats logeant dans la péninsule. Pendant quelques jours, chacun peut oublier les malheurs de la guerre. Des milliers de familles apportent ainsi leur confort et leur réconfort aux militaires. Emile Bouétard se lie d'amitié avec une famille d'accueil habitant Farley Green, les Gallop. Il y passe un week-end avant de partir pour le stage de Largo. Emile leur écrira jusqu'à sa mort. C'est d'ailleurs en partie grâce à ces correspondances que l'on peut retracer le parcours de l'ancien marin. On y lit tous les remerciements qu'il leur adresse après son premier séjour passé avec eux. Emile prend l'habitude de raconter ses permissions et de donner de ses nouvelles lorsqu'il est en formation, comme à Ringway. C'est chez les Gallop qu'il fête l'un de ses anniversaires et qu'il loge pendant une partie de sa convalescence (suite à une blessure survenue lors d'un stage commando) fin août 1943. Les enfants des Gallop se lient d'amitié avec Emile et lui envoient des petits mots. Henri Déplante, en sa qualité d'officier est logé, chez l'habitant lorsqu'il est envoyé à Camberley. On suppose qu'il en est de même pour Marianne, alors aspirant. Les britanniques sont donc enclins à recevoir des français dans leur foyer, malgré la guerre et les privations et le font de bon coeur. Cela montre toute leur générosité. Une qualité qui n'a rien d'évident en cette époque troublée.

Il n'est pas rare non plus que des liaisons plus intimes naissent entre les jeunes Français et les jeunes Anglaises. Achille Muller rapporte qu'elles « avaient un faible pour les Français » et qu'à Sherburn-in-Elmet, en plus du saut en parachute, ils apprennent la « Kiss-dance » et la « Lady choice », danses où la séduction est de mise. Lors des stages évoqués ensuite, Djamil Jacir relate dans un carnet de notes,⁶⁹ qu'il se rend régulièrement dans des dancing au camp des Women's Auxiliary Air Force. Ces auxiliaires féminines britanniques, chargées notamment du pliage des parachutes. Il écrit également s'être rendu au Ritz de Manchester en galante compagnie. Après tout, les voyages forment la jeunesse...

Bien que ce mémoire n'a pas pour objet les frivolités auxquels peuvent s'adonner les soldats, il reste intéressant de voir à quel point la présence des Français suscite un certain enthousiasme et que la guerre est aussi source de rapprochement entre les peuples alliés. Des mariages franco-britanniques se nouent pendant la guerre et des Français reviennent vivre en Angleterre après la guerre. Le Royaume d'Albion est devenue leur patrie d'adoption, d'autant plus que dans leur propre

⁶⁹ Archives privées de la famille Jacir.

pays, les Résistants de l'Intérieur s'accaparent toute la gloire de la Libération. Raufast est de ceux-là. Enfin les français vivent également la nuit en compagnie des Britanniques dans les pubs, Déplante écrit que « la présence des Frenchies est toujours appréciée » et que l'on lève volontairement son verre « à la France ». Français et Britanniques se remémorant régulièrement les batailles dans lesquelles ils ont fait front ensemble.

Le séjour en Angleterre est donc loin d'être malheureux pour les parachutistes et les Français libres. Bien au contraire. Pour ces hommes, les permissions à Londres ou dans les familles représentent les moments heureux vécus pendant leur formation, loin du désespoir régnant à Camberley mais aussi des efforts dantesques, fournis lors des stages et des formations.

3. Devenir parachutiste et obtenir les ailes de Ringway (tous)

a) Le stage de saut à la « Monkey House » de Largo

Formé le 23 septembre 1941, la 1^{ère} Brigade autonome de parachutistes polonaise, s'installe à Largo dans le Fife en Ecosse et y crée un centre d'instruction parachutiste dirigé par le général Stanislaw Sosabowski (1892-1967). Formant à l'origine, les polonais affectés à cette brigade, elle finit par proposer une instruction à des soldats de nationalités différentes dont les Français font partie. La majorité des parachutistes français passent par ce stage. Ceux qui en sont exempts sont les hommes formés à Kabrit. On trouve aucune trace de participation à ce stage pour Papazow et Louis, contrairement aux 12 autres qui l'ont tous effectués.

Considéré comme un stage préparatoire au brevet parachutiste, la journée dans cette école commence à 6 heures du matin avec le petit-déjeuner suivi par de la culture physique. Au cours de ces séances, sont travaillés les mouvements axés sur la « souplesse des jambes et des genoux, du tronc et des hanches, travail des bras en traction et développement des réflexes »⁷⁰, des mouvements d'assouplissement des muscles du ventre sont aussi réalisés. Dans un registre plus ardu, on retrouve les tractions, les flexions suivi d'un roulé-boulé, des exercices sur des harnais, des trapèzes et des anneaux, des balancements suivis d'un atterrissage sur une barre fixe et la pratique sur cheval d'arçon. S'ensuit des parcours du combattant et du cross dans une région boisée et escarpée. Durant les premiers jours, l'après midi est consacré au football et aux exercices type « parachutiste ». L'enseignement de ces techniques passent par l'utilisation d'outils particuliers qui font la réputation de l'école et grâce auxquels elle est surnommée « Monkey House ». Selon un stagiaire qui décrit les installations : « les branches d'arbres du parc sont garnies de trapèzes volants, d'agrès, de harnais, de toutes sortes d'appareils dont la particularité commune est qu'on

⁷⁰ CORTA Henry, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952.

tombe toujours lourdement sur le sol, de hauteurs parfois assez grandes, au grand dommage de toutes les parties du corps »⁷¹. On comprend pourquoi Largo est vue comme une maison de singes. C'est par groupe de 8 à 10 hommes que les Français s'exercent à ces travaux dans les branches. Des toboggans existent également pour apprendre la technique du « roulé-boulé », ainsi qu'une série de balançoires qui « promène dans les airs pendant quelques instants » et « serré dans des harnais de parachute, on prend une bonne position », puis maintenu par frein en suspens, le parachutiste est soudainement abandonné et il lui faut se recevoir au sol⁷². L'écrivain, lui aussi, ancien parachutiste, décrit un appareil, appelé le Fan, « c'est un cylindre horizontal autour duquel est entouré un câble métallique fin. L'une des extrémités est fixée au cylindre, à l'autre sont les courroies de fixation du parachute pendant lesquelles l'élève se trouve pris. À une extrémité de l'axe du cylindre sont adaptées des palettes semblables à celles d'un ventilateur. L'appareil se trouve fixé à une plateforme à une quinzaine de mètres de haut, d'où l'élève parachutiste se jette. Celui-ci en sautant fait tourner rapidement le ventilateur qui freine la chute par la résistance de l'air sur les palettes. » Dans son ouvrage, David Portier, quant à lui, évoque l'exercice du Trolley. Le parachutiste se trouve sur une plateforme haute de quinze mètres, de laquelle part un câble tendu vers le sol, il doit alors « saisir deux poignées reliées à une poulie » et se jeter dans le vide pour terminer sa chute en se recevant en roulé-boulé⁷³. La simulation du saut fait également partie de l'apprentissage. Des maquettes d'avions sont installées et les hommes s'entraînent à sortir de l'appareil, individuellement ou à plusieurs, en file indienne, suivant les indications de l'instructeur. L'avion Whitley sert notamment pour effectuer ces simulations. Tous ces exercices ont pour finalité de faire disparaître la peur du saut et du vide aux futurs chuteurs.

On les habitue également au maniement du parachute. Savoir l'orienter, « dénouer des twists », manoeuvre pendant le saut consistant à se défaire d'une position incommode et retrouver le contrôle du parachute. Plusieurs manières de quitter leur parachute leur sont enseignées. Ils apprennent à s'en débarrasser en allant sur leur gauche ou sur leur droite, mais aussi sur le dos où il faut ouvrir la sûreté, appuyer sur la boucle de sécurité et quitter le harnais par les cuisses, se retourner sur le ventre et laisser les harnais partir. De plus, ils doivent savoir déplier leur parachute. Enfin des conférences sont données le soir sur des sujets tels que le saut en parachute depuis un avion et d'un ballon dirigeable. Achille Muller me raconta que ces semaines à Largo étaient une épreuve car ils y sont entraînés « à la dure » par les instructeurs polonais et l'un d'eux a même dit à

⁷¹ **FEREY Jean-Pierre**, *Les héros anonymes de l'été 44*, éditions Rocher, 2014.

⁷² **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952.

⁷³ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.

Achille « pas cassé c'est pas bon, cassé c'est bon ». La réputation de cette école vient en partie de sa dureté et de la forte probabilité d'en repartir blessé. Muller ajouta néanmoins, que les Polonais sont « des types formidables » et Djamil Jacir ajoute qu'ils ont des jours de repos pour les soulager à minima. C'est également au cours de cette période que le sous-officier Jacir est nommé chef d'un détachement de parachutiste (le 3 mai 1943). Il indique qu'il y reste du 19 avril 1943 au 24 mai 1943, soit plus d'un mois alors que Muller m'a raconté y avoir passé seulement deux semaines. Tout au long du séjour, chaque exercice est rallongé, complexifié et répété pour que cela devienne naturel le jour où ils sauteront réellement lors de leur séjour à Ringway.

b) La Parachute Training School de Ringway : étape obligatoire pour les SAS

Après le séjour à Largo, les parachutistes sont envoyés sitôt après à Ringway, près de Manchester (le jour même indique Djamil Jacir). C'est là-bas qu'est installée la Parachute Training School, dirigée par la RAF dont sont tous issus les cadres-instructeurs. On en compte 125, plus une trentaine de réservistes. Achille dit d'eux « qu'ils chouchoutent les élèves contrairement aux instructeurs polonais », c'est voulu par les Britanniques car ils sont convaincus que des « méthodes d'entraînement plus souples » donnent à l'école un plus « grand prestige » et des résultats « nettement plus satisfaisants »⁷⁴. Tout le personnel enseignant exécute des sauts en parachute, certains instructeurs ont même plus de 500 sauts à leur actif. Chaque vol et chaque saut est consigné dans un « log book » (carnet de vol), Papazow a conservé le sien durant toute sa vie (voir Annexes). L'école dispose également de 14 avions : 10 Dakota et 4 Whitley. Ce sont de ces derniers que les SAS sautent en entraînement, simplement parce que la trappe du Whitley est similaire aux avions utilisés pour les parachutages en zones de guerre. Quant au type de parachute utilisé, il s'agit du Straticute type X. Il convient de préciser que si les SAS ne sont pas les seuls élèves de Ringway, une instruction spéciale leur est réservée et n'ont pas le droit de communiquer avec le personnel ne s'occupant pas de leur formation.

Avant leur premier saut, les élèves se plient à une période d'entraînement préparatoire, pendant laquelle les parachutistes font de la culture physique, des assouplissements, du cross country, de la marche rapide et ce qu'ils appellent « de l'école de combat ». Il est quasiment certain que tous les SAS suivent cette formation initiale (Jacir y passe 14 jours, du 24 mai au 3 juin). La première journée est consacrée à préparer le saut en ballon du lendemain, elle est organisée comme suit. Après le déjeuner et les ablutions matinales, les SAS sont rassemblés pour ensuite s'entraîner au trapèze, et aux glissières. Ensuite ils s'exercent dans un hangar où des dizaines de maquettes servent pour les exercices. Y sont enseignés les positions du parachutiste dans l'avion pendant le transport

⁷⁴ Service historique de la Défense (SHD), fond 4D63.

et avant le saut. Des exercices sont simulés afin d'apprendre les commandements donnés avant le saut. Les élèves s'exercent aussi dans un hangar où sont installés des tapis de sol, des tremplins, des bancs, des toboggans, des harnais suspendus et des poignées. On trouve aussi des harnais à déclenchement pour rectifier la position. Tout ce matériel sert à répéter des exercices de gymnastique, de renforcement et de préparation au saut. Après cette matinée chargée, arrive le « Lunch » et la culture physique, puis l'on recommence les exercices de la matinée. 16h, marque la fin du travail et 16h30 le « Tea time », très apprécié des SAS. À 19h00 on sert le dîner, puis à 19h30 il y a un « Drink ». Enfin, à 21h, les élèves-parachutistes jouissent d'un temps libre, consacré aux activités vues précédemment. Excepté Djamil Jacir qui conserve ce temps libre pour prendre des leçons d'anglais.

Les deux premiers sauts en parachute s'effectuent depuis ballon auquel une nacelle spéciale est fixée et de laquelle les parachutistes doivent sauter. Sur la Dropping Zone ou DZ (zone de saut) dégagée de toute végétation, on trouve deux ballons dirigeables reliés à des camions-treuil, un poste de secours comprenant un médecin et deux infirmiers. Un anémomètre et des hauts-parleurs sont disposés en bordure de la DZ d'où les instructeurs donnent les instructions nécessaires aux élèves avant et pendant leur saut, notamment en ce qui concerne le positionnement du corps. Le ballon dirigeable est descendu grâce au treuil du camion afin que quatre parachutistes et l'instructeur s'y installent, ensuite le ballon s'élève à environ 210 mètres de haut (700 pieds) et les sauts peuvent commencer une fois que les équipes restées sur la terre ferme sont prêtes à recevoir le candidat. Pour le saut, les élèves, équipés de crash-helmet (casque de protection utilisé en parachutisme) s'assoient au bord de la trappe ouverte et sautent pieds joints et jambes jointes en se jetant dans le vide lorsque l'ordre est donné par celui que l'on appelle le dispatcher⁷⁵. C'est après quelques secondes de chute libre que le parachute s'ouvre après avoir couvert 200 pieds. De là, il faut savoir le manier pendant 500 pieds et préparer sa réception le mieux possible, en roulé-boulé (lorsque l'élève y arrive) comme vu à Largo. Le premier saut effectué, il faut ensuite ramasser son parachute et se préparer aussitôt après à un deuxième saut.

Il faut ensuite se préparer au sauts depuis un avion, ordonnés lorsque le temps est possible, sinon les soldats doivent retourner s'entraîner dans le hangar et le gymnase vu plus haut. Le premier saut s'effectue d'un Whitley, que les paras surnomment « le cercueil volant »⁷⁶ tant l'appareil en bois est obsolète. Une fois les static-lines (sangle d'ouverture automatique utilisée en parachutisme) accrochées aux mousquetons, il faut attendre le déclenchement de la lumière verte et l'ordre du dispatcher pour sauter. Le premier saut est « individuel » à savoir que tous les parachutistes ne

⁷⁵ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.

⁷⁶ **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952.

sautent pas les uns après les autres en fil indienne comme on le fait en opération où lors des sauts qui suivront. Une fois le signal donné, le para peut sauter pieds et jambes joints comme dans le ballon dirigeable. Après un autre saut effectué par groupe de 5, les parachutistes sautent selon Henri Corta, d'un avion quadrimoteur Stirling (avion non mentionné dans les sources du SHAA mais mentionnés par tous les SAS lus et interrogés). Machine de guerre volante beaucoup plus grande que le Whitley, elle peut contenir 20 parachutistes correctement installés, ils peuvent même y être debout. L'ouverture est différente du Whitley, puisque elle se trouve à l'arrière de l'appareil et est beaucoup plus grande. Les parachutistes doivent sauter à la suite le plus rapidement possible. Vient ensuite, le saut depuis un Dakota. Il s'effectue par une porte latérale et demeure le « saut le plus agréable de tous »⁷⁷. Un deuxième saut est effectué depuis cet appareil avec un « Kit-Bag » (sac de transport en forte toile destiné à transporter les affaires du parachutistes sur le tarmac de l'aérodrome) et ses armes⁷⁸. Et cette fois-ci, ils sont dix à sauter. Enfin Corta mentionne un huitième saut depuis un ballon dirigeable, mais en nocturne, afin de les habituer à l'obscurité, moment de la journée le plus adaptée pour atterrir en territoire occupée. Ils sautent à 2h00. Selon Jacir ce saut n'est pas le 8ème sur la liste mais le 4e.

Entre temps, Djamil Jacir, écrit, qu'ils continuent l'entraînement au sein des hangars et qu'ils assistent à des conférences, notamment sur les conteneurs, sur les avions amis et ennemis, etc. Des films sur l'entraînement des parachutistes allemands sont également projetés. Il y a aussi ce que Jacir nomme la présentation à l'avion, sûrement pour mieux les familiariser avec l'appareil. Les chefs de groupes comme Djamil apprennent aussi à mettre en place les static-lines. Ils vont également voir les sauts d'opération effectuées par les anglais pour apprendre et observer des parachutistes expérimentés.

Petite anecdote, les SAS peuvent sortir le samedi soir et ont le droit d'assister à la messe le dimanche.

Tous les sauts effectués et la formation terminée, une cérémonie a lieu en présence des instructeurs polonais et britanniques au cours de laquelle, les SAS français reçoivent leur brevet de parachutiste et leurs insignes. L'un représentant un aigle est épinglé sur la poitrine, tandis que l'insigne britannique est cousue sur l'épaule droite. Ils arborent également la croix de Lorraine. Cependant ces insignes, si chéries soient-ils n'en font pas des combattants et c'est l'Ecosse qui va se charger de les aguerrir et d'en faire des soldats d'élites, pareil à leurs frères du désert.v

4. L'Ecosse, un terrain idéal pour entrainer l'élite des fantassins

⁷⁷ **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952.

⁷⁸ Idem.

a) Le stage commando dans les montagnes de Fort-Williams

À l'été 1943, une partie des SAS est envoyée en Ecosse, au Centre Allié d'Entraînement Spécial à Inverlochy Castle près de Fort-Williams dans les Highlands au pied du Ben Nevis pour un stage de cinq semaines. Cela correspond aux dires de Djamil Jacir qui s'y trouve du 10 juin 1943 au 6 juillet 1943. Même pendant l'été, le climat y est humide. Le terrain est montagneux, gar ni de nombreux points d'eau et la végétation y est abondante. Le camp de l'Allied Special Training Center, construit de bois et de tôles, se trouve en pleine nature. À leur arrivée à la gare, les parachutistes doivent « rejoindre le camp, distant de quelques six ou sept kilomètres, à pied et à bonne cadence »⁷⁹. Une fois sur place, le cadre est stricte, tous les déplacements se font au pas de gymnastique. Une revue a lieu tous les matins au cours de laquelle sont examinées armes et tenues, ensuite vient l'entraînement. Lors de ce stage on retrouve toutes les composantes de l'entraînement créé par Stirling dans le désert libyen. Pour la première fois, les désespérés de Camberley subissent un véritable « training SAS », comparable à celui donné à Kabrit.

Le premier jour de leur arrivée, les SAS ont droit à un cours sur les vitamines. Le lendemain ils partent tout équipé. Après une marche de quelques heures, ils construisent des huttes faites de branches et de terre. Leur nouvel hôtel. La journée suivante, ils s'exercent aux manoeuvres de combat individuel, puis au combat de groupe, où ils doivent attaquer une crête puis un bois défendu par une autre section SAS. Après ces manoeuvres en plein air, retour au camp.

Le dimanche suivant est consacré à la réparation et à l'aménagement de leurs locaux et surtout au nettoyage de leurs armes. Ils apprennent également à se servir du couteau NAAFI, un outil multifonctions utilisé par les britanniques pendant la guerre.

Ce stage sert aussi à développer la première des compétences du SAS, l'endurance. Corta écrit que pour la guerre qu'ils ont à mener, il leur faut tous travailler sur ce point. Toutes les marches forcés qu'ils ont effectués à Camberley et les formations au saut n'ont pas suffisamment éprouvé leurs organismes. Et ils ne sont pas encore devenus ces fantassins d'élite capable de survivre en milieu hostile. Pour y remédier, le matin est consacré au cross-country, marches forcés de plusieurs dizaines de kilomètres à travers le paysage écossais, et rien ne leur est épargné. Ils sont chargés et de leur paquetage et de leurs armes.

Ils font également ce qui s'apparente à des parcours du combattant au dessus de cascades, dans les arbres, et franchissent les obstacles grâce à un système de cordes et de poulies. Achille Muller me raconta qu'ils effectuent aussi des parcours du combattant avec tirs à balles réelles, pendant lesquels ils rampent dans la boue et l'eau sous des barbelés avec leurs armes et que lorsqu'ils rentrent au

⁷⁹ PORTIER David, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.

camp, ils sont tellement sales qu'ils prennent leur douche tout habillés avec leurs armes, qu'ils doivent ensuite faire briller pour le lendemain.

Tout n'est que « passage improvisée »⁸⁰. Le but : être capable de franchir tous les obstacles possibles en opération. Certains parcours d'assaut sont même réalisés au ralenti. Le 18 juin, Jacir et ses camarades partent pour le Caledonian Canal. Là, les soldats s'entraînent à le franchir de différentes manières. A la nage, sur deux cordes, en « trolley », sur une barque démontable, sur un radeau individuel, en montant, passant et démontant un pont ainsi que sur des radeaux réalisés à partir d'une toiture de camion et d'autres faits de brancards et tout cela dans la même journée. Ils s'essayaient aussi à l'escalade, sur 800 mètres pour ensuite effectuer une marche de 8 miles et terminer par la simulation d'une attaque de pont en nocturne vers 1h00 du matin. Couchés à 3h00, ils sont sur pied à 7h00 le lendemain et repartent en direction d'un pont de chemin de fer qui constitue un de leurs objectifs et ensuite descendent avec une corde le « précipice de la mort ». Djamil évoque également l'attaque et le sabotage d'un pont de pierre et d'un autre fait de métal, ainsi que l'attaque de 4 crêtes sur deux jours avec tout leur équipement sur le dos. Ils attaquent même une batterie d'artillerie par bateaux.

Ces simulations de « coups de mains » ont pour but d'investir telle ou telle position gardée soit par des soldats anglais soit par des SAS. Cela permet aux hommes de mettre en pratique les leçons de camouflages, de survie, d'infiltration et de sabotage dont ils apprennent les rudiments. Et pour cela le maniement de toutes les armes possibles est indispensable.

Ils étudient la manière dont on doit prendre, armer, charger le Colt 45, leur arme de poing. Ils apprennent le tir instinctif avec celui-ci et la mitrailleuse Thomson, à savoir du tir en mouvement dans un parcours avec des cibles mouvantes à courtes et moyennes portée et toujours à balles réelles. Ils s'exercent aussi à la manipulation du fusil avec baïonnette et pratique « le tir sensible » sur des distances allant de 200 à 300 mètres, de droite à gauche. Evidemment le maniement des autres armes est également enseigné. Ils apprennent à se servir du revolver Mauser et du Colt 7/65 et tirent au fusil Lee-Enfield Mark III sur des distances longues de 100 et 200 yards ainsi qu'au pistolet-mitrailleur Mark II et à la mitrailleuse Tommy Gun (célèbre mitrailleuse utilisée par les bandits américains dans les années 30). Du tir rapide est pratiqué avec un Lee Enfield n°4. Concernant les armes lourdes, ils s'essayaient à la mitrailleuse Bren Gun, au mortier, au fusil anti-tank PIAT (lance-roquettes, bazooka). Evidemment le maniement des armes allemandes n'est pas oublié. Jacir mentionne un cours uniquement consacré à l'utilisation de la MP40 Schmeisser allemande (pistolet-mitrailleur). Le SAS devant être capable d'utiliser chacune des armes trouvées sur le terrain. Djamil Jacir me raconta qu'on leur apprit à démonter tout types d'armes et qu'après

⁸⁰ CORTA Henry, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952.

on les plaçaient dans le noir, les yeux bandés et ils devaient remonter les armes dont les pièces étaient mélangées sur une nappe au préalable. Il pouvait s'agir d'un revolver, d'une mitraillette, d'un fusil, etc. Toutes les manières de tirer et toutes les positions de tir sont également apprises afin d'en faire des tireurs expérimentés, capable de rivaliser avec les soldats allemands, qui ont pour certains, des années d'ancienneté et d'expérience. Achille Muller et Clément Goder, un autre parachutiste, deviennent d'ailleurs les deux meilleurs tireurs de la section « Marianne » et battent tout deux le record de tir de l'école.

L'enseignement des explosifs n'est pas oublié et les parachutistes apprennent à les utiliser et à les doser, sur un champ de démolition, sur des infrastructures telles que des rails, des ponts ou des bâtiments construits pour l'occasion et lors des simulations de combat évoquées plus haut. Au programme d'entraînement aux explosifs, quatre thématiques sont évoquées : l'explosif instantané, l'observation, l'explosif à retardement et les pièges. Parmi les outils testés on retrouve la grenade française à fusil VB, la grenade offensive 69, la grenade anti-tank 68, et toutes sortes d'explosifs. Toujours selon Jacir, ils apprennent à se servir du Gun Cotton, de la TNT, de l'explosif 808, de la sticky bomb, de la gelinite, du Baratol, de la mélinite ainsi que des détonateurs Bickford et Cordtex. Dans *Les berets rouges*, Corta écrit qu'ils testent « tous les genres de grenades à main ou à fusil, antipersonnel ou antichar, grenades fumigènes, mortier légers de parachutistes, mortier d'infanterie. » Ensuite, des examens ont lieu pour évaluer leurs compétences.

La pratique du close-combat est également de mise et les français réapprennent à donner un coup de poing, un coup de pied, utiliser le plat de la main pour « neutraliser » un homme à mains nues mais aussi au bâton et au poignard, le tout le plus discrètement possible et parfois de nuit. Les techniques sont évidemment testées sur les camarades et répétées afin que le geste devienne naturel lors d'un combat réel. Henry Corta se souvient de ces séances qui s'apparentent davantage à « l'éducation du gangster » ou encore à « l'art consommé des secrets d'un combat de bandit ». Un des exercices demandés, consiste à se débarrasser seul de trois adversaires dans un affrontement type « combat de rue ». La culture physique n'est pas oubliée, on y travaille toutes les parties du corps et parfois même avec un madrier. La natation est également pratiquée.

Entre deux, ils assistent à des conférences et regardent des films, par exemple, sur l'assaut d'un pont. Ils prennent également des cours de topographie et de cartographie afin de pouvoir se repérer et se déplacer derrière les lignes ennemies en terrain inconnu. Ils étudient des images de ruines allemandes et italiennes pour se familiariser au terrain. L'apprentissage des noeuds (12 au total) fait partie de leur formation et s'en servent pour passer le « ravin de la mort » sur un pont de corde.

La dernière semaine est réservée à l'évaluation générale. Tout est revue de A à Z, les exercices théoriques, le cross-country, etc. Un « battle course » géant fait également office de test. Effectué par équipes, il s'agit d'un parcours du combattant d'une longueur d'environ 800 mètres semé

d'obstacles qu'il faut franchir le plus rapidement possible en tirant sur des cibles mobiles, le tout assourdi par le bruit de mitrailleuses et de grenades factices, utilisées pour habituer les candidats à combattre malgré le bruit et la zizanie que peut représenter une bataille. Le record de l'école, détenu par des norvégiens est battu par la section « Marianne ». Les derniers jours donnent l'occasion aux parachutistes français de prouver leur valeur puisqu'ils doivent effectuer une manœuvre en extérieur. Le but : survivre en montagne avec leurs rations de combat, sans utiliser les voies de communication et sans se faire repérer. Le tout pendant 5 jours. Bref, ils doivent devenir invisibles, comme s'ils étaient en territoire ennemi. Un tri a lieu entre les hommes capables de subir sans broncher ce stage ce stage et les autres qui sont envoyés dans de nouvelles affectations. À l'issue de ce stage qu'Achille qualifiera de « très dur physiquement et moralement », Émile Bouétard est hospitalisé deux semaines pour un épanchement de sang à l'épaule, l'empêchant d'utiliser son bras. Bouétard écrit que ce n'était pas grave en soi mais « très douloureux », il en profite pour écrire aux Gallop. Cette blessure l'afflige non pas à cause de la douleur mais surtout parce que pendant ce temps il ne s'entraîne pas. En prenant des nouvelles du front à travers la presse, il désespère de ne pas participer au combat pour l'instant. De retour à Camberley, il patiente quelques semaines avant de reprendre l'entraînement, il passe quelques jours de convalescence auprès de la famille Gallop, fin août⁸¹.

En réussissant Fort-Willimas, les Français viennent de faire un grand pas dans leur formation mais ils ne sont pas encore aptes pour les missions à venir et d'autres stages dans le brouillard écossais les attendent.

b) Le camp de Cupar

À l'automne 1943, les parachutistes français du 4^{ème} BIA doivent quitter Camberley (par manque de place) pour retourner en Ecosse à Cupar tandis que le 3^{ème} BIA est dirigé sur Comrie. Le séjour y est moins difficile qu'à Inverlochy. Les officiers tels que Marianne et Déplante sont hébergés par l'habitant, les sous-officiers comme Chilou, Raufast, ou encore Louis sont logés dans le premier étage d'un ancien château, pour finir les soldats comme Contet, Lakermance, Muller ou Papazow sont dirigés dans des maisons particulières, des bâtiments publics et dans un temple désaffecté⁸². La cohabitation avec les Ecossais se passent très bien, les Français ont la possibilité de sortir le soir et de fréquenter l'ensemble de la population. C'est également à cette période que les autorités britanniques et françaises réfléchissaient à la fusion entre les SAS de retour d'Afrique et du Moyen-Orient, les régiments SAS anglais créés sur le sol britannique et les régiments français et

⁸¹ **SOUQUET François**, *Émile Bouétard, caporal dans les Free French Paratroops*, 2006.

⁸² **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.

belges encore en formation. Le tri parmi les hommes doit donc continuer de même que leur formation en tant que futurs soldats du Special Air Service. L'entraînement à la dure reprend. L'accent est mis sur la navigation en solitaire, savoir monter une opération sans se faire repérer, on y apprend également à agir en groupe... Sans cesse, ils montent des missions pour aller à un point donné sans carte ni boussole, pour attaquer par petit groupe des bâtiments forts en hommes, etc. La cartographie, la topographie, l'utilisation de la boussole et la navigation grâce aux étoiles n'ont plus de secrets pour eux, comme pour leurs aînés de Libye et d'Égypte. Sans oublier la culture physique et les éternelles marches forcées longues d'une dizaine de kilomètres⁸³. On retrouve également les raids de plusieurs jours à travers les montagnes écossaises. Les parachutistes prennent l'habitude de chasser le gibier vivant sur ces terres. La nuit se passe à la belle étoile, les SAS n'ayant pas de tentes pour y dormir. Des cross-country chronométrés avec armes et bagages sont organisés, et la pratique du tir, toujours assidue. Petite parenthèse, c'est à Cupar qu'Achille obtient son brevet de tireur d'élite. Juste après il contracte une pneumonie et est hospitalisé quelques semaines, il y est très bien soigné et bénéficie de quelques jours de convalescence dans un magnifique château. Toutes ces épreuves continuent de trier ceux les bons des moins bons et est répétées chaque jour, reprenant le principe du drill (voir plus haut) et ce durant des semaines et des semaines. Les parachutistes passent Noël à Cupar, en compagnie des Écossais. Après les fêtes ils sont envoyés dans un autre camp, Auchinleck.

c) Auchinleck : Approfondir la pratique du sabotage et l'organisation de l'infanterie de l'Air

Le camp d'Auchinleck est le dernier pour certains des parachutistes, avant de rejoindre le camp secret de Fairford d'où ils partiront pour sauter en France. Celui-ci, ancien camp de prisonnier va accueillir le 3ème et le 4ème BIA pour quasiment 6 mois à partir de janvier 1944. Si la formation débutée dans les camps précédents va continuer, ici l'accent sera mis sur le maniement de tous types d'explosifs et le sabotage déjà bien approfondie à Inverlochy Castle.

Au cours des précédents stages, les parachutistes ont appris à utiliser des matériaux comme le plastic, composant explosif servant notamment à la fabrication du C4 ou Semtex, très maniable et puissant, plus efficace et plus sûre que la dynamite. Ils se sont également essayés à la poudre sans fumée dite Poudre B, fabriquée à partir de nitrocellulose, principalement utilisée pour ses propriétés gazeuses et la présence minimale de fumée au moment de la combustion. Tous ces outils destructeurs sont réétudiés afin que chaque SAS puisse s'en servir au moment opportun et retransmettre ce savoir aux résistants. Au cours de ces formations, rien n'est laissé au hasard, car contrairement au maniement des armes de poings, la mauvaise utilisation de matières explosives, peut s'avérer

⁸³ CORTA Henry, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952.

mortelle pour les deux camps mais aussi pour la population vivant en zone de guerre. On apprend donc à calculer chaque charge, à utiliser tel composant en fonction de la cible (pont, voie ferrée, avion, etc). Le choix du détonateur (crayon-retard, mèche lente Bickford...) est déterminant que ce soit en fonction du temps imparti pour évacuer les lieux ou encore de la coordination de plusieurs explosions situées à différents endroits du site choisi.

Les SAS se familiarisent aussi avec les instruments de sabotage et de destruction utilisés par les forces ennemies, on les forme à déceler les explosifs, mines ou autres, posés par l'armée allemande au préalable. Des exercices sont organisés au cours desquels les français doivent repérer des pièges, les bobby traps, dans des bâtiments réaménagés pour cela. Selon Achille Muller, Auguste Chilou est l'un de leurs instructeurs pour ces formations. David Portier rapporte que des sous-officiers et des officiers partent aux quatre coins de la Grande-Bretagne pour suivre des stages, notamment en explosifs. Il est possible qu'Auguste ait suivi l'un d'entre eux, ou bien que sa connaissance des explosifs lui vienne de son passé militaire.

En parallèle, les Français continuent l'apprentissage « du déplacement en milieu hostile (...) l'art du camouflage, l'étude de terrain et la progression en silence »⁸⁴.

Toujours à Auchinleck, les SAS sont formés à la conduite de tous les véhicules possibles afin qu'en territoire occupée, ils puissent se déplacer sans problèmes. Toutes ces formations n'ont qu'un seul but : les rendre les plus autonomes possibles une fois parachutés en territoire occupée. Durant cet apprentissage, Achille Muller qui sait conduire reçoit l'ordre de former ces camarades qui n'ont jamais touché un volant. On l'envoie même passer le permis britannique « sur jeep, camion et moto »⁸⁵. On lui enseigne le dérapage et le demi-tour rapide. Une fois formé, c'est à lui d'apprendre les rudiments de la « conduite de combat » à ses camarades.

C'est également au cours de cette période allant de novembre 1943 à fin janvier 1944 que sont organisés les deux régiments SAS français et que les hommes se soudent encore plus une fois les cadres maintenus et les groupes fixés (même si l'organisation des 2 bataillons commence à la période où les SAS se trouvent à Cupar). On rassemble les vétérans ayant participé aux campagnes du Moyen-Orient, d'Afrique du Nord et d'Italie, et les recrues formées au Royaume-Uni depuis 1941. Lorsque les « anciens » reviennent entre février et avril 1943 sur le sol britannique, ils appartiennent à ce que l'on appelle la 2e Compagnie d'Infanterie de l'Air⁸⁶ (2e CIA). Ils sont intégrés, pour la plupart, au 1er Bataillon d'Infanterie de l'Air (1er BIA), lui-même constitué formé d'éléments arrivés sur le sol britannique entre 1941 et 1943 (et regroupés à l'origine au sein de la

⁸⁴ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.

⁸⁵ **MULLER Achille**, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012.

⁸⁶ À l'origine le Free French Squadron, voir plus haut.

1ère CIA). Tandis que d'autres vétérans garnissent le 3e BIA (formée en mai 1943 de recrues provenant en majorité d'Afrique du Nord) pour servir de cadres et d'instructeurs. Cependant comme on peut le voir, ce n'est clair pour personne. Le War Office (ministère de la Guerre au Royaume-Uni) décide donc de réorganiser ces unités en appliquant les réglementations militaires britanniques. C'est durant cette période de profondes mutations que tout le système est repensé et que la SAS Brigade voit le jour une seconde fois⁸⁷. À la fin de janvier 1944, la SAS Brigade, commandée par le brigadier Roddy Mac Leod se compose de deux régiments britanniques, de deux régiments français, les 3ème et 4ème BIA (anciennement la 1ère BIA), et d'un régiment belge. Ils sont rattachés au 21st Army Group de Montgomery.

Les deux bataillons/régiments français sont commandés par le lieutenant-colonel Norbert Durand, nommé en juillet 1943. Il est assisté d'un état-major. Il assure la liaison entre les deux régiments français et l'Etat-Major de Mac Leod. Chaque bataillon est commandé par un officier supérieur, assisté d'un état-major et d'un squadron de commandement (de la taille d'une compagnie), d'une section de transmission, d'une section de pionniers et d'une section automobile, sans oublier les services administratifs et sanitaires. Viennent ensuite trois squadrons de combat, chacun d'eux est dirigé par un officier. Ces squadrons de combat sont eux-mêmes composés de 2 troops et d'une section de commandement. C'est deux troops sont elles-mêmes divisées en quatre sections chacune. Celles-ci sont formées d'un officier commandant un groupe de combat de douze hommes. Cette section peut elle aussi être subdivisée en sticks, comprenant en général, un officier, un adjoint, un radio et un nombre variable de spécialistes (ou opérateurs) en fonction de la mission à remplir. Si l'on suit cette organisation, on ne doit pas parler des hommes de la « Section Marienne » (comme beaucoup d'auteurs font) mais des hommes de la « troop Marienne », car l'officier français ne commande pas une section mais la 2e troop du 3e squadron (dirigé par le Lieutenant Puech-Samson). Lui-même intégré au sein du 4e BIA commandé par le commandant Bourgoïn. Lors d'un comptage effectué au camp de Cupar, le 8 janvier 1944, Marienne commande 52 hommes, le 3e squadron comprend 119 hommes et le bataillon est constitué de 429 hommes.

Cette organisation propre aux SAS est faite pour pouvoir répondre aux nécessités des missions spéciales type « SAS » effectuées par petits groupes (raids, destructions, missions de renseignement, etc). La « Section Marienne », ne connaît de changements majeurs vis-à-vis de son effectif contrairement à d'autres troops, où les compositions sont bouleversées suite à la réorganisation du SAS. Ses chefs de sticks au 1er février 1942 sont l'aspirant Taylor (en qui Marienne place de grands espoirs), le sous-lieutenant Harent, l'aspirant Fauquet quant au 4ème stick, il est confié soit à l'adjudant Chilou, soit au sergent-chef Raufast. Il semble que Chilou soit

⁸⁷ Le régiment fantôme, mentionnée plus haut, créé pendant la campagne du désert portait le même nom.

l'homme de confiance de Marianne. L'officier français est autorisé à choisir ses hommes et à décider s'ils peuvent rester ou non au sein de sa troop. Cette liberté donnée à Marianne va justement lui permettre de modeler son groupe et d'en faire la meilleure unité du régiment à tous les points de vue.

5. Les records des « Marianne's Boys ».

a) Marianne : un officier à part, à la recherche de la troop parfaite.

Pierre Marianne, souhaite commander un groupe de soldats d'élite afin d'être parmi les premiers à poser le pied sur le sol français. Lorsque les parachutistes français commencent leur période de formation durant l'année 1943, on confie à Marianne comme à plusieurs officiers le soin de commander une « troop ». De là, il commence la sélection de ces hommes.

Marianne, refuse de choisir des hommes dociles. Au contraire, il sélectionne de « de fortes personnalités ou de sacrées têtes de cochon »⁸⁸. Il reproduit ce qu'a fait le major Stirling lors de la création des SAS, deux ans plus tôt. L'objectif : former des hommes capable de survivre en totale autonomie et doté d'un esprit d'initiative, contrairement aux fantassins types. Dans un rapport sur les TAP (troupes aéroportées) écrit après la guerre d'Indochine, figurant dans les archives du régiment, il est écrit que le candidat-parachutiste doit avoir le goût du risque, de la ténacité, de la force de caractère, de l'endurance, de la confiance, l'esprit de corps, du dynamisme et de l'initiative. Cela résume assez bien le profil d'homme que recherche Marianne. Selon Muller « les bons SAS faisaient ce qu'ils voulaient ». Le meilleur exemple de cette « débrouillardise » demeure leur capacité à bien se nourrir en toute circonstance que ce soit pendant leur instruction ou en opération. Pendant leur formation, les SAS français prennent l'habitude de ne pas se satisfaire de leurs rations de combat, ou de l'ordinaire du camp mais d'aller chercher, eux-mêmes, leur nourriture. Dans ce domaine les parachutistes français font preuve d'ingéniosité. Certains pêchent à la grenade dans les cours d'eaux écossais, tandis que d'autres comme Achille vont à la chasse avec leurs armes de service. Des escapades qui leur permettent de manger de la truite en entrée et du lapin (tiré à la carabine) en plat de résistance, quand ce n'est pas un mouton, un cheval ou une vache, « emprunté » aux bergers locaux. Il arrive même que des venaisons apparaissent sur la table du mess. De nombreuses plaintes parviennent aux oreilles du commandant Bourgoïn. Celui-ci choisit de les ignorer et se félicite des rapines de ses hommes qui sont les mieux nourris de toute la Brigade SAS, les parachutistes d'autres nationalités ne se laissant jamais aller à ce type d'activité non réglementaire.

⁸⁸ PORTIER David, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.

Pierre Marianne souhaite également créer un groupe soudé. Pour cela il suscite chez eux une certaine émulation pour qu'à l'entraînement ou en opération chaque homme se dépasse physiquement et mentalement et puisse compter sur son camarade en cas de besoin. Aujourd'hui encore, les instructeurs des différents régiments français de Forces Spéciales, font en sorte que les élèves se soudent au cours de leur formation, pour « qu'ils développent une respiration collective et un esprit de groupe ». Achille Muller rapporte, qu'à Cupar, lors d'un cross, il porte assistance au parachutiste Schweitzer. Celui-ci, malade, est incapable d'avancer et est tellement bouleversé qu'il en pleure. Achille et deux autres camarades décident alors de l'aider en le soutenant et le portant durant tout le parcours. La répétition de ce genre d'épisodes participe à une cohésion du groupe nécessaire pour tenir, tellement la sélection de Pierre Marianne est impitoyable.

Chaque jour, ils doivent dépasser leurs ressources physiques et psychologiques. Lorsqu'ils reviennent d'exercices, si difficiles soient-ils, les hommes rentrent au camp au pas de gymnastique à une vitesse moyenne de 12 km/h. Loïc Raufast alors, sergent-chef et chef de stick, est désigné pour « prendre le nom des retardataires » et « après deux retards constatés les hommes sont remis à la disposition du bataillon ». Aucun des « Marianne's boys » n'a de traitement de faveur et chacun peut être amené à plier bagage à tout moment. Étonnamment, les pratiques du lieutenant Marianne ne découragent pas la majorité des candidats et aucun d'eux ne nourrit de griefs envers l'officier. Au contraire, tous l'admirent. Muller le décrit comme étant quelqu'un de spécial, parlant peu mais bien, faisant des cours précis et concis et aimé de ses hommes malgré la sévérité dont il fait preuve. Raufast confie : « je n'ai jamais trouvé un chef, un patron comme Marianne. Il possédait une auréole presque mystique qui nous avait résolument envouté (...) nous étions prêts à le suivre partout, car nous avions en lui une telle confiance et admiration ».

Marianne est à la fois le ciment et le moteur de ce groupe. Pour motiver ses soldats, il est toujours devant à chaque exercice et ce malgré la maladie. Un jour, Raufast le voit cracher du sang après un exercice et le questionne à ce sujet, l'officier lui répond qu'il refuse de se faire examiner de peur d'être réformé.

Formé comme aspirant à l'école d'élèves officiers de Cherchell (Algérie française), il transmet ses connaissances à ses hommes afin qu'ils soient aptes à commander une fois sur le terrain. C'est ce genre d'initiatives prises par l'officier, qui permet aux « Marianne's boys » d'être plus polyvalents que leurs autres camarades parachutistes. Cet enseignement leur servira lorsqu'ils seront amenés à former les résistants.

Enfin pour préparer ses hommes au maximum, Pierre Marianne accepte tous les stages pouvant enrichir ses hommes, et les met perpétuellement en avant auprès des hautes sphères de commandement.

b) Le record du monde battu au stage de Sherburn-in-Elmet et l'exercice de la Home Guard

Parmi les stages et les faits accomplis par les hommes de Pierre Marianne pendant leur formation, deux se détachent plus particulièrement et demeurent encore aujourd'hui bien ancrés dans la mémoire parachutiste.

Au cours de l'année 1943, l'armée britannique décide de tester l'efficacité de la Home Guard, formation paramilitaire composée de volontaires et ayant pour mission de prévenir un éventuel débarquement allemand. Elle est affectée à la protection des littoraux et à la garde de sites sensibles tels que des aérodromes. Pour cela les autorités britanniques décident de mobiliser les réserves de la région d'Ascot, qui ont pour mission de parer à une éventuelle incursion de commandos parachutés ennemis. La zone est quadrillée et a pour point névralgique, un champ de course, dans lequel tout un parterre d'officiers évalue la bonne conduite des opérations. La Brigade SAS, invitée à participer à cette manoeuvre, accepte d'y prendre part. Les cinq régiments sont parachutés à une vingtaine de kilomètres du champ de course qu'il faut investir et neutraliser. Sur place, Marianne, qui comprend qu'ils ne passeront jamais vêtus de leurs uniformes les contrôles sur les routes, ordonne à ses hommes de quitter tout leur barda, de revêtir une tenue de sport et de cacher leurs armes sous leurs vêtements. Au pas de gymnastique, ils traversent toute la campagne anglaise en évitant au maximum les routes et saluent les hommes de la Home Guard à chaque fois qu'ils les croisent afin de ne pas éveiller le moindre soupçon. Quelques heures après leur parachutage, ils parviennent à franchir sans difficulté l'entrée du champ de course et effectuent un tour complet de celui-ci. Après cela, Marianne ordonne à ses hommes de s'arrêter devant la tribune remplie d'officiers et de braquer leurs armes sur elle. Les officiers anglais accusent les Français de tricherie mais qu'importe pour les SAS, l'objectif est rempli⁸⁹.

Achille Muller a confié qu'on leur a enseigné qu'un bon SAS était un SAS vivant et que le commandant Bourgoïn les invitait à tricher dès qu'ils le pouvaient. Leur seul but était de réussir leur mission par n'importe quels moyens. La conception même du SAS, repose sur un esprit de « débrouillardise » et de « hit and run ». Il ne faut pas se faire prendre, éviter la bataille rangée et resté vivant, car une fois mort, la mission est perdue. On est très loin de l'esprit Saint-Cyrien de la guerre 14-18, où l'on préfère mourir sur le champ de bataille, plutôt que de fuir et de continuer à harceler l'ennemi ensuite.

Le 15 septembre 1943, Marianne et ses hommes arrivent à Sherburn-in-Elmet, au nord de l'Angleterre. Cette petite commune qui abrite pendant le conflit, un centre de l'Airborne Forces Experimental Establishment accueille des SAS pour des stages d'environ six semaines. On y teste des matériaux tels que des « nouveaux parachutes, des voilures (...) ou encore de nouveaux

⁸⁹ Résumé succinct de l'action d'Auguste Chilou en Angleterre et en Bretagne par l'historien Olivier Porteau, 8 février 2008.

systèmes de static-line »⁹⁰. Achille Muller écrit que quatre modèles d'avions sont utilisés lors des sauts réalisés à Sherburn-in-Elmet, le bombardier quadrimoteur anglais Halifax, le bombardier quadrimoteur anglais Stirling, l'avion de transport bimoteur américain DC-3 dit Dakota et le bombardier américain Lockheed Ventura. Cependant, Emile Bouétard relate que la deuxième semaine « a été bien vide, aucun travail sérieux »⁹¹. En effet, ce stage expérimental est bloqué par une très mauvaise météo et les Britanniques ne veulent pas prendre le moindre risque avec les parachutistes. Au cours de ce séjour, Pierre Marianne apprend que les américains battent un record de saut : ils sont parvenus, en groupe de vingt, à sauter d'un Dakota en seulement dix secondes. Marianne, qui on le rappelle, souhaite faire de sa section la meilleure possible afin de participer au débarquement, se met en tête de battre le record fraîchement établi.

Le samedi 23 octobre 1943, avant de monter à bord de l'avion, l'officier demande à ses hommes de « sauter vite, très vite, afin d'arriver le plus regroupé possible sur la dropping zone ». Cependant, Achille et les autres savent que sauter de manière aussi rapprochée est le meilleur moyen d'emmêler les parachutes, le risque est mortel. Mais ils obéissent et sautent rapidement les uns après les autres. Pierre Marianne et Auguste Chilou sont les deux premiers à passer la porte ventrale de l'appareil, Alain Papazow est le 9e, Émile Bouétard le 11e, Achille Muller le numéro 13, Michel Lakermance le suit, Loïc Raufast et Georges Taylor sont les deux derniers. Après les avoir chronométrés, les Anglais annoncent 7 secondes et 5 dixièmes. Le record de vitesse de saut en parachute est battu. Il n'a jamais été dépassé, et ne le sera jamais, puis le saut effectué de cette manière a été abandonné à cause des risques trop importants qu'il génère. Après cet exploit, Pierre Marianne s'empresse d'envoyer un télégramme au commandant Bourgoin afin que cela remonte jusqu'à l'Etat-Major, pour mettre sa troop au premier plan. Cet épisode illustre parfaitement la fidélité et l'obéissance à toutes épreuves dont font preuve les hommes de Marianne envers leur chef. Muller me confia que « pour Marianne et Chilou, la section se serait faite découper en rondelles ».

Le stage se poursuit et les SAS continuent à servir de cobayes, Émile Bouétard écrit dans une lettre que malgré le mauvais temps, empêchant parfois la bonne conduite du stage, il « fait du travail grisant chaque jour » et « joue avec la mort sous des formes les plus diverse (...) J'adore cela »⁹².

Le 1er décembre 1943, ils quittent Sherburn-in-Elmet. après avoir contribué au prestige de leur compagnie et des SAS de manière générale.

c) L'esprit « SAS » du 4e BIA/2e RCP.

⁹⁰ PORTIER David, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.

⁹¹ SOUQUET François, *Émile Bouétard, caporal dans les Free French Paratroops*, 2006.

⁹² SOUQUET François, *Émile Bouétard, caporal dans les Free French Paratroops*, 2006.

Comme vu précédemment, les SAS sont tout sauf des soldats-types et peuvent avoir des habitudes différentes du militaire lambda, que ce soit concernant leur liberté de mouvement, leur conception de l'autorité et les différentes activités extra-militaires auxquelles ils s'adonnent. Pour mieux appréhender cet état d'esprit, il faut rappeler que ce régiment est composé des volontaires à la recherche d'action (avec un désir de combattre parfois plus important que celui du soldat appartenant à un régiment d'infanterie), auxquels sont greffés les vétérans du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. Ce mélange de soldats impatientes de se battre et d'anciens ayant déjà connu la guerre dans le désert aux côtés des hommes de Stirling, donne un groupe d'hommes au caractère fort et de fait, dur à commander.

Au sujet des anciens, Djamil Jacir confie : « nous les anciens, on planait, y'avait pas discussion on était les anciens, c'était tout, point à la ligne, ça nous gonflait un peu, on passait devant les autres, ont gardait les vieux insignes pour montrer que l'on était les anciens »⁹³. Avec leur teint buriné et les ailes égyptiennes accrochées à la poitrine, ils impressionnent autant les recrues qui veulent leur ressembler que les officiers (dont certains n'ont pas encore combattu) chargés de les commander. On peut aisément imaginer leur appréhension à l'idée de commander des hommes qui ont déjà « vécu la guerre ». C'est en partie dû à ce phénomène que le 2e RCP sort du lot par rapport au 3e RCP. Constitué essentiellement de volontaires d'Afrique du Nord ce dernier est à la fois plus homogène et plus maniable.

De fait, il est impossible de faire respecter l'ordre au 4e BIA, en imposant un amas de règles strictes et rigides. Au contraire, la discipline ne peut exister que via un rapport d'obéissance basé sur la confiance entre les hommes et un chef suffisamment fort et compréhensif pour l'appliquer. Pour y arriver le régiment connaît plusieurs commandants différents comme le capitaine Lambert. Seulement, plusieurs accidents (vus plus haut) lui sont imputés et Pierre-Louis Bourgoïn est nommé à sa place le 1er septembre 1943. Bourgoïn est appelé, en partie grâce à ses états de service dans les commandos avec lesquels il perdit son bras, mais aussi grâce à la légende qui l'entoure. Nombreux sont les paras qui connaissent son passé de chasseur de fauves. S'il n'est pas forcément fin tacticien, il a tout du chef charismatique. Djamil Jacir avoue que « Bourgoïn, on l'avait accepté, élu comme chef, du coup c'était notre patron, si on était pas accepté par ceux qui étaient sous nos ordres, on ne valait plus rien ». Cette figure de « patron » prisée par les SAS est encore d'actualité. En rencontrant des soldats du 1er RPIMa, j'ai remarqué qu'ils ont un rapport de confiance, d'affection, mêlé d'obéissance avec leur colonel à qui ils ont même donné un surnom et avec lequel ils plaisantent souvent. On peut presque parler d'un lien paternaliste entre le « chef » et sa troupe. Concernant l'obéissance au chef « il fallait être discipliné, obéir pour se sauvegarder, notre propre sécurité. On

⁹³ Interview du 19 avril 2017.

avait pas la notion de grade comme dans l'armée, on devait obéir sous les ordres de ce monsieur parce que l'on devait obéir, c'était normal. C'est eux qui apportaient leur grade et pas eux qui le donnait, c'était une discipline intérieure » dixit Jacir. Ainsi même si les SAS prennent beaucoup de « cuites » pour reprendre les mots d'un SAS, le lendemain, ils sont tous prêts pour commencer l'entraînement et en accord tacite avec les officiers puisque tous les jours ils « buvaient un coup avec les officiers, c'est eux qui payaient la tournée du whisky ». C'est aussi ces moments de partage, plus ou moins réglementaires, qui lient les parachutistes à leur officier.

À l'échelle de l'Etat-Major SAS, le même phénomène est observable. Dans un premier temps, les deux régiments français sont dirigés par le commandant Couillet. Seulement, il est démis de ses fonctions suite à une crise de défiance de la part de ses officiers subalternes. Celui qui lui succède, le lieutenant-colonel Fourcault, provenant des chasseurs à pieds, est lui évincé sous la pression d'une réunion d'officiers de son unité (parmi lesquels figurent Marianne). Ils l'estiment incapable de les mener au combat. Arrive ensuite le lieutenant-colonel Durand. Son commandement est de courte durée. En février 1944, il fait face à une « crise morale très grave » puisque les deux régiments formés de volontaires aux sentiments gaullistes (et non giraudistes, jugés plus sages et moins désireux d'aller au combat) se plaignent de n'avoir « participé à aucun engagement et de voir sans cesse reculer le moment de son intervention »⁹⁴. Le 24 avril 1944, Bourgoïn le remplace celui dont on juge la personnalité insuffisante, et que l'on considère débordé par ses subordonnés, rendant impossible le commandement de la Demi-Brigade SAS française. Quant au Manchot, il conserve le commandement du 4e BIA en plus de ses nouvelles fonctions.

Le 28 avril 1944, Bourgoïn note que le moral de ses troupes est excellent, la discipline règne et les hommes font preuve d'un enthousiasme extraordinaire lorsqu'il s'agit de s'entraîner ou de se préparer au combat, mais qu'à l'inverse ils sont réticents lorsqu'ils sont amenés à rester sédentaires. Pierre Bourgoïn a réussi, là où les autres commandants ont échoué. Il a compris la mentalité si particulière du parachutiste et sait la gérer. Malgré tous les petits incidents qui émaillent la formation de ces deux régiments et plus particulièrement le 2e RCP, ils demeurent des soldats et non des rebelles indisciplinés. Selon Achille Muller : « on avait pas de rapport avec un soldat normal, on vivait en cercle restreint, nous étions un peu cinglés mais on avait la foi chevillée au corps, on voulait être parachutés sur la France, on voulait combattre ».

⁹⁴ SHD, Série D in l'ancien fond du SHAA, Armée de l'Air 1939-1945 :
-4D, forces aériennes françaises et alliées (1940-mai 1945).

Chapitre III : les campagnes des SAS français (1942-1945)

Comme on a pu le constater en étudiant leur formation, l'histoire des SAS comprend deux phases importantes.

La première est marquée par la genèse, la naissance du Special Air Service en tant que concept novateur, que ce soit au niveau de l'instruction comme au niveau du mode opératoire. Ce sont les premiers combats du Special Air Service. Le terrain d'opérations : l'Afrique du Nord. Des SAS français font partie de cette campagne sur une période allant de décembre 1941 à février 1943. Parmi les parachutistes étudiés dans ce mémoire, trois d'entre eux connaissent la guerre dans le désert. Pascal Louis est le premier à rejoindre le SAS originel de Stirling. Il est suivi d'Alain Papazow. Djamil Jacir foule également le sable d'Afrique du Nord, cependant, à l'étude de ses états de service, il semble qu'il ne fait pas encore partie des SAS à cette période.

Etudier la totalité de la campagne des SAS français dans ces contrées n'est pas possible compte tenu de la richesse des événements. De plus Louis et Papazow ne participant aux premières opérations auxquelles prennent part les SAS français, elles seront résumées dans les grandes lignes. Cependant afin d'analyser les actions menées par les SAS à cette période, tout en suivant les parcours des parachutistes étudiés, on va se concentrer sur deux opérations menées en Libye auxquelles Louis a participé. Puis l'on va s'attarder sur le raid de Tunisie en retraçant l'itinéraire de la patrouille du sous-lieutenant Martin, dont font partie Louis et Papazow.

La deuxième phase, plus connue et plus travaillée par les historiens et les spécialistes comprend certes la création et l'instruction des cinq régiments SAS au Royaume-Uni, mais c'est surtout celle des combats en Europe. Ceux-ci débutent le 5 juin 1944 et se prolongent jusqu'à la fin de la guerre. Pour les SAS français, cela marque la participation à quatre opérations. De début juin à août 1944, ils sont en Bretagne en tant qu'unité intégrée au Plan Overlord. De fin août à mi-septembre, l'opération Spencer les envoie dans la Loire, où ils ont pour objectif de gêner le repli des forces allemandes. De décembre 1944 à janvier 1945, ils sont envoyés dans les Ardennes belges, dans le cadre de l'opération Franklin, afin de jouer un rôle d'avant-garde pour les troupes américaines. Enfin, en avril 1945, a lieu l'opération Amherst, au cours de laquelle les parachutistes SAS sont parachutés en Hollande pour ouvrir la voie aux troupes canadiennes. Ce sera leur dernière mission dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale. À la différence de la campagne d'Afrique du Nord, ces opérations se déroulent sur des délais plus courts, il sera plus simple d'appréhender la totalité des opérations tout en continuant à se consacrer aux faits individuels de chacun.

1. La campagne en Afrique du Nord

a) La fusion des parachutistes de Bergé au Special Air Service et leurs premières missions

Lorsque Bergé et la première CCP sont rattachés au L Détachement de Stirling en décembre 1941, la 8e armée britannique se trouve dans une situation inconfortable sur le sol africain. Bien qu'au début de l'année 1941, elle est parvenue à repousser les troupes italiennes jusqu'au sud-ouest de la Libye, à l'été 1941 elle doit faire face aux troupes de l'Afrika Korps. Menés par le « Renard du désert » Erwin Rommel, les soldats allemands refoulent les Alliés jusqu'aux frontières de l'Égypte, leur seul bastion en Afrique du Nord. De janvier 1942 au mois de mai de la même année, les SAS de Stirling, sont peu utilisés et les parachutistes français, quant à eux ne participent à aucune opération. Leur « seul fait d'arme » a lieu en mars 1942 lors de « la marche du Caire », un raid d'entraînement qui consiste à rejoindre à pied un aérodrome se trouvant à 130 km du point de départ. Une fois sur place, ils doivent s'introduire dans un aérodrome gardé par l'armée britannique et coller sur chaque avion une étiquette, montrant ainsi qu'ils ont pu le « plastiquer » sans se faire prendre. Ce raid est un succès, ils atteignent l'objectif en deux jours et demi et 70 avions sont étiquetés. Suite à cette démonstration, les autorités britanniques décident de revoir la sécurité de leurs aérodromes. Pour Stirling, ils sont prêts et c'est fin mai qu'il décide de les intégrer à une vaste opération.

Depuis février 1942, Erwin Rommel prépare une vaste offensive pour reprendre Gazala, une ville proche de Tobrouk. Un point névralgique qui lui ouvrirait les portes de l'Égypte en cas de victoire. Fin mai, il est prêt à lancer l'offensive. Dans le même temps, l'île de Malte, subit un blocus aérien et maritime et les navires britanniques chargés de la ravitailler se font systématiquement bombardés par l'aviation allemande. De part son importance stratégique et symbolique, les autorités britanniques refusent d'évacuer l'île mais ils ne peuvent pas non plus dégarnir le front. Après avoir proposé ses services à l'Etat-Major, Stirling élabore un plan consistant à s'attaquer aux aérodromes chargés de la couverture de l'espace aérien au dessus de l'île de Malte. L'objectif est d'aider « Vigorous » et « Harpoon », les opérations navales visant à ravitailler Malte. Huit aérodromes sont ciblés⁹⁵, sept se trouvent sur la côte libyenne et un se trouvent en Crète à Heraklion. Huit patrouilles de 5 à 6 hommes sont créées, cinq sont françaises, deux sont britanniques et la dernière, dirigée par Bergé, est franco-anglo-belge. C'est elle qui doit opérer sur Heraklion. Déposés par les hommes du LRDG, les SAS déclenchent les opérations dans la nuit du 12 au 13 juin 1942. En Libye, trois missions françaises sur les cinq sont un échec. Aux aérodromes de Derna et Maturba 3, quatorze

⁹⁵ Heraklion, Derna-Est, Derna-Ouest, Maturba 3 et 5, Berka 3, Berka 1, Benina et Barce.

parachutistes français sont capturés, deux hommes du SIG⁹⁶ accompagnant les SAS sont tués, deux autres sont disparus et un seul avion est détruit. La faute à la trahison d'un agent infiltré. Pour les deux autres sticks, le bilan est positif. Aux aérodromes de Berka 3 et Berka 1, les Français de l'aspirant André Zirnheld⁹⁷ et le stick de Paddy Mayne, l'adjoint de Stirling, détruisent 7 avions, un dépôt de munitions et sabotent une voie ferrée. Quant à la patrouille envoyée sur l'aérodrome de Barce, elle anéantit un dépôt de bombes, endommage 7 avions et rend l'aérodrome inutilisable pour plusieurs mois. Concernant l'opération en Crète, le résultat est mitigé. Bergé et son groupe parviennent à neutraliser 21 avions et 4 dépôts de munitions et de carburant (si cher aux allemands). En contrepartie, un SAS est tué et 3 autres sont capturés dont le commandant Bergé. Le résultat final, malgré Heraklion, est négatif, la majeure partie des aérodromes sont intacts, et les pertes humaines sont trop élevées. Seuls deux navires du convoi « Harpoon » atteignent Malte. Cependant, ces attaques marquent les allemands, qui renforcent leurs différents aérodromes. À leur retour, les SAS constatent que la 8e Armée britannique a été enfoncée à Gazala, et qu'elle s'est repliée sur El Alamein.

Après quelques attaques réussies sur de nouveaux aérodromes, Stirling et ses hommes se préparent une nouvelle vague d'opérations. Sur une période allant du 3 juillet au 10 août 1942, parallèlement à la première bataille d'El-Alamein, ils ont pour mission de couper les lignes de communication allemandes, détruire le plus d'avions possibles et harceler les convois ennemis. Tous les aérodromes ciblés se trouvent le long de la côte méditerranéenne, à l'Ouest d'El Alamein, au milieu des lignes ennemies. Pour opérer, les SAS décident d'abord d'installer une base avancée au Sud-Ouest de la côte. C'est d'ici qu'ils partiront effectuer leurs raids. Du 6 au 8 juillet, les sticks détruisent 45 avions sur les aérodromes de Fuka 19 et Bagush et deux allemands sont fait prisonniers sur la route de Derna-Matruh. Le 8 juillet, la base est découverte et les parachutistes changent d'endroit. Dans la nuit du 12 au 13 juillet, les aérodromes de Fuka 16 et Fuka 17 sont attaqués, les SAS détruisent 22 avions et en endommagent 2, tandis que les raids menés sur les autres aérodromes sont des échecs. Le 13 juillet, Stirling part pour le Caire, emmenant dans ses bagages quelques hommes et surtout un nouveau mode opératoire auquel il veut convertir le nouveau chef de la 8e armée, le général Montgomery. Suite aux précédentes opérations, le commandant du SAS, pense que désormais les Allemands ont compris leur mode de fonctionnement, à savoir, se faire déposer à proximité d'un aérodrome, l'infiltrer et passer les explosifs manuellement. Pour lui c'est devenu trop dangereux d'investir les bases à pieds par sticks de 5 hommes faiblement armés, car les allemands les attendent

⁹⁶ Le Special Interrogation Group ou SIG est une unité de commandos créée par les britanniques durant la Seconde Guerre mondiale et composé essentiellement de juifs germanophones volontaires originaires de la Palestine sous mandat britannique.

⁹⁷ SAS français entré dans la légende pour avoir notamment écrit la « Prière du Parachutiste ».

et s'ils sont découverts ils n'ont quasiment aucune chance de s'en sortir. Pour y remédier, il demande à Montgomery de les équiper en jeeps, qu'ils armeront fortement, avec lesquelles ils mèneront leurs raids et attaqueront les aérodromes. Les jeeps étant plus maniables, plus rapides et moins visibles que les blindés, ils pourront toujours se déplacer derrière les lignes ennemies mais aussi repartir rapidement s'ils sont découverts. La petite taille des véhicules leur permettra de les camoufler aisément le jour afin d'échapper aux patrouilles aériennes. Et les SAS pourront demeurer insaisissables. Enfin, possédant leurs propres véhicules, ils n'auront plus à dépendre du LRDG. Sans le savoir Stirling, vient de créer une nouvelle manière de combattre, qui servira notamment dans la Loire au cours de l'opération Spencer. L'idée est acceptée et Stirling retourne à la base avancée avec 24 jeeps. Celles-ci sont modifiées spécifiquement pour les opérations SAS. Elles sont équipées d'un jumelage de mitrailleuses Vickers à tir rapide, type aviation, situées à l'avant et à l'arrière du véhicule, à cela est ajoutée une mitrailleuse 12, 7mm Browning, et l'ensemble utilise des munitions ordinaires, traceuses, perforantes et incendiaires. Les véhicules sont également chargés de jerricans d'essence permettant une autonomie d'environ 2500 km. Sont également casées des bidons d'eau et de lubrifiants, des caisses de grenades, de munitions et d'explosifs, les armes individuelles (le plus souvent des 45 et mitraillettes), des boîtes de vivres et les sacs « 100 mètres » de chaque SAS, contenant de l'eau et des vivres, une trousse de secours (...) au cas où les parachutistes devraient continuer à pieds. De plus chaque équipage possède une radio pour communiquer avec les autres sticks.

Pour tester ce nouveau matériel, l'aérodrome allemand de Sidi Haneish est choisi comme cible. Dans la nuit du 26 au 27 juillet 1942, 18 jeeps, formant un U renversé, attaquent la base allemande. 37 avions sont détruits, l'aérodrome est endommagé, l'objectif est atteint. Les pertes SAS s'élèvent à deux jeeps détruites, deux morts britanniques et au retour, l'aspirant Zirnheld est mortellement touché par des rafales de Stukas.

Après un mois de combat dans le désert, les SAS retournent à Kabrit. Le bilan final est de 146 avions neutralisés au sol, plusieurs centaines de camions attaqués et détruits, plus de 1 000 ennemis hors de combat et l'interruption complète des communications ennemies.

Entretemps, le chasseur Louis qui est arrivé le 19 mars 1942, est breveté parachutiste le 11 juin de la même année. Il est prêt à participer aux prochaines opérations sur Benghazi.

b) Les combats dans le désert Libyen : l'attaque de Benghazi et les harcèlements entre El Agheila et Tripoli.

« Bigamy » est la première opération d'envergure à laquelle participe le chasseur Pascal Louis. En septembre 1942, la situation n'a pas vraiment évolué, les Alliés, retranchés sur la ligne El

Alamein-dépression de Qattara, regroupent leurs forces et attendent des renforts qui pourraient leur permettre de passer à l'offensive d'ici fin octobre. Dans l'autre camp, Rommel n'a pas reculé et prépare ses troupes à une grande offensive dont l'objectif est de rompre les lignes britanniques et de fondre sur Alexandrie. Dans le même temps, Stirling réclame, depuis plusieurs mois, qu'une opération SAS soit menée sur Benghazi, important port libyen au mains des forces de l'Axe, qui accueille les navires de ravitaillement en matériel et en carburant. Selon lui, il faut bloquer l'accès au port en coulant des navires stationnant sur place, afin de couper les lignes de ravitaillement ennemies.

Mi-août, le plan est établi par les hommes du Planning et Stirling en est informé. Ils proposent que 4 raids soient menés. Le premier, l'opération « Bigamy », consiste à envoyer 200 SAS avec 40 jeeps, 40 camions, et deux chars légers pour forcer l'entrée de Benghazi et détruire tout ce qui peut représenter un intérêt militaire. Le deuxième raid, « Agreement », mené par le lieutenant-colonel Haselden doit entrer dans Tobrouk, gagner le port pour y accueillir une centaine de commandos britanniques, qui l'aidera ensuite à nettoyer le port de ses défenses côtières, permettant le débarquement de deux destroyers Alliés. La troisième opération, « Nicety », est dirigée par la Sudan Defense Force (soldats indigènes dirigés et encadrés par les Britanniques), dont les troupes devront prendre d'assaut l'oasis de Jalo pour permettre l'arrivée d'autres troupes. Enfin, le quatrième raid est une diversion. Les hommes du LRDG doivent attaquer l'aérodrome de Barce pour attirer l'attention des Allemands. Selon Stirling, c'est perdu d'avance. L'importance des moyens mis en place réduisant l'effet de surprise, élément indispensable de tout opération menée par les SAS. De plus, la rigidité du plan ne laisse la place à aucune initiative possible. Bref, le Planning a construit un plan qui n'a rien d'une opération spéciale. Mais qui ressemble fortement aux offensives menées par les régiments d'infanteries ou blindés, lorsqu'ils attaquent en nombre. Tout allant à contrecourant du mode opératoire SAS, Stirling refuse d'y participer. Le commandement britannique ne lui laisse pas le choix. Soit il refuse et on lui retire son unité, soit il accepte.

L'opération est préparée et Stirling se voit adjoindre une centaine de recrues à qui il faut tout apprendre, de la conduite sans phares à l'entraînement au combat⁹⁸. Concernant les SAS français, 25 d'entre eux sont choisis pour participer à l'opération, Louis en fait partie.

Pour attaquer Benghazi, les SAS doivent d'abord rejoindre la base avancée de Koufra situé à 2 250 km de Kabrit. Trois jours sont nécessaires. Une fois sur place, ils attendent une semaine puis rejoignent tant bien que mal le djebel Akhdar, proche de Benghazi. Pendant le voyage, alors qu'ils traversent la Grande mer de sable, une étendue de sable très fin réputée infranchissable les SAS perdent leurs deux chars. Une fois sur place, Stirling est informé par l'espion Bob Melot, que la

⁹⁸ **FORGEAT Raymond**, *Remember : les parachutistes de la France Libre en Afrique du Nord, 1940-1943*, SHAT, 1990.

ville se prépare à un assaut et que tous ses accès sont barrés. Stirling prévient l'Etat-Major qui refuse d'en tenir compte. Tout est réuni pour que l'opération échoue et pourtant elle est déclenchée dans la nuit du 13 au 14 septembre 1942. Comme convenu, la colonne de SAS fonce en direction de Benghazi mais perd énormément de temps à rejoindre la ville et ne peut se synchroniser avec les bombardements de la RAF, enlevant tout effet de surprise. Une fois sur place, ils sont pris en embuscade par des troupes italiennes, les obligeant à se replier. Ils regagnent donc le Djebel Akhdar et se réfugient dans les montagnes, après avoir essuyé une attaque aérienne. Seules consolations figurant au tableau, la prise d'un fortin et d'une station radio par quelques SAS et l'espion Melot. Le lendemain, les avions italiens sont à leurs recherches et finissent par les retrouver grâce à la bêtise de nouvelles recrues, le refuge se fait mitrailler jusqu'au soir. Stirling prend la décision de rejoindre Djalo où les Soudanais sont chargés de prendre l'oasis aux Italiens. Sur place, ils se rendent compte que les troupes indigènes ont échoué à récupérer le fort et décident de le laisser aux forces italiennes. Après avoir refait le plein en carburant et en vivres, les SAS rentrent sur Koufra. Concernant l'opération sur Tobrouk, rien n'a fonctionné, entre mauvaise coordination et mauvaise météo, c'est un échec complet. Seul le raid sur l'aérodrome de Barce a réussi. 32 avions ont été détruits et ou endommagés.

De retour au Caire le 28 septembre, Stirling apprend contre toute attente qu'il est promu lieutenant-colonel et que le L Détachement devient officiellement un régiment baptisé 1st Special Air Service Regiment. L'Etat-Major l'informe également que l'opération précédente n'est pas un échec total, puisque Rommel a retiré des troupes d'El Alamein pour défendre Benghazi, augmentant considérablement les chances des Alliés face aux forces de l'Axe sur cette ligne de front. De nombreuses rumeurs entourent cette mission et aujourd'hui encore, personne ne sait vraiment si la prise de Benghazi était un stratagème visant à dégarnir les positions allemandes d'El-Alamein. Le cas échéant, cela signifie que les SAS ont servi d'appât.

Début décembre 1942, les « Free French » retournent en Grande-Bretagne. De Gaulle souhaite y regrouper les parachutistes en formation et les anciens de Libye afin de former une grande unité parachutiste pour les utiliser sur le sol français le moment venu. Stirling n'a d'autre choix que d'accepter cette directive venant d'en haut. Cependant le lieutenant Jordan demande à rester avec « quelques anciens et les derniers arrivés dont la formation se terminent à Kabrit ». Louis, fait partie de ses anciens. Quant à Papazow, arrivé en octobre 1942, il termine son instruction avec les autres nouvelles recrues. Dans le même temps la seconde bataille d'El Alamein et l'opération « Torch » ont lieu, redistribuant les cartes en Afrique du Nord en faveur des Alliés.

La 8e armée avançant sur la Libye pour forcer les allemands (acculés depuis la seconde bataille d'El Alamein) à se retrancher en Tunisie, Stirling souhaite aider celle-ci et participer aux derniers combats dans le désert. Le SAS est divisé en deux squadrons, le A dirigé par Paddy Mayne basé à

Koufra et le B partant de Kabrit, dirigé par Stirling. C'est dans celui-ci que se trouve le chasseur Louis, au côté du sous-lieutenant Martin. Une base servant à la projection des raids est établie à Bir Zalten. L'ensemble des SAS s'y regroupe le 30 novembre 1942. De là, les parachutistes doivent harceler le repli ennemi et couper ses voies de communication sur les arrières entre Tripoli et El Agheila. La zone d'opération est divisée entre les deux squadrons.

Avant le lancement de cette opération, Stirling met en place un nouveau mode de déplacement afin de gagner du temps. Désormais, les jeeps sont chargées de 72 gallons d'essence et d'un mois de vivres pour un équipage de deux hommes (alors qu'ils sont quatre par véhicule). Pour se ravitailler, il suffit de rejoindre des points de rendez-vous, définis au préalable, où des camions de 3 tonnes les attendent.

Le 2 décembre 1942, Louis qui est affecté à la jeep du sous-lieutenant Martin, quitte Bir Zalten pour rejoindre El Fachia. L'équipage arrive le 12 décembre. Sur place, Stirling lui assigne le secteur compris entre Zliten (proche de Misrata) et le ouadi⁹⁹ Toglata. Leur mission : entraver le ravitaillement en s'attaquant aux communications ferroviaires, routières, télégraphiques et téléphoniques¹⁰⁰. Sur secteur dès le 15 décembre, Louis et son groupe coupent des lignes télégraphiques et téléphoniques sur 400 mètres de longueur et posent des mines le 16. Le lendemain, recherchés par des avions, les militaires ne bougent pas. Plusieurs fois, ils verront des jeeps amies prises à partie par des patrouilles ennemies, sans intervenir pour autant, la mission compte avant tout. Le secteur devenant de plus en plus infréquentable, Martin décide de décrocher pour retourner à El Fachia. Sur les lieux le 23 décembre, les soldats se rendent compte que le secteur est occupé par l'ennemi. Il faut de nouveau se cacher pendant quatre jours. L'occasion pour eux de partager le thé avec une tribu locale. Un après-midi, alors qu'ils se pensent bien cachés dans une vallée, un enfant leur fait signe. Les chasseurs hésitent avant de le rejoindre, de peur d'être trahis et livrés aux troupes germano-italiennes. Au final, ils se décident à le suivre pour respecter les traditions locales. Dans cette région, refuser une invitation est une offense. Conduits sous une tente, ils boivent le thé en compagnie des occupants qui leur proposent ensuite de sacrifier une chèvre pour la manger ensuite. Louis se charge de tuer la bête et les SAS profitent de l'hospitalité des bédouins deux jours durant. Le 28 décembre, le sous-lieutenant Martin reçoit l'ordre d'opérer tant qu'il peut où il peut. Bien que l'essence commence à manquer, les Français font route vers un autre secteur. Le 30 décembre, ils assistent à un combat entre des blindés britanniques et italiens. Le même jour où le jour suivant, ils rejoignent le nouveau point de rendez-vous à Bir Guedafia en Libye et retrouvent une patrouille SAS et le PC. Ils attendent sur place le ravitaillement qui arrive

⁹⁹ En arabe littéraire : vallée, lit de rivière, rivière.

¹⁰⁰ Archives personnelles de la famille Papazow, Rapport du sous/Lt Martin.

d’Egypte avec Stirling et le capitaine français Jordan (nommé commandant des SAS français depuis la capture de Bergé). C’est la fin de l’opération. Le résultat est mitigé. Des routes et des ouvrages sont détruits, des convois ont été attaqués et le harcèlement a été permanent mais la plupart des hommes du B squadron sont captifs. Les seuls groupes rescapés sont ceux dirigés par les « anciens », à savoir une patrouille anglaise et celle de Martin.

Jusqu’au 15 janvier, les SAS restent sur place, le B squadron est reconstitué en vue d’une autre opération, le raid sur la Tunisie. C’est la première mission d’Alain Papazow avec les SAS.

c) Le raid de Tunisie

Entre la fin de l’année 1942 et le début de l’année 1943, l’armée allemande s’est repliée sur la Tunisie et Montgomery souhaite lui porter le coup de grâce lors d’une vaste offensive qui doit débiter mi-janvier. Pour couper l’approvisionnement des forces de l’Axe et les harceler le plus possible, le général britannique souhaite que le Special Air Service s’attaque aux voies de communications empruntées par les Allemands sur une zone s’étendant de Sousse à Gabes (au sud de Tunis). On leur demande également de prendre des renseignements sur la ligne Mareth et de gêner le plus possible le repli allemand sur Tripoli. Dans le cadre de cette opération, les SAS sont divisés en deux groupes. L’un dirigé par la capitaine Jordan, constitué majoritairement de Français. L’autre, dirigé par Stirling, est franco-britannique. C’est dans ce groupe que se trouve la patrouille du sous-lieutenant Martin, à laquelle ont été adjoints les chasseurs Louis (devenu caporal-chef) et Papazow. Devant opérer sur le secteur Gabes-Cekhira, la patrouille, forte de quatre jeeps, quitte la base le 15 janvier 1943. Le 21 janvier, après avoir perdu une voiture pour souci mécanique, la patrouille Martin est rejointe par le détachement du capitaine Jordan. Dans la nuit du 22 au 23 janvier, le groupe est attaqué par des autos-mitrailleuses. Pendant la bataille, Martin parvient à décrocher avec son groupe, il ne possède plus que deux véhicules. Après deux jours pendant lesquels la patrouille joue à cache-cache le jour et roule la nuit, elle arrive, malgré elle, au beau milieu de camps ennemis dans le Djebel Tabaga Fatnassa, au nord-ouest de Gabes. Après s’être camouflée, la patrouille se scinde en deux. Le premier groupe, dans lequel se trouve Papazow, est chargé d’aller détruire la voie ferrée. Celle-ci est coupée en 4 points, 9 mines sont posées sur la route et 300 mètres de lignes télégraphiques sont sabotées. Plus tard, les trois hommes observent une locomotive exploser après son passage sur les rails piégés, ainsi qu’un convoi motorisé sautant sur les mines posées au préalable. Recherché par des patrouilles ennemies, le groupe parvient à les semer et rejoint le point de rendez-vous. Dans le même temps, Louis, utilisé comme mitrailleur, accompagne son officier dans les camps ennemis dans lesquels ils sabotent six autos-mitrailleuses. En voulant rejoindre la voie ferrée pour la détruire en d’autres endroits, les deux hommes sont pris à partie par des soldats allemands. Avec une mitrailleuse enrayée, ils sont obligés de décrocher et un

peu plus tard, ils réussissent à rejoindre le reste de la patrouille. Le matin suivant, il est décidé de quitter le secteur.

Le soir du 27 janvier, alors que Martin souhaite rejoindre la côte pour y effectuer de nouveaux sabotages, lui et ses hommes sont attaqués par deux autos-mitrailleuses ennemies, qui auraient été informées par des tribus locales¹⁰¹. Ne pouvant plus manoeuvrer les deux jeeps, le groupe choisit de les abandonner après les avoir minées et de rejoindre les lignes américaines, situées plus au nord, où ils devraient être bien accueillis. Pendant deux jours et deux nuits, les hommes doivent marcher et survivre dans le désert avec très peu d'eau et de nourriture. Dans la nuit du 29 au 30 janvier, ils arrivent à la gare de Zennouch, à 180 Km au nord-ouest de Gabes et à environ 150 kilomètres du lieu où ils ont effectué leurs sabotages. Ils sont arrêtés par des Américains qui ne croient pas leur récit. Pour les soldats américains, il semble impossible que des troupes françaises soient parvenues aussi loin derrière la ligne de front et encore moins qu'ils arrivent de Tripolitaine (Libye actuelle). Les SAS sont envoyés sur Gafsa. Sur place, ils sont enfin identifiés et félicités car ils viennent d'établir la première liaison entre la 8e armée britannique et la 1ère armée US. Pour l'anecdote, alors que des journalistes souhaitent les prendre en photo, Alain Papazow est écarté du groupe car contrairement à ses frères d'armes, sa barbe n'a pas poussé d'un poil durant ces deux mois et demi d'opération. En même temps, il a tout juste 16 ans.

Le bilan du raid est, à nouveau, mitigé. D'un point de vue opérationnel, c'est positif puisque la voie ferrée Sfax-Gabès est détruite en 34 points, la route Sfax-Gabès a été minée plusieurs fois, 18 véhicules ont été détruits ou endommagés, une locomotive et ses wagons ont été mis hors-service et les cantonnements ennemis ont été attaqués plusieurs fois, occasionnant plusieurs pertes. Même si l'Etat-Major Allié s'attendait à plus de destructions, la psychose et la paranoïa envahissent tellement l'esprit des forces de l'Axe que cela contribue largement à leur chute finale dans cette région du monde. Malgré ces résultats, le bilan humain et matériel est catastrophique. Sur les 25 jeeps engagées, seulement une d'entre elles est parvenue jusqu'à Constantine, 16 SAS sur 40 sont prisonniers, parmi eux, le colonel Stirling et le capitaine Jordan (ils sont tous les deux enfermés au château de Colditz, en Allemagne où ils retrouvent le commandant Bergé).

Cet épisode constitue le dernier de la « guerre d'Afrique »¹⁰² vécu par les SAS Louis et Papazow. Le 14 mars 1943, les deux hommes embarquent sur le « Duc of York ». Ils débarquent à Liverpool quinze jours plus tard et le 1er avril 1943, ils sont à Camberley. Ils portent sur eux les « ailes égyptiennes » et sont devenus des vétérans contrairement à la majorité des SAS étudiés dans ce mémoire, encore en formation à cette date.

¹⁰¹ **FORGEAT Raymond**, *Remember : les parachutistes de la France Libre en Afrique du Nord, 1940-1943*, SHAT, 1990.

¹⁰² Archives personnelles de la famille Papazow, autobiographie succincte d'Alain Papazow.

Les deux hommes ne participent pas à la campagne des SAS en Italie, qui a lieu la même année, mais ils font partie des premiers à mettre un pied sur le sol de leur pays, en sautant en Bretagne en juin 1944, dans le cadre du « Plan Overlord ».

2. La libération de la Bretagne

a) Le parachutage des détachements précurseurs, des Cooney Parties et la formation de la base Dingson

Les opérations SAS en Bretagne sont définies lors de l'élaboration du plan Overlord. Durant les cinq mois qui servent à mettre en place le débarquement Allié sur le sol français, deux problématiques concernant le front de l'Ouest sont soulevées. La première consiste à brouiller les pistes jusqu'au « jour J ». Les Alliés veulent garder secrète non pas la possibilité du débarquement, mais le lieu où celui-ci doit se produire. Créant de nombreuses fausses pistes, ils laissent planer l'idée que celui-ci aura lieu dans le Pas de Calais. C'est plausible compte tenu de la distance séparant l'Angleterre, du nord de la France. Pour répandre cette rumeur, ils mettent au point l'opération « Fortitude ». Une grande opération de désinformation au cours de laquelle sont créées de fausses infrastructures militaires en Grande-Bretagne ou encore sont parachutés des mannequins sur le sol français. La deuxième problématique soulevée, c'est de réussir à « transformer » la Normandie¹⁰³ en une île isolée du reste du pays, de manière à ce que les Allemands ne puissent pas y envoyer des renforts. C'est là que les SAS français entrent en scène. Entre l'année 1943 et début 1944, le Special Air Service pose quelques problèmes au SFHQ (Special Force Headquarters) dans la mesure où il ne sait vraiment comment utiliser cette arme dans le cadre de l'invasion de l'Europe. Stirling n'étant plus là pour proposer à la fois les services de son unité et la manière dont elle doit être utilisée, le recours à cette brigade représente un véritable casse-tête pour l'Etat-Major, à tel point que le général Pierre Koenig, chef des Forces Françaises de l'Intérieur, demande lui-même au commandant Bourgoin, de définir un cadre opérationnel pour son régiment . Dans une lettre écrite à Koenig le 28 avril 1944, Bourgoin relate les faits accomplis par les SAS jusqu'ici et décrit brièvement leurs aptitudes en matière de destruction (...) sur les arrières de l'ennemi ¹⁰⁴. Il ajoute qu'en matière d'action combinée avec la Résistance, les unités SAS, de part leur format et leur mode opératoire sont toutes trouvées. Une éventualité inédite jusqu'alors et qui sert en partie de fondement à la doctrine de guérilla et de contre-guérilla utilisée pendant les guerres de décolonisation. Bourgoin pense également que les SAS seront plus efficaces sur le sol français en

¹⁰³ **WIEVIORKA Olivier**, *Histoire du débarquement en Normandie (des origines à la Libération de Paris 1941-1944)*, Éditions retrouvées, 2012.

¹⁰⁴ SHD, Fond GR 12P89.

établissant des bases à partir desquelles ils pourront former les résistants à leurs techniques de combat tout en continuant à harceler l'ennemi. Ces points fixes permettront de recevoir du ravitaillement en armes et en vivres et leur offriront la possibilité de continuer leurs opérations de guérilla sur un plus long terme. Si le point de vue de Bourgoïn peut s'avérer défendable, il comporte néanmoins quelques inconvénients. En effet, Stirling a créé cette unité dans l'optique du « Hit and Run » et la pérennité des opérations SAS repose sur la constante mobilité des sticks. Or la stratégie proposée par Bourgoïn oblige les SAS à conserver des bases fixes et les rendent plus vulnérables à une riposte allemande.

C'est ce qui arrivera avec l'installation des SAS sur le centre mobilisateur de Saint-Marcel. Une bataille rangée aura lieu et malgré toute la légende qui entoure ce fait d'arme, l'éviter aurait peut-être annihiler la volonté des Allemands de vouloir à tout prix la tête de Pierre Marianne et de ses hommes. Mais l'on verra cela plus tard.

Le 21 mai, l'instruction n°9 pour le 4e BIA est rédigé par le général, Sir Roderick « Roddy » McLeod, alors commandant du Special Air Service. Deux objectifs principaux ressortent de cet ordre de mission. En premier lieu, on remarque que l'avis de Bourgoïn a été pris en compte puisqu'il s'agit d'établir deux bases fixes, une dans les Côtes du Nord (Samwest) et l'autre dans le Morbihan (Dingson, nommée Velmos au préalable). C'est de celles-ci que devront partir les prochaines opérations SAS de guérilla et de renseignement menées conjointement avec les résistants locaux, que les parachutistes devront contacter, rassembler, armer, former et encadrer. Le second objectif consiste à couper autant que possible les communications entre la Bretagne et le reste de la France. Le but final de cette mission d'interdiction stratégique est de retarder le plus possible l'arrivée des forces allemandes en Normandie, et de les fixer par tous les moyens sur la région bretonne en attendant l'arrivée des américains. Trois axes principaux sont ciblés par l'Etat-Major pour être sabotés, attaqués et harcelés. Il s'agit d'Avranches-Dol-Dinan-Saint-Brieuc-Morlaix-Brest, Laval-Rennes-Saint-Brieuc et Nantes-Redon-Vannes-Lorient-Quimper. Les SAS devront également transmettre le plus d'informations possibles sur la région, en vue d'un éventuel débarquement Allié sur les côtes bretonnes. Enfin ils ont à charge de guider les troupes blindées alliées qui arriveront soit, de Normandie, soit par la mer. La Bretagne est considérée par les Allemands comme une éventuelle zone de débarquement et qu'elle est occupée en conséquence. Sont cantonnés en Bretagne¹⁰⁵ :

- 1 division à Rennes (probablement la 17e division SS de grenadiers Panzer)
- des éléments de la 5e division parachutiste à l'ouest de Rennes considérés comme des troupes d'élite au même titre que la 3e division parachutiste stationnée dans la région de Carhaix

¹⁰⁵ Service Historique de l'Armée de l'air, fond 4D163.

- la 25e division d'infanterie à Vannes
- la 265e division d'infanterie à Lorient
- la 353e division à Morlaix
- la 343e division d'Infanterie au nord-ouest de Brest
- et la 266e division d'infanterie dans la région de Saint-Brieuc-Guingamp.

Plus des troupes de réserves d'infanterie issues notamment de la Kriegsmarine et en charge de la protection des ports et des hommes de la Feldgendarmarie et de la Gestapo, soit un total d'environ 100 000 hommes.

Le 27 mai 1944, les hommes du 4e BIA sont envoyés au camp secret de l'Intelligence Service Corps de Fairford. Sur place, les hommes sont consignés, il est interdit de sortir du camp, de communiquer avec l'extérieur et rien ne leur est divulgué au sujet de la mission prochaine. Ils sont dans l'ignorance la plus complète, et ne sont pas les seuls. Le général Martial Valin, commandant des FAFL adresse un courrier au général Koenig dans lequel il stipule que les Britanniques ont décidé de la mise au secret complète des parachutistes et que la seule liaison possible avec les Français se fait uniquement par le biais des Anglais¹⁰⁶. Pour être plus clair, cela signifie que même l'état-major de la France Libre et in fine, le général De Gaulle, n'ont pas leur mot à dire quant à l'utilisation des troupes d'élite françaises. Le 1er juin 1944, quatre officiers sont convoqués par le commandant Bourgoïn, parmi lesquels, le lieutenant Marienne et le lieutenant Déplante. L'opération doit se dérouler comme suit. Quatre sticks de 9 hommes sont formés pour établir deux bases, Dingson (Morbihan) et Samwest (Côtes-du-Nord, actuelles Côtes-d'Armor). Marienne et Déplante sont les chefs de stick chargés de la base Dingson. Parachutés *blind* (à l'aveugle) dans la nuit du 5 au 6 juin. Ils doivent, une fois sur place, reconnaître le terrain, établir un contact avec les groupes résistants, évaluer les positions ennemies et voir s'il est possible d'installer des zones de parachutages, de stockage et de ravitaillements¹⁰⁷. Une fois ces objectifs remplis, ils devront accueillir les *Cooney Parties* (dont les chefs de sticks ont été réunis le 3 juin). Il s'agit d'équipes de sabotages de 3 à 5 hommes, parachutés à J + 1 pour effectuer des destructions dans le Morbihan, les Côtes-du-Nord et en Ille-et-Vilaine. On confie au sergent-chef Mendes-Caldas la charge de l'un de ces groupes, le n°413. Accompagné de deux hommes, on lui ordonne de s'occuper de la voie ferrée entre Ploermel et Questembert, on lui laisse également (ainsi qu'aux autres chefs de sticks) l'initiative « pour d'autres sabotages si l'occasion s'en présente »¹⁰⁸, jusqu'à ce que leurs stocks de munitions et d'explosifs soient épuisés. Ensuite le reste du régiment doit être parachuté en fonction

¹⁰⁶ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

¹⁰⁷ Conférence donné par le Colonel Jean-Christophe Dumont à Vannes, le 8 mai 2018.

¹⁰⁸ **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952. Page 160.

des besoins en hommes que requiert la protection des bases. Marienne et le capitaine Leblond, officier d'opération commandant le 2e squadron¹⁰⁹ auraient manifesté leur pessimisme quant à leur mission, Marienne aurait notamment sous-entendu le fait qu'ils avaient peu de chance de s'en sortir vivant, contrairement à Déplante qui lui semblait enthousiaste. Selon Corta¹¹⁰ et Déplante¹¹¹, les chefs de sticks des *Cooney Parties* et des détachements précurseurs ont une liberté relative quant aux choix des *Dropping Zones* (DZ), ils ont à leurs dispositions des cartes à différentes échelles mais aussi des photographies obtenus par les services de renseignement. À la lumière de ces informations, il est étonnant que Marienne et Déplante aient choisi une DZ se trouvant à proximité d'un moulin situé en hauteur, pouvant tout à fait servir de poste d'observation pour les allemands. Après avoir bien étudié leur mission et toutes les informations inhérentes à celles-ci (topographie, forces en présence, étude de la population, éléments que l'on retrouve brièvement dans l'ordre de mission n°9), le commandement les charge de composer eux mêmes leurs groupes, devant obligatoirement contenir 3 spécialistes-radio. Marienne qui pendant leur formation, a dirigé sa *troop* en s'appuyant sur ses deux adjoints, le sergent-chef Raufast et l'adjudant-chef Chilou, décide d'intégrer le premier dans son stick et d'adjoindre le second au groupe de Déplante. De plus, bien qu'ils soient tous deux lieutenants dans cette mission, Déplante reste le second de Marienne. Marienne lui aurait dit « si vous voulez bien être le chef de la deuxième équipe, je vous confie la moitié de ma troupe ». Le stick Marienne est également composé du vétéran Louis, de Bouétard, et de Krysik, tandis que l'on retrouve Contet dans le groupe de Déplante.

Le 5 juin, en fin d'après-midi les hommes des détachements précurseurs reçoivent la visite du commandant Bourgoïn et du général Mc Leod pour leur souhaiter bonne chance et le soir, après le thé de l'amitié ils embarquent en direction de l'aérodrome. Pour assurer les parachutages, il est décidé que deux sticks d'une même base ne doivent voyager pas dans le même avion. Dans chacun des avions embarquent un stick en charge de Dingson et un stick en charge de Samwest. Ainsi, si l'un des avions est abattu, il y a toujours la possibilité que le second larguent les parachutistes restants et que ceux-ci puissent encore établir les deux bases et non une seule.

Vers 00h45, les sticks de Déplante et Marienne sont parachutés. Ce sont les premiers Français à poser le pied sur le sol de leur pays. Cependant le largage pour le groupe de Marienne ne se passe pas comme prévu. Parachutés à environ 1 km du moulin de la Grée aux environs de Plumelec (Morbihan), l'ouvrage, transformé en observatoire allemand, ne perd rien du parachutage. Le groupe est attaqué par des Géorgiens issus de l'armée Vlassov (unité militaire composé de

¹⁰⁹ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 185.

¹¹⁰ **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952. Page 162.

¹¹¹ **DÉPLANTE Henri**, *La liberté tombée du ciel*, Ramsay, 1977. Page 146.

volontaires russes armés par la Wehrmacht). Le caporal Bouétard est tué et les trois spécialistes radios sont capturés avec leur matériel. Bouétard est le premier français mort du débarquement et il est possible qu'il soit le tout premier mort de l'opération Overlord. Marienne, amputé de 4 hommes et du matériel radio décide de décrocher afin de continuer la mission. Il est accompagné de Louis et Krysik, tandis que Raufast part de son côté avec un officier du SOE parachuté avec eux. Dans le même temps, le stick de Déplante est parachuté par erreur à 12 kilomètres de son objectif aux environs de Guéhenno, ce qui au final, est une chance puisque la DZ initiale est occupée par les Allemands. Le lendemain, Déplante décide de rejoindre le point de rendez-vous prévu avec Marienne. Avec son stick, ils sont sur place le 7 juin au matin et décident d'y attendre le groupe de Marienne jusqu'au 8. Ce même jour, Marienne prend contact avec des résistants (les 4 et 5 juin, via la BBC, les résistants reçoivent l'ordre de mettre en place les plans vert, violet et rouge). Ils l'informent de l'existence d'un maquis établi à la ferme de la Nouette et de Baleine, un terrain propice pour recevoir tous types de parachutages et ne présentant pas les mêmes défauts que la DZ initiale, puisqu'il se trouve assez éloigné des axes de communications et des cantonnements ennemis. Pour Marienne, c'est une aubaine puisque la base qu'il doit créer existe déjà. Dans l'après-midi, il retrouve le stick de Déplante. Les SAS qui sont confiés à la garde de Chilou rejoignent la ferme du Pelhué tandis que les officiers rejoignent le PC de la Nouette où ils doivent rencontrer Paul Chenailler alias le colonel Morice, le chef départemental des FFI. Sur place, ils retrouvent Raufast et un exposé de la situation leur est présenté. Le lendemain, après avoir accueilli un convoi de 80 FFI¹¹² organisé par Chilou et un résistant, le lieutenant Marienne décide d'envoyer un message au commandant Bourgoïn. Dans celui-ci, il met en avant les possibilités qu'offrent la Résistance locale, et demande l'envoi de troupes et de matériel le plus rapidement possible afin d'encadrer et armer les 25 compagnies que forment les FFI. Il ajoute « être enthousiasmé par organisation et ses immenses possibilités » . Le jour suivant, il renvoie un message et confirme notamment la présence de « 3 500 hommes en formation régulière (...) votre présence est indispensable (...) Urgence matériel et hommes ».

Pour comprendre cet enthousiasme et cette urgence qui ressortent des messages de Marienne, il faut savoir que la Résistance et son potentiel sont sous-estimés et ne font pas l'unanimité auprès du commandement Allié. Dans un rapport rédigé au ministère de la Guerre, le 23 mai 1950¹¹³, il est écrit que « jusqu'au mois de mai 1944, la section Planning du BCRA (les services secrets français) et l'Etat-Major anglo-américain ne croyaient pas à la possibilité d'organiser des guérillas en Bretagne. » Pourtant, ce sont les formations résistantes bretonnes qui ont informés les Alliés sur la

¹¹² **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 194.

¹¹³ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35.

« la situation exacte des forces allemandes ». C'est lorsque le général Koenig propose leur utilisation le 15 mai 1944, que le commandement Allié admet leur utilisation, soit moins d'un mois avant le « Jour J ». Selon le compte rendu sur la Bretagne donné aux SAS pour préparer leur mission, il y a « actuellement un groupe organisé français de plus de 4 000 hommes, dont environ un quart est armé, et des groupes de maquis totalisant des milliers aussi ». Or à cette période, la région bretonne totalise près de 40 000 FFI, dont 10 000 hommes sont, certes, « à peine armés »¹¹⁴ mais il n'empêche que les chiffres des Alliés sont loin de la vérité. On peut en déduire que les renseignements Alliés ne sont pas bien informés, ce qui expliquerait le manque de confiance du commandement envers les résistants locaux. À moins que cette dépréciation ne soit volontaire, mais cela reste peu plausible. Il n'empêche que la surprise de Marienne en voyant l'ampleur de l'organisation FFI, illustre parfaitement le fait selon lequel les Résistants ne représentent pas, à cet instant, une alternative viable pour le commandement.

Dans le premier message destiné au commandant Bourgoïn, Marienne écrit avoir vu atterrir le *Cooney Partie* de Mendes-Caldas. On sait peu de choses à propos de cette mission, si ce n'est que le sergent-chef et son stick atterrissent près du Château des Hardys-Bédelec dans la nuit du 7 au 8 juin (les *Cooney Parties* sont parachutés à J+1) et qu'après avoir réussi leur mission ils rejoignent la base Dingson. La majorité de ces opérations de sabotage ont réussi, dans un rapport portant la mention « très secret »¹¹⁵, il est écrit que « la rupture des communications ennemies était satisfaisante (...) on peut dire que les communications ont été coupées entre la Bretagne et le reste de la France presque depuis le début de l'opération. »

La ferme de la Nouette devient donc la base Dingson et se transforme dans le même temps en centre mobilisateur pour tous les FFI du Morbihan. Le 9 juin, la base accueille les maquisard du secteur de Malestroït, de Plumelec ainsi qu'un premier renfort de 50 parachutistes dirigés par le capitaine Puech-Samson. Pour eux, leur parachutage est optimale puisque les avions sont guidés par un appareil très secret qui « équipait les bases de ravitaillement : c'était l'Euréka, appareil à ondes dirigées, qui permettait, même par temps bouché ou par nuit noire, d'amener à la verticale du lieu de stationnement les avions de transport ou les quadrimoteurs de bombardement chargés de matériel »¹¹⁶. La gendarmerie locale rallie également la Résistance locale. Ce même jour, Marienne envoie un message dans lequel il souligne que le début de l'opération est un « gros succès » et confirme que la présence du reste du régiment est « indispensable ». Le 10 juin, un nouveau renfort

¹¹⁴ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35.

¹¹⁵ Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AID163

¹¹⁶ Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AI4D164

de 50 parachutistes¹¹⁷ est largué sur le terrain Baleine. Parmi eux, figurent Taylor qui dirige un stick, Papazow et Lakermance. Ils accompagnent un invité de marque, puisque le commandant Bourgoïn est parmi eux. On raconte qu'il a sauté avec trois parachutes aux couleurs du drapeau français. Le 12 juin, un nouveau détachement de 50 hommes est parachuté et le 17 juin 40 hommes, derniers renforts avant la bataille de Saint-Marcel, posent pied à terre. Au final, plus de 200 SAS ont été parachutés sur la base Dingson¹¹⁸. Des SAS venant des Côtes du Nord rejoignent également la Nouette. Leur base venant d'être attaquée, leur groupe s'est dispersé. Certains sont restés sur place pour aider les résistants locaux, les autres ont gagné Dingson.

Au cours de cette période précédant la bataille de Saint-Marcel, les SAS continuent de jouer leur rôle auprès des FFI, tout en effectuant des reconnaissances et en lançant des attaques. Le 13 juin, une échauffourée a lieu à Plumelec, un parachutiste est tué. Un autre combat a lieu dans la nuit du 17 au 18 juin, lorsque tout un stick est parachuté, par mégarde, sur un terrain balisé par les Allemands. Un combat nocturne s'engage entre les SAS et les soldats de la *Wechmacht*, huit parachutistes trouvent la mort. Ce même-jour, alors que Bourgoïn apprend la dispersion de la base Samwest, il charge Déplante de récupérer les hommes toujours en chemin depuis les Côtes-du-Nord et de créer une nouvelle base dans le Centre-Bretagne, aux alentours de Pontivy. C'est la base GROG. L'officier part le soir même à la tête de 30 hommes, maquisards et parachutistes. Chilou et Contet qui ont sauté avec l'officier n'en sont pas et restent près de Marianne. Ce dernier a fait de Chilou son homme de confiance et souhaite le garder auprès de lui. Sans le savoir, Déplante vient d'échapper à la bataille de Saint-Marcel.

b) Le maquis de Saint-Marcel : une idée allant à contre-courant du mode de fonctionnement SAS et ses conséquences

À la veille de la bataille de Saint-Marcel, les Allemands savent qu'un grand rassemblement est en cours à la Nouette. Ils ne peuvent ignorer tous les parachutages qui se sont déroulés au cours des dix derniers jours. Certes, il y a toujours quelques jours d'intervalles entre chaque parachutage de renforts humain, mais concernant le renfort matériel, le fonctionnement est tout autre. Chaque soir, des conteneurs sont largués sur le terrain Baleine et bien qu'ils soient effectués de nuit, ils ne passent pas inaperçus. Le terrain est éclairé et gardé par des centaines d'hommes, sans oublier la population qui vient parfois assister au spectacle dans une ambiance de fête communale. La seule chose que les Allemands ignorent, c'est le nombre de SAS parachutés sur le sol breton et

¹¹⁷ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 216.

¹¹⁸ Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AID163

l'organisation huilée du maquis¹¹⁹. Depuis l'arrivée des SAS, les FFI sont soumis à la discipline militaire. Des entraînements sont organisés, des tours de garde instaurés, sans oublier la sectorisation du camp. Il y a un service radio, un PC de commandement, un service sanitaire tenu par un médecin¹²⁰, un abattoir, une boucherie, une boulangerie et même un parc automobile¹²¹. Le tout, ravitaillé par les allez-retours des fermiers locaux. La ferme des Pondard s'est métamorphosé en un véritable camp militaire. Entre 1 500 et 1 800 hommes y sont installés¹²². Seulement, malgré l'encadrement des SAS, il y règne une atmosphère de kermesse¹²³. Il est impossible que les Allemands ne se rendent pas compte de l'existence de ce camp et il est d'ailleurs étrange qu'ils attendent si longtemps pour lancer une offensive. Peut-être qu'ils sont trop occupés à envoyer leurs troupes sur le front normand.

Le 15 juin, ils font une reconnaissance aérienne. Les SAS et les résistants comprennent que le camp est découvert. Étonnamment, aucun ordre d'évacuation n'est donné, décision qui serait jugée totalement absurde par le major Stirling s'il était à la tête de l'unité, mais malheureusement, le stratège est toujours enfermé en Allemagne. Les SAS n'ont ni la vocation à remplir le rôle d'une troupe d'infanterie, ni les ressources suffisantes pour combattre de front. Bien au contraire, c'est lorsqu'ils sont dispersés par petits groupes mobiles qu'ils demeurent efficaces et, on le rappelle, que leur création repose sur le modèle du « Hit and Run ». Le 17 juin au soir, McLeod envoie un message radio, « évitez à tout prix bataille rangée. continuez guérilla à outrance et armement FFI ». Deuxième avertissement. C'est aussi ce même soir qu'à lieu le dernier largage. Cette nuit-là, des renforts humains, 4 jeeps et plus de 600 conteneurs sont parachutés. Contenant des armes et des munitions, ils pèsent chacun entre 120 et 150 kilogrammes. Cependant, une seule jeep survit à l'atterrissage et peut être armée, de nombreux conteneurs sont détruits pendant leur largage et une autre partie du matériel tombe en plein milieu de la gare du Roc-Saint-André. 120 containers tombent aux mains des allemands. Peu après, ils demanderont une enquête pour évaluer l'ampleur du parachutage.

Concernant la journée du 18 juin, il n'est pas question ici de rappeler les événements heure par heure, beaucoup d'ouvrages l'ont déjà fait¹²⁴, contribuant ainsi à la légende entourant cet

¹¹⁹ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89

¹²⁰ **MAHEO Patrick**, *Le maquis de Saint-Marcel*, Rue des scribes, 2005, p.216.

¹²¹ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 222

¹²² Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AI4D164

¹²³ **EVEILLARD Jean-Yves**, *11 Batailles qui ont fait la Bretagne*, Skol Vreizh, 2015.

¹²⁴ Notamment **LEROUX Roger**, *Le maquis de Saint-Marcel*, Éditions Ouest-France, 1981 ou encore **ANDERSON BÖ Patrick et BERTIN François**, *Le maquis de ST Marcel*, Éditions Ouest-France, 1998.

affrontement. Il s'agit plutôt d'en faire une analyse et d'apporter de nouvelles précisions. Le déclenchement des hostilités a lieu tôt dans la matinée lorsque deux voitures de la *Feldgendarmarie* viennent en reconnaissance près du camp et se font attaquer par les patrouilles surveillant les abords. Après que l'alarme est donnée à la garnison de Malestroit, les Allemands se regroupent au bourg de Saint-Marcel, d'où partiront les attaques. La journée peut être découpée en trois phases (les chiffres donnés ne sont pas sûrs et relèvent d'une estimation faite après consultation des sources et ouvrages). Il y a une première phase s'étalant sur toute la matinée où les Allemands mobilisent environ 500 hommes en provenance du 275^e régiment d'Infanterie, du 17^e état-major du Génie et de la *Feldgendarmarie* 790. Il est intéressant de voir que pour la première attaque, ils envoient seulement 200 hommes à l'assaut de la base de Saint-Marcel. Deux interprétations sont possibles. Soit ils souhaitent tester la défense du camp et éviter d'envoyer un trop grand nombre de soldats dans l'inconnu soit ils sous-estiment les forces en présence.

La base Dingson est gardée par des FFI (majoritairement issu du 8^e Bataillon ORA (Organisation de la Résistance Armée « Caro ») et du 2^e Bataillon ORA « Le Garrec) et des SAS. Le nombre de résistants est chiffré à 1 300 hommes minimum et 2 200 hommes maximum. En recoupant les différentes sources, il semble que le nombre total de FFI se situe finalement entre 1 500 et 2 000 hommes. Quant aux SAS, ils sont estimés au minimum à 140 hommes et au maximum à 300 hommes (estimation du capitaine Leblond)¹²⁵. Même s'il n'y a pas de relevé sûr. Olivier Porteau qui a additionné le nombre de SAS parachutés sur Dingson aux rescapés de Samwest, obtient environ 240 hommes, chiffre qui semble s'approcher le plus de la réalité. Enfin une compagnie de gendarmes complète l'effectif total qui s'élève à environ 2 200 - 2 500 hommes (soit l'équivalent d'un régiment militaire). Pour le capitaine Leblond, il y a entre 1500 et 1800 hommes mais il semble que l'effectif total soit sous-évalué par l'officier. Toujours d'après le capitaine Leblond¹²⁶, le dispositif de défense est installé comme suit : le bataillon commandé par le capitaine SAS Larralde, composé de 800 à 900 FFI et parachutistes prend position à l'est et au nord-est du camp. Le Bataillon FFI « Le Garrec » encadré par Marienne et d'autres parachutistes fort d'environ 700 hommes, défend le sud et le sud-est de la base. Le Bataillon « Caro », formé lui aussi de quelques SAS et de résistants compte près 700 hommes installés au nord et à l'ouest du camp. Le PC, situé à la Nouette est défendu par la compagnie de gendarmes¹²⁷. À travers ce dispositif, on remarque que les FFI sont fortement encadrés par les parachutistes, quelle que soit la zone de combat. Joseph

¹²⁵ Service Historique de la Défense, Fond AI4D164

¹²⁶ SHD, Fond GRP35.

¹²⁷ Voir carte en Annexes.

Jégo, guide FFI¹²⁸, a écrit que pendant la bataille, « un gradé SAS passe pour contrôler ce qui est fait sur toute la périphérie du camp ». Chaque mètre carré est couvert par une arme automatique, un fusil-mitrailleur est disposé tous les dix mètres pour empêcher les Allemands de percer la défense française. Les Français essuient une deuxième attaque dans la matinée mais ils repoussent « sans trop de difficultés »¹²⁹ les 400 soldats de la *Wehrmacht*. Vers midi, les combats s'arrêtent et Bourgoin en profite pour demander des ordres et des secours aériens au commandement Allié. Les civils sont priés d'évacuer la zone. L'affrontement reprend en début d'après-midi et les Allemands, en difficulté sont renforcés par environ 300 parachutistes (Onze batailles qui ont fait la Bretagne p348), cependant ils maintiennent leurs attaques sur la face Ouest et Sud, se refusant à entourer la base, faute d'effectifs suffisants.

La deuxième phase débute en milieu d'après-midi, et est marquée par le recours à deux éléments tactiques, les frappes aériennes et l'utilisation de jeeps « SAS ». Deux escadrilles de chasseurs américains P-47 Thunderbolt interviennent « à la bombe et au canon »¹³⁰ sur les observatoires ennemis de Plumelec, de Serent et de Malestroit, en leur infligeant des dégâts importants mais sans les détruire ». Le but : neutraliser les tireurs d'élites qui ont une vue dégagée à partir de ces postes d'observation et qui font des ravages dans les rangs français. Sur les trois officiers parachutistes tués pendant la bataille, deux d'entre eux sont atteints à la base du cou. Selon des ouvrages comme celui de Jean-Paul Queuille ou encore David Portier, l'aviation Alliée cible également les « rassemblements ennemis », occasionnant de nombreuses pertes dans leurs lignes et les éprouvant moralement¹³¹. Cette intervention aérienne illustre également l'excellente communication qui existe entre les radios parachutistes et leur état-major en Angleterre et le court laps de temps entre la communication du message et l'intervention aérienne qui en résulte. Mais pour les Allemands, le danger ne vient pas seulement des airs mais aussi du sol et plus particulièrement du seul engin mobile à disposition, la jeep. Montée par Marianne, sa mitrailleuse empêche la bonne progression des troupes ennemies. Selon des témoins, pas moins d'une quarantaine de soldats allemand (chiffre à prendre avec précaution) est neutralisée par le véhicule et son équipage¹³². Cela illustre l'impact qu'ont les unités motorisées SAS lorsqu'elles sont utilisées intelligemment. La mobilité associée à une forte puissance de feu sont des atouts majeurs pour les parachutistes. Même en 1944, la guerre ne doit plus se faire à pied, sans motorisation, la victoire est impossible.

¹²⁸ **JEGO Joseph**, *1939-1945 Rage Action Tourmente au pays de Lanvaux*, 1991.

¹²⁹ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35

¹³⁰ Service Historique de la Défense, Fond AI4D164

¹³¹ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 227.

¹³² **JEGO Joseph**, *1939-1945 Rage Action Tourmente au pays de Lanvaux*, 1991. Page 135.

Malgré les frappes aériennes et la jeep de Marianne, les défenseurs de la base Dingson ne peuvent continuer à défendre indéfiniment, les forces ennemies se renforçant au fil de l'après-midi. Vers 19 heures, il devient évident pour le PC que les Allemands sont trop nombreux et qu'il va falloir organiser la dispersion de la base pour éviter d'épuiser des munitions qui doivent servir à la guérilla¹³³. La troisième phase débute. En prenant cette décision, Bourgoïn applique l'ordre qui lui a été donné il y a déjà 24 heures ! Les SAS et les FFI parviennent à contenir les Allemands « assez facilement jusqu'au crépuscule ». Mais les hommes de la Wehrmacht finissent par pénétrer les défenses du camp et à se rapprocher du PC de la Nouette, obligeant les assiégés à accélérer le processus d'évacuation. À l'issue d'une réunion entre les officiers SAS et FFI, il est décidé de profiter de l'obscurité pour évacuer la totalité des hommes et le plus de matériel possible. Trois points de repli (Josselin, Trédion et Callac-Trédion) sont choisis pour brouiller les piste et faciliter la dispersion. Une fois arrivées à ces points, les compagnies FFI doivent retourner dans leurs villages d'origine et y attendre un nouvel appel de leur officier pour se rassembler de nouveau. Quant aux parachutistes, ils ont pour ordre de se diriger sur plusieurs points de rassemblement disséminés sur une zone couvrant Callac, Saint-Aubin et Plumelec. Les premières troupes à partir sont celles qui n'ont pas participé au combat. Au cours de cette dispersion, le capitaine Leblond relève que si le repli s'effectue sans difficulté pour le bataillon « Caro », il en est autrement pour les deux autres qui sont été accrochés et malmenés. Il ajoute que « l'ordre et la discipline ne furent pas des meilleurs »¹³⁴. Des pertes assez nombreuses sont à déplorer au cours de ce retrait car les Allemands tiennent les noeuds de communication. Marianne et ses hommes sont parmi les derniers à évacuer. L'officier participant, avec sa jeep, à une contre-attaque qui évite au PC d'être pris par les Allemands, « cette tactique eut les plus heureux résultats »¹³⁵. Concernant l'acheminement des munitions et des armes, une vingtaine de camions réussissent à décrocher en direction du château de Callac-en-Plumelec. Mais l'équivalent de trente camions de matériel sont toujours sur place lorsque les Allemands s'emparent du camp¹³⁶. Et ce malgré la destruction de trois tonnes d'armement par le capitaine Puech-Samson et ses hommes qui ont pris le risque de rester un moment à la base après l'évacuation générale. Le bilan humain est tout aussi nuancé et très variable selon les sources et les ouvrages. Du côté allemand, les pertes sont évaluées une première fois à 560 morts, mais des

¹³³ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35

¹³⁴ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35

¹³⁵ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35

¹³⁶ **EVEILLARD Jean-Yves**, *11 Batailles qui ont fait la Bretagne*, Skol Vreizh, 2015.

ouvrages comme celui de Roger Leroux¹³⁷ ou encore celui du docteur Maheo¹³⁸, annoncent 300 victimes en se reportant sur un rapport établi par le capitaine Fay, officier de liaison britannique parachuté à Saint-Marcel. Une conférence sur les troupes aéroportées, donnée par le capitaine Leblond (officier SAS présent au moment des faits) retranscrite sur papier et figurant dans les archives du SHAA, parle de 220 victimes allemandes tuées ou blessées¹³⁹. Côté français, les chiffres divergent aussi. En reprenant les données des ouvrages précédents, il y aurait 28 français tués dont six parachutistes, environ soixante blessés et une quinzaine de prisonniers. Cependant Joseph Jégo, FFI présent à Saint-Marcel, relate dans son livre que le capitaine Guimard annonce 42 français morts et une soixantaine d'hommes plus ou moins blessés¹⁴⁰. Roger Leroux, quant à lui, estime le nombre de morts à une trentaine¹⁴¹. Enfin la conférence sur les troupes aéroportées, citée plus haut, avance des chiffres sensiblement différents. Trois officiers parachutistes tués, deux blessés, une trentaine de SAS tués ou blessés et plus d'une centaine de FFI hors de combat¹⁴². Il est probable que les données de cette conférence soient celles qui se rapprochent le plus de la réalité. L'analyse du capitaine Leblond semble être plus objective que celles des auteurs et des témoins qui ont pu, malgré eux, gonfler ou déprécier les données en se basant sur les dires d'anciens combattants et même sur le rapport de Fay. L'objectif de cette conférence survenue après la guerre étant d'analyser les caractéristiques propres des parachutistes mais aussi les mesures à prendre contre les troupes aéroportées, il est difficile d'imaginer le capitaine Leblond faire preuve de subjectivité. La bataille de Saint-Marcel fait juste office d'étude de cas.

Quels enseignements peut-on alors tirer de la bataille de Saint-Marcel ?

D'un point de vue comptable, on peut penser que le bilan humain parle en faveur des FFI et des SAS, même si l'écart avec les pertes allemandes n'est pas large, il y a environ entre 6 et 10% de pertes pour les troupes françaises, ce qui reste raisonnable. Côté allemand, quasiment le double des troupes engagées est mis hors d'état de nuire. Sauf que contrairement au vivier résistant et SAS, les troupes allemandes sont fortes de dizaines de milliers d'hommes. Libre au lecteur de choisir qui a plus perdu selon lui... D'un point de vue matériel, c'est un désastre. Les Allemands récupèrent plus de la moitié du stock d'armes et de munitions et la base censée accueillir les parachutages n'est plus utilisable, annulant ainsi l'un des principaux objectifs de la mission assignée aux SAS. De plus

¹³⁷ **LEROUX Roger**, *Le maquis de Saint-Marcel*, Éditions Ouest-France, 1981. Page 467.

¹³⁸ **MAHEO Patrick**, *Le maquis de Saint-Marcel*, Rue des scribes, 2005. Page 227.

¹³⁹ Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AI4D164

¹⁴⁰ **JÉGO Joseph**, *1939-1945 Rage Action Tourmente au pays de Lanvaux*, 1991. Page 135.

¹⁴¹ **LEROUX Roger**, *Le maquis de Saint-Marcel*, Éditions Ouest-France, 1981. Page 407.

¹⁴² Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AI4D164

l'évacuation de Dingson, réduit à néant toute l'organisation mise en place par les parachutistes au cours de ces derniers jours. Il faut reformer les compagnies, les réarmer, continuer leur apprentissage, trouver de nouveaux points de rencontre à l'abri des regards ennemis et surtout réfléchir à un nouveau mode opératoire pour continuer la guérilla, le précédent étant trop risqué.

Néanmoins, la bataille de Saint-Marcel a permis aux FFI et aux SAS de faire une démonstration de force. Si les Allemands ont été surpris par les forces en présence (expliquant en partie le faible effectif engagé), ils l'ont surtout été par la discipline et l'organisation qui a régné au sein des rangs français pendant l'affrontement. Ils ont également été troublés par la ténacité et l'opiniâtreté dont ont fait preuve les troupes françaises¹⁴³ à tel point que la *Feldgendarmerie* l'a retranscrit dans un rapport. Cela démontre que les SAS sont tout à fait aptes à former des hommes derrière les lignes ennemies. Une qualité qui n'a pas été développée sous le commandement de Stirling, mais qui le sera dans les futures guerres de décolonisation. En subissant de nombreuses attaques aériennes, les Allemands ont également été témoins de la coordination et de la liaison permanente qui existe entre les troupes au sol et le commandement allié. Cet appui aérien montre que les parachutistes ne sont pas seuls et laissés pour compte mais au contraire qu'ils disposent de moyens tactiques, techniques et balistiques élargis, confirmant la possibilité d'ouverture d'un second front en Bretagne, voire d'un second débarquement. Enfin, si la bataille de Saint-Marcel n'a pas de réelle incidence humaine et matérielle du côté allemand, elle porte un coup moral très important, contribuant à la psychose et à l'impression d'insécurité perpétuelle que ressentent les hommes de la Wehrmacht en Bretagne. En fin de compte, ils ignorent encore l'étendue totale du dispositif parachutiste mis en place dans la région.

Pour autant, on ne peut pas non plus affirmer que Saint-Marcel est une victoire pour les Alliés et les résistants bretons. Cette idée d'ancrage autour d'un centre mobilisateur est voué à l'échec avant même qu'elle ne soit mise en pratique par Bourgoïn. Les SAS du « manchot » ont appliqué des consignes dont leur fondateur s'est affranchie en Afrique, parce que justement elles surexposent les SAS à un danger qui est évitable. D'autre part, le capitaine Leblond souligne que leur erreur principale « fut de constituer de grosses bases de réception de matériel sur lesquelles venaient se rassembler des effectifs trop nombreux ». Il ajoute que nourrir cette population « posait souvent des problèmes quasi insolubles (...) il fallait aller chercher le ravitaillement de plus en plus loin ce qui attirait l'attention de l'ennemi et multipliait les risques ». Selon lui « il aurait été beaucoup moins dangereux de constituer plusieurs petites bases où les unités FFI, compagnies par compagnies seraient venues chercher leurs armes. Ces bases auraient été beaucoup plus faciles à ravitailler sans

¹⁴³ Rapport de la Feldgendarmerie figurant dans **EVEILLARD Jean-Yves**, *11 Batailles qui ont fait la Bretagne*, Skol Vreizh, 2015.

que l'attention de l'ennemi soit attirée sur elles ». Au sujet des *Cooney Parties*, il ajoute, « que les groupes de sabotage n'avaient pas une autonomie suffisante (...) il leur fallait rejoindre une base pour se ravitailler. Il aurait été préférable de parachuter avec eux des containers (...) qui auraient été enterrés et auraient servi de base de ravitaillement pour chaque groupe de sabotage qui auraient pu opérer deux ou trois fois plus longtemps ». Concernant l'encadrement des FFI, il constate que c'est une « lourde servitude pour le bataillon » cependant il avoue qu'en retour les FFI et la population leur rendent des « services importants en bien des circonstances ». Quant aux Allemands, il considère que leur erreur principale a été d'attaquer la base avec si peu d'hommes mais que cette décision est peut être due à leur mauvaise évaluation de l'étendue de la base mais aussi parce qu'ils n'ont tout simplement pas eu le choix. Les moyens de transports étant alors réquisitionnés pour le transport de troupe en Normandie et les seules troupes de valeur se trouvant assez éloigné de Saint-Marcel.¹⁴⁴ C'est ce qui a probablement sauvé ce qui reste du maquis de Saint-Marcel. Si ce n'est pas une victoire, cela reste un « heureux » concours de circonstances qui a fait que les troupes de la base Dingson ont tenu. Cependant les parachutistes et les FFI n'ont peut-être pas réfléchi à la somme de conséquences bonnes ou mauvaises qui s'apprêtent à découler de cette affrontement. Marianne, Contet, Raufast, Chilou, Mendes-Caldas, Louis, Papazow, Taylor, Lakermance, Jacir et Krysik ont participé à cette bataille et en sont ressortis vivants. Mais pour combien de temps ?

c) Le retour à un mode d'action SAS, la traque des allemands, l'arrivée des motorisés et la liaison avec les forces américaine

Pour reprendre les mots du capitaine Leblond¹⁴⁵, pendant les jours suivant Saint-Marcel et précédent l'arrivée des américains, les SAS « mènent une véritable existence d'hommes des bois ». Cette période charnière dans la libération de la Bretagne est trop riche pour pouvoir la résumer en quelques lignes, c'est pour cela que l'on s'attardera ici sur les faits qui concernent directement les parachutistes étudiés dans ce mémoire.

Après Saint-Marcel, les SAS se dispersent dans la nature et les Allemands lancent une vaste répression afin de traquer et débusquer les SAS et les FFI. Dès le 19 juin, les allemands passent à l'action. Ils tuent notamment le sergent Navailles dans son sommeil. Ils pillent et brûlent des fermes, des châteaux et des maisons dans le village de Saint-Marcel et ses alentours. Ils violent les nonnes de la commune et annoncent que chaque résistant ou parachutiste capturé doit être abattu sur le champ et les maisons des résistants doivent être brûlées. Ce n'est que le début de ces répercussions qui vont se prolonger jusqu'à la fin du mois de juillet. Une traque sans merci qui

¹⁴⁴ Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AI4D164.

¹⁴⁵ Rapport Leblond, Archives personnelles du Colonel Jean-Christophe Dumont.

aurait pu être évité si les SAS étaient restés cachés au lieu de se rassembler à la Nouette. Pour diriger cette chasse à l'homme, les Allemands regroupent à Pontivy des membres de l'*Abwehr* (service de renseignement militaire), de la Gestapo, du *Sicherheitsdienst* (SD) service du renseignement SS et même des miliciens français et bretons provenant du groupe « Pierre Lyon » et du Bezen Perrot (unité paramilitaire nationaliste bretonne). Tous ensemble, ils forment le *Front Aufklärung Truppe 354* et sont dirigés par le capitaine Herr. Mais la tête pensante de cette mission se nomme Maurice Zeller. Ancien officier de marine français, il est rayé des cadres de l'armée française, devient militant d'extrême droite, puis s'engage dans la LVF (Légion des Volontaires Français contre le bolchévisme : corps de soldats français intégrés à la Wehrmacht) et combat sur le front russe. En 1943, il devient officier du SD allemand. Leur objectif principal : capturer et exécuter les chefs de la Résistance et des SAS. Bourgoin et Marianne sont les cibles principales. Pour plus d'efficacité, ils sont épaulés par la *Wehrmacht*, notamment des troupes géorgiennes et ukrainiennes. En conséquence, les populations susceptibles d'aider la résistance ou les parachutistes sont interrogées, torturées voire abattues ou envoyées dans les camps de concentration et d'extermination. Le capitaine Leblond note que les résultats obtenus par la terreur sont bien meilleurs que ceux glanés lors de simple patrouilles. Pour éviter de grosses pertes, seuls les détachements légers de résistants et parachutistes sont attaqués, et capturés quand c'est possible. C'est dans ce contexte que les SAS doivent se disperser et reformer des groupes de combat pour continuer la guérilla. L'état-major de Bourgoin et du colonel Morice (chef des FFI) se cache et se déplace régulièrement sans pouvoir communiquer véritablement avec le reste du bataillon SAS. Le 19 juin, Pierre Marianne est à la tête d'un groupe de 80 à 100 hommes. Désormais, c'est lui qui tient les commandes. Après avoir stationné dans les bois de Callac, il rejoint la forêt de Lanvaux. Une fois sur place, il ordonne la dislocation de son groupe, sûrement pour éviter d'attirer l'attention. Accompagné de quelques hommes dont Auguste Chilou, il gagne la ferme familiale de leur guide FFI, Joseph Jégo. Le lendemain, ils manquent d'être découverts par des cavaliers russes et Marianne décide de scinder le groupe une nouvelle fois. Il ordonne à Chilou de rester sur place pour prendre contact avec les différents groupes de parachutistes éparpillés dans le secteur, tandis que lui-même se dirige vers une autre ferme, située aux alentours de Cadoudal. Le 22 juin, par l'intermédiaire de Joseph Jégo, Auguste Chilou demande à Marianne s'il peut rejoindre Rennes pour rendre visite à sa famille. L'officier refuse mais fait part au messager FFI qu'il souhaite que Chilou passe officier et qu'il demeure sur place pour continuer à s'occuper des hommes. (Petite parenthèse : ce que rapporte Joseph Jégo, au sujet de la promotion demandée pour Auguste Chilou est étrange, car David Portier affirme quant à lui que l'adjudant-chef est promu lieutenant le 9 juin. De plus, aucun des papiers administratifs en rapport à ce sujet ne coïncide sur la date exacte et la

nature du grade en question. Ce qui est sûre, c'est qu'à la fin du mois de juin, Marienne et Déplante sont passés capitaine.)

Finalement, Auguste Chilou obtempère et continue sa mission dans le secteur, en pourvoyant aux besoins de ses hommes, que ce soit en armes ou en ravitaillement. Le 27 juin, alors que les Allemands organisent de nombreuses arrestations sur Plumelec, Chilou et ses hommes décampent et rejoignent Bréhé, un lieu-dit. Le 29 juin, alors qu'il est dans une ferme à Rémungol-d'en-bas pour y récupérer de la nourriture, il est surpris par des Allemands qui encerclent la ferme. Accompagnés de 4 FFI, il tente de résister (il aurait tué six hommes)¹⁴⁶ mais est abattu après une course d'une centaine de mètres. Le propriétaire de la ferme et son fils sont torturés puis exécutés 15 jours plus tard au fort de Penthièvre¹⁴⁷. Entretemps, le 23 juin, dans la vallée de la Claie, Alain Papazow échappe à une battue allemande de grande envergure, 400 soldats ont été mobilisés¹⁴⁸. Après avoir échappé aux Allemands en compagnie d'un autre parachutiste, il rejoint la région de Camors et prend contact avec Déplante. Sur place, lui et son compagnon sont affectés à la réception de parachutages, puis ils participent à l'instruction de FFI locaux. Ils font également partie des équipes de sabotage qui opèrent sur les lignes Lorient-Vannes et Lorient-Quimperlé. Quant à François Krysik, il se trouve avec des SAS chargés de l'encadrement d'un groupe de maquisards autour de Ploermël¹⁴⁹. Taylor, qui est aspirant, rejoint Marienne aux alentours du 22-23 juin, il est à la tête d'une quinzaine d'hommes et est chargé de la sécurité du nouveau PC installé au Quénelec. Durant cette période Marienne se plaint car il ne dispose d'aucun équipement radio. Cela l'empêche d'avoir des contacts fluides avec l'état-major, et donc de pouvoir faire des demandes de parachutage et in fine d'armer les résistants. Michel Lakermance, isolé après la bataille de Saint-Marcel, est intégré au sein d'un groupe de 3 hommes, il assure les transmissions radios de ce groupe qui encadre des volontaires FFI.

Le 28 juin, une journée avant la mort de Chilou, un point est fait par John E. Rees¹⁵⁰, officier de la SAS Brigade. Marienne commanderait à cette date environ 80 hommes et se situerait au nord-ouest de Guéhenno. Déplante quant à lui, est toujours en charge de la base GROG, qu'il a considérablement développé. Installé au sud-ouest de Pontivy, il dirigerait 40 hommes. Il aurait armé deux bataillons FTP ainsi qu'un bataillon FFI, tous les trois seraient en cours d'instruction. Aucune information n'est donnée sur leur localisation.

¹⁴⁶ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89

¹⁴⁷ Témoignage de Joseph Jégo, rencontré en 2017.

¹⁴⁸ Archives personnelles du Colonel Jean-Christophe Dumont. Tentative de reconstitution de l'historique des infiltrations d'agents en France de 1940 à 1945, par Pierre Tillet.

¹⁴⁹ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 239.

¹⁵⁰ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35

Un nouveau compte-rendu¹⁵¹ est fait le 6 juillet à Moor Park où se trouve le QG des forces aéroportées Alliées. Il est rapporté que le commandement SAS du Morbihan disposerait de 5 000 hommes armés, organisés en petits groupes et toujours en phase d'entraînement pour préparer l'insurrection. Le but de ces groupes seraient d'isoler Vannes et Lorient, d'où une concentration particulière sur ces mêmes villes ainsi que Hennebont, Auray, Josselin, Malestroit et Guer. Dingson a pour commandant Marienne, en perpétuel contact radio avec Bourgoin. Il est mentionné qu'il met beaucoup de temps à répondre aux questions qui lui sont posées par radio, sûrement à cause de la traque orchestré par les Allemands. Il est mentionné qu'il donne ses consignes par estafettes. Marienne change continuellement de position avec ses hommes dans une zone comprise entre Josselin, Vannes et Auray. Il est en contact quotidien avec les chefs FFI locaux et le Royaume-Uni. Il dispose également de contacts sur la région de Vannes, avec le port de Lorient et avec les commandements de bataillons FFI du Finistère. Il est persuadé que Vannes est un port idéal pour accueillir « un débarquement de grande envergure ». Il a pour ordre de former de « nombreux groupes mobiles dispersés prêts à déclencher une attaque violente de guérilla le jour j, des embuscades et des destructions de routes et de voies ferrées. » L'ennemi, occupé à disperser ses groupes de combat, ne verra pas arriver une attaque de grande envergure selon le commandement Allié. L'officier français dirige également des groupes de 10 hommes menant des opérations de harcèlement à l'intérieur des terres. Selon le commandement Allié, Marienne est en passe de fonder pour le Finistère, une organisation semblable à celle du Morbihan. Et il aurait réfléchi à des plans pour aider à prendre Vannes et Lorient, lorsque les Alliés arriveront sur place. Il est qualifié comme quelqu'un de sûr et ayant la situation bien en main.

Quant à GROG, la base de Déplante, elle dirige à cette date six « bataillons parfaitement organisés », à savoir quatre bataillons FTP, un bataillon FFI et un bataillon FFR. 76 instructeurs SAS et 10 hommes de liaison ont été affectés par Déplante à ces unités. Il est intéressant de noter que les données mentionnées dans le compte rendu du 6 juillet sont différentes de celles figurant dans le compte rendu du 28 juin, écrit par l'officier Rees. Il faut également souligner l'excellent travail réalisé par Déplante qui a aucun moment ne s'est opposé directement aux Allemands, mais qu'il a bien respecté les consignes SAS, à savoir rester dispersé, continuer les sabotages et former les résistants locaux aux techniques de guérilla. Ses messages sont brefs et clairs. La plupart des nombreux parachutages organisés par l'officier sont des succès. Il est néanmoins indiqué que Déplante n'a pas de but précis si ce n'est de créer un bloc à travers la Bretagne allant de Vannes à Saint-Brieuc. Sa zone d'influence s'étend sur des communes des Côtes-du-Nord et du Morbihan,

¹⁵¹ Service Historique de la Défense, Fond GR13P35

parmi lesquelles Lamballe, Loudeac, Josselin, Baux, Plouay, Gourin, Rostrenen et Saint-Brieuc. Il lui resterait 6 bataillons à former. Cependant, hiérarchiquement parlant, Marienne reste supérieur. Des consignes intéressantes d'un point de vue tactique, ont été retrouvées dans les ordres rédigés par Déplante pour les bataillons FFI et aux parachutistes rattachés à ces bataillons qu'il avait à charge¹⁵².

Parmi les consignes relevées, chaque équipe doit rester dans le secteur qui lui est attribuée et ne doit pas entreprendre d'opérations hors de cette zone sans ordre particulier.

Pendant l'entraînement, les résistants apprennent à utiliser leurs armes, à créer des réflexes, à contrôler leur position de tir, à corriger leur visée visée, à étudier le terrain, et à rester discipliné dans le feu de l'action...

Concernant la réalisation d'une embuscade, que ce soit le choix du lieu, le placement des hommes armés ou l'étude préliminaire du point de repli et du point de regroupement, tout est soigneusement étudié. Des consignes sont également données aux SAS sur l'administration des sections FFI. Déplante insiste particulièrement sur l'indiscrétion des résistants qu'il faut impérativement corriger, notamment pour les empêcher de déambuler dans leur commune les armes à la main.

Le genre d'erreurs qui va causer l'assassinat de Marienne et de ses hommes par l'*hauptmann* Herr et Maurice Zeller (cités précédemment).

Le 13 juillet, à l'aube, alors qu'il est installé avec des parachutistes et des FFI à la ferme de Kérihuel, il est pris au piège par un groupe de sept hommes dirigés par Herr et Zeller. Celui-ci a réussi à trouver Marienne en trompant des locaux et des résistants, en revêtant lui et quelques hommes, des uniformes de parachutistes. Le boniment a fait le reste. Une fois arrivés aux abords de la ferme, ils franchissent les contrôles de sécurité sans être inquiétés. Il faut ajouter que le lieutenant Taylor qui est chargé de la protection du capitaine Marienne et du PC, n'a semble-t-il, pas pris son rôle totalement au sérieux. Aucune sentinelle n'est de garde ce soir là sur les accès à la ferme excepté les FFI postés à l'entrée principale de celle-ci. Une erreur de débutant, inacceptable pour un militaire appartenant à une unité spéciale. Les Allemands aidés par des miliciens français, inférieurs en nombre, prennent possession de la ferme endormie, regroupent tout le monde et les exécutent pour éviter que d'autres parachutistes viennent à leurs secours et surtout pour éviter qu'ils ne s'échappent¹⁵³. Un seul parachutiste parvient à s'échapper. Mendès-Caldas qui est arrivé dans la nuit fait partie des victimes en compagnie de Marienne. Quant à Taylor et ses hommes, placés en bordure du village, ils ont fui en entendant les coups de feu, direction Lézourdan.

¹⁵² **CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph** (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2e RCP (4e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997. Page 169.

¹⁵³ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 247.

Les Allemands et miliciens français récupèrent les carnets de Marienne, sur lesquels de nombreuses informations sont notées comme l'emplacement des dépôts de munitions. Des prises de guerres faciliteront la traque entamée par les forces allemandes. Les hommes du SAS et des FFI seront obligés de se faire discret et d'être perpétuellement en mouvement dans les semaines à venir. Le commandement du Morbihan est confié par Bourgoïn à Puech-Samson, nouvellement nommé commandant et qui se remet difficilement de blessures reçues à Saint-Marcel.

La mort de Marienne a un impact important tant sur les forces allemandes que sur les groupes SAS-FFI. Pour les premiers, c'est une victoire. La tête de Marienne était mise à prix juste derrière celle de Bourgoïn. Le neutraliser a bouleversé l'organisation de la résistance morbihannaise et porté un coup moral très fort. Les parachutistes et les insurgés locaux perdent leur chef et leur tête pensante. Le lion de Saint-Marcel, comme était surnommé Marienne n'était pas invincible, il vient de tomber, une fin tragique qui va contribuer à sa légende de guerrier, tel un héros romantique à la Lord Byron. Paradoxalement, Déplante et ses hommes ne baissent pas d'intensité mais au contraire redoublent d'effort (même si il n'a pas été possible de savoir s'ils ont été prévenu aussitôt de la mort de Marienne). Les actions de guérilla dans le secteur de Grog se multiplient et le soir précédent la mort du capitaine Marienne, les lignes de haute tension du secteur de Guerlédan sont coupées.

Le 29 juillet, un point est fait sur la situation en Bretagne par l'Etat-Major de Koenig, en prévision de prochaines opérations. Dans le Morbihan, 162 SAS et 4 000 hommes appartenant à la résistance sont opérationnels (1 000 de moins que sur le précédent rapport). Le terrain d'atterrissage¹⁵⁴ de Baleine est jugé compromis tout comme de nombreux dépôts d'armes. Les hommes sont à court de munitions. Des conséquences nées de la capture de Marienne. 67 SAS sont à Grog, ils y dirigent 4 500 hommes armés, et formés en bataillons de 500 à 700 hommes, la moitié est complètement instruite. Déplante remplit parfaitement son rôle d'organisateur et n'a pas souffert le moins du monde de la répression allemande, bien au contraire. Sur l'ensemble de la région, 259 SAS sont en état de combattre et entre 10 000 et 11 000 résistants sont armés.

Dans le même temps, Alain Papazow, accompagné d'un autre SAS, a pris en charge l'organisation et l'instruction du maquis de Calan, près d'Hennebont. Des destructions de voies ferrées sont effectuées entre Lorient et Vannes et Lorient et Quimperlé.

Pour Loïc Raufast, si l'activité est la même, la zone d'action est tout autre puisqu'il agit dans la zone d'action de la base Wash (opération similaire à Dingson qui a lieu dans les Côtes du Nord). Après un bref passage dans le maquis de Lauthénac, près de Loudéac, où il organise un parachutage d'armes, il se dirige en direction de Guingamp avec un autre parachutiste. Ils prennent en main l'instruction d'une compagnie de maquisards près de Callac, avec laquelle ils opèrent début août.

¹⁵⁴ Service Historique de la Défense, Fond GR13P34

Quant à Pascal Louis, il monte plusieurs embuscades vers Guigamp, Pontivy et Saint-Brieuc.

Le 1er août, le général Patton entre dans Avranches avec la 3e armée US. Il est à Rennes le 3 août.¹⁵⁵ Le jour même, à Londres, une conférence se tient à « l'Operation Room » de l'Etat-Major FFI. À 18 heures, la BBC diffuse la phrase « le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? » signifiant le déclenchement de la guérilla généralisée dans les cinq départements bretons. Cette phase est préparée depuis le 4 juillet par le général Koenig et ses adjoints. Le commandement des FFI de Bretagne est confié au colonel Albert-Marie Eon, un officier du BCRA. Le mois de juillet sert à la préparation de cette opération dont l'objectif est de coordonner la guérilla bretonne chargée de déstabiliser le plus possible les forces allemandes et de préparer au mieux le terrain pour l'arrivée des Américains. Cela passe notamment par l'organisation de nouveaux parachutages destinés à armer près de 30 000 hommes, et par l'unification de l'ensemble des mouvements de résistance sous une même autorité, celle du colonel Éon. Les parachutistes passent également sous son commandement (avec l'approbation du général McLeod, le commandant du SAS). Le nouveau chef de la résistance bretonne est parachuté le soir même avec son état-major. La réussite de cette opération est totale, 70 000 allemands sont bloqués en Bretagne et l'arrivée des Américains est grandement facilitée par les actions conjointes des SAS, des FFI mais aussi des Jedburghs, ces unités chargés de l'organisation et de la coordination des unités de FFI, regroupant des agents du SOE, de l'OSS et du BCRA.

Les 3, 4 et 5 août, des éléments motorisés du régiment (4e BIA ou 2ème SAS) sont parachutés à proximité de Ploërmel. Secteur dans lequel François Krysik et Jean Contet encadrent des maquisards. Achille Muller fait partie de ce dernier détachement parachuté le 5. C'est à bord de 10 planeurs WACO que lui, une trentaine de SAS et une dizaine de jeeps décollent de Grande-Bretagne. Le 8 août, Achille défile à bord de la jeep « La Vengeuse » avec d'autres camarades dans Vannes libérée conjointement par les SAS, les FFI et les Américains de Patton (les 4, 5 et 6 août). C'est lui qui conduit et à sa droite est assis le commandant Bourgoïn qui salue la foule. Une fois les festivités terminées, on leur demande d'agir sur « une zone de chasse qui va de Quimper à Nantes »¹⁵⁶ et de gêner les Allemands en utilisant les petites routes et les chemins. Cela correspond à l'ordre n°25¹⁵⁷ donné par l'Etat-Major FFI qui demande aux SAS dans un premier temps mission d'empêcher tout mouvement de l'ennemi au Nord-Ouest vers Redon. Dans un deuxième puis troisième temps, les parachutistes doivent renforcer la Résistance dans la mesure du possible,

¹⁵⁵ Archives nationales, Journal de marche et opérations du commandement des FFI en Bretagne de juillet à septembre 1944

¹⁵⁶ **MULLER Achille**, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012. Page 62.

¹⁵⁷ Service Historique de la Défense, Fond GR13P34

d'organiser (continuer finalement) la livraison d'armes à cet effet et d'éviter la démolition par l'ennemi des installations électriques de Pont-Château. Achille et ses camarades se dirigent vers Quimper (en passant par Quiberon et d'autres communes), qu'ils vont découvrir vidée de toutes ses troupes allemandes. Ils deviennent, par défaut, les libérateurs de la cité bretonne.

Mais le Mosellan n'est pas le seul à pouvoir se targuer d'avoir délivré une ville. Alain Papazow resté auprès du maquis de Calan jusqu'à l'arrivée des américains à Ploërmel le 5 août, rejoint Plouay le 8 et dirige les GI's jusqu'au fossé antichar de Gestel, à l'ouest de Lorient. Il faut savoir qu'à l'arrivée des américains, les SAS ont pour ordre de se mettre à leur disposition (en plus d'obéir au commandement FFI) et de les guider dans les terres si besoin est. Après avoir rempli sa mission, Papazow obtient un transport en jeep jusqu'à Pont-Aven où vit l'essentiel de sa famille, en particulier, les tantes qui l'ont élevé. Lorsqu'il arrive sur place, il n'y a plus un seul allemand. Il est le premier soldat Allié à entrer dans la commune. Et en quelque sorte son libérateur. Après quelques jours de repos, il retourne à Vannes où les parachutistes se regroupent.

Georges Taylor agit, lui aussi, pour les Américains. Début juillet, il est volontaire pour une mission de renseignement. Déguisé en pêcheur, il effectue une reconnaissance sur la presqu'île de Quiberon, alors occupée par 4 000 soldats allemands. Grâce à lui, les Américains sont renseignés sur la position des canons de gros calibres installés sur la commune.

Enfin Djamil Jacir est celui qui opère le plus au sud. Alors, sergent-chef, il commande un peloton de jeeps dans la région de Nantes. Après avoir pris contact avec les 300 FFI et FTP de Saint-Etienne de Montluc, et mené des actions en leur compagnie, il téléphone aux allemands de Saint-Nazaire pour demander leur reddition. Ils refusent. Djamil Jacir déclenche alors l'ordre de mobilisation générale¹⁵⁸. Comme toujours, de nombreux mystères non élucidés entourent Jacir, parmi lesquels, sa date d'arrivée sur les terres bretonnes. Des documents indiquent qu'il fait partie des détachements parachutés au mois de juin, alors que d'autres l'incluent dans les troupes motorisées qui débarquent au mois d'août. Pour l'instant, il y a aucun indice qui permet de pencher pour l'une de ces deux propositions.

Au fur et à mesure de la progression des Américains en Bretagne et de la libération de plus petites localités par les parachutistes et les FFI, les Allemands commencent à se rendre les uns après les autres (quand ils ne se sont pas dirigés vers la Loire par leur commandement). Eparpillés dans toute la région, les SAS du 2e RCP (le 4ème BIA a été renommé 2ème Régiment de Chasseurs Parachutistes début juillet), retournent vers Vannes pour s'y rassembler. La bataille de Bretagne est finie pour eux mais pas la guerre, car après trois semaines de repos, ils se préparent à une nouvelle offensive sur la Loire, l'opération Spencer.

¹⁵⁸ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

Quels enseignements peut-on tirer des opérations de Bretagne pour l'ensemble des parachutistes, ainsi que pour les 14 soldats étudiés ?

Premièrement, c'est l'opération la plus meurtrière pour le régiment du 4e BIA/2e RCP. Selon les chiffres donnés par David Portier¹⁵⁹, sur les 475 parachutistes engagés entre le 5 juin et le 6 août, 70 sont tués ou exécutés, 40 sont portés disparus, beaucoup souffrent de leurs blessures et une vingtaine d'entre eux est hospitalisée. Le 15 août 1944, l'effectif est de 234 hommes valides, soit 241 hommes de moins que ceux engagés au départ de l'opération. Pour faire bref, il manque plus de la moitié des effectifs. L'unité est tellement dégarnie, qu'un appel au volontariat est lancé dans les rangs de la résistance bretonne. Bouétard, Chilou, Marianne et Mendès-Caldas figurent parmi les hommes tombés en Bretagne. Pour rappel, sur les 14 parachutistes étudiés dans ce mémoire, cinq d'entre eux meurent pendant la Seconde Guerre mondiale, dont quatre en Bretagne. Un lourd tribut payé en vies humaines à cause d'erreurs qui auraient dû être évitées. Des fautes qui incombent à la fois à l'Etat-Major Allié, au commandement SAS et à certains soldats qui ont oublié à des moments clés, certains points importants de leur formation. Malgré ce bilan macabre, la libération de la Bretagne est une opération relativement réussie. Bien que le rassemblement de Saint-Marcel et la bataille qui en a découlé soit d'une bêtise sans nom allant à contre-courant du mode opératoire SAS, il faut avouer que les parachutistes et les FFI ont considérablement gêné l'envoi de renforts allemands sur le front de Normandie. La guérilla qu'ils ont menée a été efficace. Les Alliés n'ont pas été refoulés, le Débarquement a réussi, c'est tout ce qui compte. En plus, les hauts-stratèges ont découvert que ces unités parachutistes peuvent instruire des locaux et les transformer en unités combattantes mais aussi qu'ils peuvent les diriger et coordonner leurs actions. La découverte de cette nouvelle aptitude est majeure. Désormais les Forces spéciales se verront aussi confier des missions d'insurrection et de contre-insurrection. Et les exemples ne manquent pas, il suffit de se pencher sur la plupart des guerres de décolonisation qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare de voir les forces spéciales françaises, américaines ou britanniques, « venir en aide » aux forces armées de tel ou tel pays souhaitant combattre une force armée gouvernementale, rebelle ou terroriste. La Bretagne s'est avérée être un véritable laboratoire. Enfin, en plus de fixer les troupes allemandes sur le sol breton, les SAS ont libérés de nombreux secteurs dans toute la région, préparant ainsi l'arrivée des troupes américaines. Dwight, David. Eisenhower, chef suprême des forces alliées en Europe, a écrit dans son rapport destiné aux chefs de l'Etat-Major combiné qu'une mention spéciale pouvait être donnée à la Résistance bretonne, alors constituée en unités autour d'un noyau de parachutistes SAS du 4ème BIA. Il souligne particulièrement les embuscades tendues aux Allemands, la sauvegarde des ponts, le nettoyage des

¹⁵⁹ PORTIER David, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 288.

localités, la protection des lignes de communication alliées et l'aide incalculable qu'ils ont fourni aux troupes américaines grâce à la collecte de renseignements sur l'ennemi. De plus, ils ont « entouré les allemands d'une terrible atmosphère de danger et de haine, laquelle ébranla la confiance des chefs et le courage des soldats... ».¹⁶⁰

3. L'opération Spencer : direction la Loire

a) Les objectifs de l'opération sur la Loire

L'opération des SAS sur la Loire est déclenchée à la suite du débarquement des Américains en Provence le 15 août 1944. Celui-ci oblige l'armée allemande à retirer ses troupes du sud-ouest de la France et à se replier le long de la vallée du Rhône mais aussi sur l'axe Limoges-Bourges-Troyes¹⁶¹. Pour perturber cette débâcle, on demande aux parachutistes du 2e RCP de harceler et de causer le maximum de pertes aux troupes allemandes se repliant en direction du Nord-Est, qui cherchent à atteindre la trouée de Belfort¹⁶². Petite parenthèse, les SAS en profitent pour renseigner les Alliés sur les mouvements de troupes ennemies et permettre aux gros des troupes Alliées et à la RAF de faire de gros dégâts dans les rangs de la *Wehrmacht*, de la 1ère division de *panzer* SS et de la division SS « *Das Reich* ».

Pour remplir leur mission, les parachutistes reçoivent l'ordre de se diriger vers l'est, le long de la rive nord de la Loire et de franchir une rivière, soit à Tours, soit à Blois. Ils doivent ensuite continuer sur la route menant à Vierzon et Bourges pour ensuite harceler les troupes ennemies dans la région de Bourges et sur les points de franchissement de la Loire situés entre Moulin et Gien. La zone de mission s'étend sur trois départements, l'Indre, le Loir-et-Cher et l'Allier. La Résistance y est moins bien implantée et moins organisée qu'en Bretagne.

Les départs de Vannes se font entre le 29 et le 31 août.

b) Une opération motorisée : le retour à une utilisation accrue des Jeeps SAS et quelques faits de campagnes surprenants

¹⁶⁰ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

¹⁶¹ **CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph** (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2e RCP (4e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997. Page 222.

¹⁶² Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

Pour cette opération, 317 parachutistes (les vétérans de l'opération en Bretagne et des maquisards bretons ayant rejoint la troupe) seraient mobilisés¹⁶³. Contrairement à l'opération précédente, leur arrivée ne se fait pas par les airs mais par la terre, 54 jeeps seraient utilisées pour l'opération. Un autre document retrouvé dans les archives du SHD¹⁶⁴, mentionne 48 jeeps. L'utilisation de la jeep est nécessaire pour cette opération car les troupes allemandes venant du sud, suivent pour leur majorité, les axes routiers. Il leur est impossible de faire circuler leurs véhicules et transporter leur matériel en utilisant des petits chemins se trouvant dans les terres. On confie donc aux SAS, un véhicule très maniable, bien armé et rapide qui a déjà fait ses preuves dans le désert pendant les campagnes d'Afrique. Le régiment du 2e RCP est réorganisé en 4 *squadrons*, un de commandement et trois de combat (le *squadron* n° 4 est dirigé par le capitaine Déplante). Chaque *squadron*, (équipée de 12 jeeps selon un document du SHD¹⁶⁵, tandis que l'ouvrage d'Henry Corta¹⁶⁶ donne implicitement un résultat de 13 ou 14 jeeps par *squadrons*) est lui même séparé en deux *troops*, elles-mêmes divisées en quatre sticks (deux *troops* équivaut à huit sticks). Chaque stick est composé d'une dizaine d'hommes¹⁶⁷. Après avoir rejoint la Loire, chaque *squadron* se divise en patrouilles de deux ou trois voitures. L'objectif de ces effectifs réduits est de couvrir un maximum d'espace, pour faire du volume et déstabiliser au maximum les troupes allemandes déjà désorganisées par leur propre repli.

Quant aux jeeps, elles sont similaires à celles modifiées et utilisées dans le désert par les parachutistes de Stirling. À l'avant du véhicule, on retrouve généralement deux jumelages de mitrailleuses Vickers avec boucliers pare-balles. Un jumelage similaire est monté sur pivot à l'arrière. Sur certaines jeeps, la quatrième mitrailleuse, la Browning 12,7mm présente en Afrique, manque à l'appel. A contrario, un PIAT (arme antichar), un projecteur ou un lance-fumigène sont souvent ajoutés. Pour compléter cet arsenal, il y a un fusil-mitrailleur Bren (parfois monté sur pivot à l'extérieur côté chauffeur), une carabine M1 US, un pistolet-mitrailleur Sten MK V (crosse en bois et poignet pistolet), un pistolet automatique Colt 45 par homme, une dague commando par homme, des grenades défensives Mills, des grenades incendiaires, des mines A.T 75 (antichars) et des « *Gammon Bomb* », une charge de plastic contenue dans une enveloppe toile imperméable,

¹⁶³ CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2e RCP (4e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997. Page 231.

¹⁶⁴ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

¹⁶⁵ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

¹⁶⁶ CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2e RCP (4e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997.

¹⁶⁷ Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

projetant de multiples morceaux de métal lors de son explosion. Une arme très meurtrière. Chaque jeep contient 3 ou 4 hommes. Une dizaine de camionnettes Pick-up Bedford et des véhicules trouvés en campagne accompagnent le convoi.

Pour l'opération Spencer, la majorité de la « troop Marianne » se retrouve au sein du 3ème Squadron du commandant Puech-Samson, l'officier qui a pris la suite de Marianne à partir du 13 juillet 1944. Jean Contet (caporal), François Krysik (caporal-chef), Michel Lakermance (simple soldat), Pascal Louis (sergent), Alain Papazow (simple soldat) sont affectés à des jeeps. Quant à Loïc Raufast (sous-lieutenant) et Georges Taylor (aspirant), ils dirigent chacun un stick. Djamil Jacir (sergent/chef) est intégré au *squadron* n°2 du capitaine Leblond et Achille Muller (caporal) est au *squadron* n°1 du capitaine Larralde. Les quatre officiers commandant les squadrons pour l'opération Spencer ont tous eu un rôle majeur pendant la campagne de Bretagne.

Le squadron n° 1 arrive en premier à Briare le 30 août. Bourgoin s'y installe avec son QG, c'est d'ici que vont être dirigés toutes les missions. Achille raconte¹⁶⁸, qu'en plus du harcèlement, ils doivent reconnaître les ponts encore intacts et les conserver pour faciliter l'arrivée des troupes Alliées. Une fois encore, les SAS font figure d'éclaireurs et sont les premiers à infiltrer la zone opérationnelle.

Le 1er septembre (le 3 selon Achille), le squadron n°1 occupe Sancerre. Le stick d'Achille Muller, est arrivé en premier sur les lieux. Le soir même, les parachutistes abandonnent la ville aux Allemands faute de troupes suffisantes¹⁶⁹. Pourtant Achille Muller soutient le contraire dans son ouvrage¹⁷⁰. Au cours de la même journée les squadrons n° 2 et n°3 arrivent à Briare. Le lendemain Sancerre et la commune de Pouilly sont de nouveau occupé par les troupes ennemies. C'est un véritable chassé-croisé qui commence entre les SAS et les soldats de la *Wehrmacht*, mais une chose a changé depuis la libération de la Bretagne « les SAS ont changé de statut et, de gibiers, ils sont devenus chasseurs »¹⁷¹.

Les embuscades continuent entre le 2 et le 4 septembre. Les SAS avancent vers Bourges. Sancerre est totalement évacuée le 3, les Allemands soupçonnant une attaque de plus grande envergure, à tel point qu'ils commencent même l'évacuation de Bourges (libérée le 6 par des hommes du squadron n°1 et des FFI). Le 4 septembre, les squadrons 1, 2 et 3 se regroupent à Briare, tandis que le n°4 quitte Vannes (ilssont à Briare le 5). La commune des Aix, renfermant 250 soldats allemands est

¹⁶⁸ **MULLER Achille**, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012. Page 61.

¹⁶⁹ **CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph** (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2e RCP (4e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997. Page 230.

¹⁷⁰ **MULLER Achille**, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012. Page 64.

¹⁷¹ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 385.

attaqué, puis occupé. Au cours de l'affrontement, 18 soldats ennemis sont tués et 16 faits prisonniers. Du côté SAS, un tué et deux blessés. Après la bataille, un secteur différent est confié à chaque squadron. Le n°1 reste aux Aix, le n°2 prend position aux Epsailles et le n°3 tend des embuscades dans la zone Vierzon-Châteauroux-Bourges. C'est l'occasion pour Taylor et Raufast de se démarquer comme chefs de stick, chacun d'eux se montrant efficace au cours de leurs missions. Taylor est à la tête de trois jeeps (« Mickey », « On rigole » et « Raymonde » : les noms étaient choisis par les SAS) et de 12 hommes. Avec son peloton, il effectue des patrouilles en direction d'Issoudun, Poitiers, Rochefort et Périgueux. Dans la nuit du 6 septembre, alors qu'ils sont à la recherche d'un important convoi, ils arrivent sur le carrefour Neuvy-Pailloux, et tombent sur des soldats allemands qui font feu. Bien que le rapport de force soit défavorable, Taylor donne l'ordre d'ouvrir le feu. Le convoi riposte et les jeeps prennent la fuite, direction Briare pour débrieffer. Dès le lendemain, Taylor, signale le convoi par radio. Peu après, il est détruit par la RAF¹⁷². Ce même jour, Taylor attaque avec son maigre effectif deux compagnies de cyclistes de la Luftwaffe et fait une centaine de morts. La technique utilisée par Taylor pour cette attaque est similaire à toutes celles que vont mener l'ensemble des parachutistes durant cette campagne. Elle reprend les principes même du « Hit and Run », si chers au fondateur de l'unité. La méthode est simple, les soldats mitraillent à tout va tandis que leur chauffeur roule rapidement pour éviter la capture et des pertes inutiles. « La riposte de l'ennemi ne commençait à devenir efficace que cinq minutes au moins après le début de l'attaque. Pendant ce temps, les équipages avaient déjà vidés la plus grande partie de leurs chargeurs, ce qui représentait plusieurs centaines et pour les mitrailleuses Vickers, plusieurs milliers de cartouches. Les voitures se retiraient ensuite à toute vitesse et remplissaient à nouveau leurs chargeurs pour attaquer encore quelques kilomètres plus loin »¹⁷³.

Le défaut de cette tactique : impossible de chiffrer précisément les pertes ennemies, qu'elles soient humaines ou matérielles. Le 10 septembre, le stick Taylor surprend une dizaine de véhicules à l'arrêt et le mitraillent tout en lançant des « Gammon Bombs ». Le convoi explose et est incendié. De son côté, Raufast et ses 3 jeeps (Krysik est avec lui, et il est possible que Contet soit aussi du même stick) sont tout aussi actifs. Ils sont en charge du secteur regroupant Châteauroux, Limoges, Angoulême, Saintes et Cognac. Le 7 septembre, il attaque un convoi de 40 camions allemands, avec l'aide d'un autre stick (celui du Lieutenant Nicol auquel appartient Papazow). La colonne est en flammes. Le 9 septembre, le peloton aidé du stick auquel appartiennent Lakermance et Louis, attaquent un convoi ennemi sur la route entre Issoudun et Mareuil et détruit deux voitures d'état-major, une vingtaine d'Allemands est tuée.

¹⁷² Service Historique de la Défense, Fond GR12P89.

¹⁷³ **Eric Derrien**, *Historique du 2e Régiment de Chasseurs parachutistes*. Document PDF.

Pour Papazow, c'est le secteur de Vierzon. Avec ses camarades, il harcèle la division SS « *Das Reich* » qui remonte en direction du Nord. Il participe également à un accrochage à Mareuil au cours duquel des SS et des membres de la Gestapo sont tués. Ces derniers font partie de l'état-major de la *Kommandatur* de Biarritz.

Jacir, aux commandes de la jeep « La Madelon » opère entre Nevers et Saint-Pierre, il est accompagné de deux autres jeeps menées par un sergent et un sergent-chef. Il est fort probable que ce soit Jacir qui dirige ce stick.

Achille, qui est toujours à l'endroit où les choses se passent, rencontre avec son peloton un groupe de FTP dans un village qui doit être Jussy-Champagne. Les faits se passerait le 9 septembre. Sur place, les résistants les informent qu'ils encerclent une troupe allemande et que s'ils le souhaitent, ils peuvent les neutraliser ensemble. Jean Bodolec, l'officier supérieur d'Achille, refuse et préfère négocier. Les parachutistes viennent de récupérer deux allemands, qui ont sûrement désertés et avec qui ils ont sympathisé. Devenus leurs hommes à tout faire, l'un d'eux, qui s'appelle Fritz, servira d'interprète¹⁷⁴. Après avoir parlementé avec ses compatriotes, l'Allemand revient avec trois officiers de la *Luftwaffe*. Achille traduit à son tour, c'est le seul bilingue de sa troupe. Après avoir parlementé et fait croire aux Allemands que lui et ses camarades bénéficient d'un fort soutien aérien, il leur demande de se rendre. Les trois officiers ennemis qui sont de la vieille école et qui craignent le peloton d'exécution, demandent que l'ordre de reddition soit signé par un général allemand. Les SAS confient alors les Allemands aux FTP abasourdis et se rendent dans le camp américain le plus proche. Une fois revenus avec le papier signé par un général prisonnier, les SAS et les FTP voient défiler devant eux, les Allemands qui ont accepté la reddition. Ils sont plus d'une centaine et armés de surcroit. Selon Achille, les attaquer « eut été suicidaire, même pour une compagnie de FTP ». Le 11 septembre, à Saint-Pierre le Moustier, plus de 2 500 soldats allemands se rendent à un sous-lieutenant SAS du *squadron* n°2. Du jamais-vu ! Dans les jours qui suivent, Achille Muller et son stick assiste à un événement similaire. Alors que des soldats allemands de la colonne Elster tentent de rejoindre le nord pour effectuer une jonction avec les troupes quittant la Normandie, ils ne cessent de subir les attaques des SAS et de la RAF. Un jour, tandis que des éléments de cette troupe se regroupent à un carrefour près de Châteauneuf au sud de Bourges, le stick d'Achille passe devant eux. Anéantir ces trois jeeps leur prendrait une demi-seconde et pourtant leur officier supérieur, issu de la *Kriegsmarine* choisit de négocier. Après un premier contact entre les Allemands et Fritz, Achille retrouve son rôle d'interprète. Les conditions sont simples, l'officier allemand demande à ce qu'on les protège des attaques des résistants locaux, tout en conservant leurs armes jusqu'à ce qu'ils puissent se rendre auprès des Américains. Une demande

¹⁷⁴ MULLER Achille, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012. Pages 64-65.

ahurissante que les SAS acceptent. Le lendemain, le convoi part, escorté par les trois véhicules SAS. Une en tête, une à l'arrière et l'autre faisant la navette entre le début et la fin du convoi. À chaque fois qu'ils traversent un village, Achille rapporte qu'il faut prévenir la population en amont de leur passage afin d'éviter tout mouvement de panique. « Au moindre coup de feu nous risquions un carnage »¹⁷⁵. Le long des routes, les FFI sortent les drapeaux tout en conservant leurs armes à la main et le soir arrivant, tout ce petit monde s'installe dans un village. Chaque sentinelle allemande est doublée d'une sentinelle FFI avec armes déchargées. « Cela ressemblait à une fête du 14 juillet ». L'officier allemand, le maire de la commune et l'officier SAS dînent même ensemble. Le lendemain les Allemands sont confiées aux Américains. Il n'y a eu aucun accident.

Concernant Déplante, il est chargé de patrouiller avec son *squadron* dans un secteur établi entre Vierzon et Nantes. C'est son unité qui prend contact avec l'armée commandé par De Lattre de Tassigny, mais aussi avec le colonel Demetz, qu'ils servent jusqu'au 11 septembre, date de leur retour à Briare.

Le 14 septembre 1944 marque la fin de l'opération Spencer. Dans son rapport, l'officier de liaison britannique, le capitaine Fay fait un bilan chiffré de l'opération, tout en précisant que « rendre un compte détaillé de ces opérations serait superflu » (Henry Corta Qui ose gagne p231). La première raison, c'est que pour la plupart, les gros détachements allemands acceptent de se rendre qu'aux troupes américaines. Même si les premiers pourparlers, le transport et l'escorte de ces troupes ennemies sont l'oeuvre des parachutistes, n'étant pas considérés comme des prisonniers ils ne figurent pas au tableau de chasse des SAS. Le mode d'attaque SAS empêche aussi la collecte de données correctes puisque les jeeps sont perpétuellement en mouvement.

Le capitaine Fay comptabilise 226 ennemis tués, 100 blessés, 2 520 fait prisonniers, 120 véhicules capturés, 9 canons pris ou détruits, 500 chevaux capturés et 6 convois importants attaqués. « Il suffira de dire que d'un point de vue SAS, le régiment a accompli sa mission entièrement... ». Le 2e RCP déplore la perte de tués, une douzaine de blessés et une jeep détruite. C'est l'opération qui a le moins coûté au régiment.

Il est évident que cette opération doit sa réussite à la tactique employée : une dispersion totale, une répartition des forces en petits groupes et des attaques rapides avant de quitter rapidement le terrain. Hit and Run.

4. Les opérations Franklin et Amherst

a) L'opération Franklin : un rôle d'avant-garde dans l'hiver des Ardennes belges

¹⁷⁵ Idem, Page 70.

Après l'opération Spencer sur la Loire, les hommes du 2^e RCP et du 3^e RCP (l'autre régiment SAS français) sont mis au repos dans les communes d'Esternay, d'Epernay et de Montmirail, en Champagne. Certains en profitent pour partir en permission et retrouver une famille qu'ils n'ont pas vu depuis des années, tandis que d'autres s'essayent à la vie parisienne le temps de quelques jours. Le 9 novembre 1944, une prise d'arme et une remise de décorations britanniques ont lieu dans la cour du Château d'Esternay en présence du général britannique Browning, du général américain Brereton et des colonels français Corniglion-Molinier et Bourgoïn. Déplante est décoré de la Distinguished Service Order, Taylor devenu sous-lieutenant, reçoit la Military Cross, tandis que Louis se voit remettre la Military Medal. Deux jours après, le 11 novembre, les SAS sont à Paris. Le général de Gaulle en compagnie de Winston Churchill remet à leur drapeau la Croix de la Libération, au pied de l'Arc de Triomphe. Ensuite les deux régiments défilent sur les Champs Élysées, Bourgoïn en tête entouré d'une garde d'honneur composée « des anciens des premiers jours », Louis y figure logiquement.

De retour en Champagne, les parachutistes attendent leur prochaine affectation, tandis que des volontaires sont formés sur place mais aussi en Grande-Bretagne. Le 22 décembre, Puech-Samson qui commande désormais le 2^e RCP à la place de Bourgoïn (muté au ministère de la Guerre), est convoqué en urgence. Dans les Ardennes belges, les Allemands ont déclenché l'offensive *Wacht am Rhein* le 16 décembre. Leurs objectifs : reprendre possession des forêts de l'Ardenne, reconquérir Anvers, couper les troupes Alliées en deux pour décourager toute tentative d'invasion de l'Allemagne et les forcer à signer une paix à l'Ouest de l'Europe. Environ 200 000 soldats allemands enfoncent le front tenu par le 8^e corps d'armée américain. Eisenhower ordonne à toutes les forces Alliées disponibles de fondre sur les Ardennes pour contenir l'offensive allemande. Le 23 décembre, les hommes et les véhicules du 2^e RCP sont prêts mais fortement amputés, l'effectif total est de 197 hommes¹⁷⁶. Pour cette mission, les parachutistes sont répartis en 2 *squadrons*, un de commandement et un de combat, dirigé par Déplante. Il est divisé en deux *troops* fortes de 13 jeeps chacune, elles-mêmes montées par 4 hommes. Ce qui fait 52 hommes par *troops* et 104 pour le *squadron* de combat. Y sont affectés Contet, Lakermance, Raufast et Taylor. 84 hommes sont affiliés au *squadron* de commandement, Louis et Papazow en font partie. Krysik n'est mentionné dans aucun des *squadrons* et cette opération ne figure pas dans ses états de service. Muller et Jacir sont en Angleterre pour préparer une opération secrète qui n'aura jamais lieu.

¹⁷⁶ **CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph** (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2^e RCP (4^e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997. Page 266.

Le 24 décembre, la colonne de SAS quitte Montmirail pour la Belgique. Ils passent le réveillon de Noël en voiture. Arrivés à Morteahan, ils sont accueillis par une rafale de mitraillettes. Les prenant pour des ennemis, les GI's américains ont tiré sur la voiture de tête. Déplante et son commandant sont indemnes mais le médecin des SAS, n'a pas cette chance et décède le 10 janvier. Il n'y a pas que les soldats ennemis qui tuent, la bêtise aussi. Le lendemain, les parachutistes partent à l'aveugle au delà de la ligne amie pour rejoindre la ville de Bertrix. Ils y arrivent dans la journée, accueillis par les Belges. Le PC est installé, la mission peut débuter. Les SAS ont trois objectifs, protéger le flanc gauche de la 8e armée US, prendre contact avec la 6e division aéroportée britannique et une compagnie de SAS belges (le 5e BIA) basée plus au nord, près de la ville de Wellin. Pour cette opération, les SAS dépendent du 7th tank destroyer, un régiment blindé américain. Pour remplir leur mission les SAS forment des patrouilles chargés de faire des prisonniers allemands et de collecter des renseignements sur la disposition des forces ennemies, malgré les faibles moyens mis à leur disposition et des conditions météorologiques exécrables. La neige recouvre tout, il fait un froid glacial, à tel point que les parachutistes recouvrent les planches de la jeep avec de la paille pour se protéger les pieds. « Pour démarrer les jeeps, ils doivent allumer des feux sous les moteurs »¹⁷⁷. En plus du mauvais temps, une bonne partie des axes routiers sont minés, rendant la progression encore plus difficile. Le 26 décembre, Taylor, prend contact avec les Britanniques. À partir du 2 janvier 1945, le front se stabilise et les SAS continuent leurs patrouilles tout en tendant des embuscades derrière les lignes ennemies afin de couper leurs lignes de communication. Des prisonniers sont faits et remis aux Américains qui se chargent de les interroger. Le 10 janvier 1945, date à laquelle le PC est transféré sur Libin, Déplante décide d'envoyer quelques patrouilles de reconnaissance dans le secteur de Saint-Hubert. Selon les Américains, 4 000 allemands sont sur place, malgré leur avertissement, Taylor et Raufast décident de partir avec leurs deux jeeps (Krysik fait partie du groupe) dans la nuit du 11 janvier pour voir ce qu'il est. Une fois arrivés, ils constatent que la ville a été évacuée par les Allemands. Après quelques fouilles, ils capturent des soldats allemands qui s'apprêtent à fuir et contacte le commandant Puech-Samson pour l'avertir qu'ils ont pris la ville et lui demandent des renforts. Le gros du bataillon arrive dans la commune, les habitants, revenus, sont en liesse. Et les Américains arrivent quelques heures plus tard, vexés de ne pas être les libérateurs de Saint-Hubert, qu'ils bombardent depuis des jours. Comble de l'ironie, les clefs de la ville sont remis par le bourgmestre au commandant des parachutistes et non aux autorités américaines.

Le 14 janvier 1945, Alors que la victoire des Alliés se profile de plus en plus, les SAS pensent qu'ils vont rentrer en France. Mais à leur grande surprise, on leur confie un nouveau secteur (le long de la

¹⁷⁷ **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 425.

rivière Ourthe - Sainte-Ode - Lavacherie, etc), bien plus réduit que le précédent et ils vont devoir servir d'éclaireurs à la 17 division aéroportée US. Encore une fois, le commandement allié, faute de savoir utiliser une unité spéciale (ou de vouloir le faire) emploie les SAS dans un rôle qui n'est pas le leur. Du gâchis. Et comme les hommes du SAS sont des soldats qui ont perpétuellement besoin d'action, le haut commandement Allié sait très bien, qu'aussi éloignée de leur doctrine d'emploi soit-elle, les parachutistes ne rechigneront pas à la tâche.

« Notre activité devient presque routinière. Tous les jours se sont des longues randonnées dans une campagne de neige, de longues expéditions à pied, dans les bois, auprès des villages, à la recherche des renseignements, des postes ennemis et toujours des prisonniers (...). Les vrais combats sont rares, les escarmouches presque des amusettes (...) nous récoltons quelques blessures mais le climat est le plus méchant. Plusieurs des nôtres sont évacués pour pieds gelés (...). Notre mission reste invariablement la même pendant que les unités voisines sont relevées les unes après les autres. Du reste nous nous en plaignons pas... »¹⁷⁸ Le 24 janvier, alors que le commandant Puech-Samson part en patrouille de reconnaissance avec 4 jeeps, le convoi roule sur un champ de mines et deux des véhicules sautent. Pascal Louis est grièvement blessé, c'est la fin de la guerre pour lui. Il est hospitalisé aussitôt. Puech-Samson fait également partie des blessés, Déplante prend sa place par intérim.

Le 25 janvier, le bataillon est relevé et retourne en Champagne, ils sont remis sous le commandement de la SAS Brigade après avoir été dirigé tour à tour par l'Etat-Major FFI de Koenig et les troupes américaines. Le 9 février ils sont au Havre et le 17 février, ils rejoignent la Grande-Bretagne.

Le bilan de la mission établi par le capitaine Fay est mitigé. Selon lui, il y a eu trois phases. Une première durant laquelle la situation est fluctuante et aucun front n'est établi. C'est la période durant laquelle les SAS sont le plus utiles même s'ils remplissent des tâches qui ne sont pas à proprement parlé « du travail SAS ». La seconde est marquée par la fixation de la ligne de front, les parachutistes pénètrent profondément les lignes ennemies en y effectuant des sabotages, en amont de l'arrivée des troupes américaines. Une mission qui aurait pu être effectuée à une plus grande échelle si les SAS avaient eu des moyens humains et matériels suffisants. Quant à la troisième phase durant laquelle les parachutistes poursuivent les reliquats des troupes allemandes qui battent en retraite, pour Fay, c'est « une perte de temps ». N'importe quelle troupe de reconnaissance pouvait remplir cette tâche. Dans les Ardennes, les SAS perdent deux hommes, un est porté disparu, 24 sont blessés et 8 ont les pieds gelés. Aucun des hommes étudiés n'est blessé excepté Louis. Ils ont fait (au

¹⁷⁸ **CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph** (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2e RCP (4e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997. Page 258-262.

minimum) 65 prisonniers et 18 morts. Fay ajoute également « que la valeur réelle et la nature exacte des SAS ne semblent pas avoir été comprise par les généraux américains qui ne leur ont pas confié des missions appropriées. Rectification a été apportée après discussion ». À la décharge des Américains, à ce moment de la guerre, ils n'existent pas encore d'unité de ce type dans leur armée, les Rangers (faisant aujourd'hui partie des unités américaines type forces spéciales) étant utilisé à plus grande échelle pour des opérations moins spécifiques que celles des SAS. Après la guerre, ils s'inspireront grandement des forces spéciales britanniques et françaises pour mettre sur pieds leurs premières Special Forces, plus connu sous le nom de « bérets verts ».

b) L'opération Amherst : Un dernier saut pour libérer la Hollande

L'opération Amherst constitue la dernière campagne du 2e RCP pendant la Seconde Guerre mondiale. Le régiment est accompagné de son « jumeau », le 3e RCP. Selon Achille Muller, « ce fut la campagne la plus dur. »¹⁷⁹

Fin mars 1945, la 1st Canadian Army est en Hollande où elle doit nettoyer les dernières poches de résistance allemande situées sur la partie occidentale du pays et sécuriser la bande côtière jusqu'au fleuve Weser¹⁸⁰. Cette campagne doit permettre au 21st Army Group de Montgomery de déclencher la dernière offensive en direction du Nord de l'Allemagne. Cependant les Canadiens avancent un peu à l'aveuglette et la reine Wilhelmine, la souveraine de Hollande souhaite qu'il y ait le moins de dégâts possibles sur son sol. Afin d'éviter des bombardements massifs et pour accélérer la progression des troupes canadiennes, on demande aux SAS (les deux régiments français, le 5th SAS et un squadron du 2nd SAS) de leur venir en aide. Les objectifs des Français sont de : prendre les aérodromes de Leenwarden, Helve et Steenwijk, de collecter du renseignement, de créer la confusion chez l'ennemi et d'empêcher les Allemands de détruire les ponts afin de faciliter l'arrivée des blindés canadiens qui doivent les rejoindre sous 72 heures ¹⁸¹. Une opération rapide et précise qui ne laisse présager aucune difficulté.

Le 7 avril 1945, tout le monde décolle des pistes de Dunmow, Shepgrave et Rivenhall (Christophe Prime p247). Pour cette mission les parachutistes perçoivent un armement neuf (Fusils mitrailleurs Bren à canon raccourci, Sten MK V et carabine M1 US), qu'ils choisissent au préalable. « Pour changer notre linge et nos tenues de combats il suffisait de se servir »¹⁸². Des nouveaux postes de

¹⁷⁹ Conférence à Vannes, le 8 mai 1018, pour la commémoration du 8 mai 1945.

¹⁸⁰ **PRIME Christophe**, *Les commandos SAS dans la Seconde Guerre Mondiale*, Tallandier, 2013. Page 246.

¹⁸¹ Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond AI4D60

¹⁸² **MULLER Achille**, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012. Page 87.

radio américains leur sont fournis, le modèle MCR 1 dit « biscuit ». Contrairement aux anciens modèles, ils se fixent à la ceinture et non dans un sac à dos. Comme il s'agit d'une opération éclair, ils partent avec seulement deux à trois jours de vivres.

La zone d'action des SAS français est séparée en 2. Le 2e RCP se charge du secteur se trouvant à l'ouest d'une ligne longue d'une soixantaine de kilomètres, tracée entre Groningen et les environs d'Omnen. Le régiment est divisé en 23 sticks d'une quinzaine d'hommes, eux-mêmes séparables en deux sous-sticks. Chaque stick doit être parachuté sur une DZ qui lui est propre et y remplir les consignes données. Contet et Papazow font tous les deux partie du stick 24 qui doit sauter sur la DZ 25. Loïc Raufast et François Krysik (devenu sergent) se retrouvent encore ensemble au sein du stick 6, avec pour DZ la n° 3. Quant à Georges Taylor, il dirige le stick 23. Les cinq parachutistes cités se trouvent à peu près dans le même secteur. Achille Muller est affecté au stick 16 et doit sauter dans les environs de la ville de Gieten. Djamil Jacir est parachuté avec le stick 22 entre Gieten et Zuidlaren. Henri Déplante ne participe pas à cette opération, il vient d'être appelé de toute urgence au sein de son ancien entreprise, la SNCASO, pour relancer l'aviation française. Pascal Louis est toujours hospitalisé.

Pour la première fois, sans qu'ils soient informés, ils vont tous sauté à haute altitude, environ 600 mètres au dessus du sol et ils vont être accompagnés d'un nombre équivalent de faux mannequins pour faire croire à une opération de grande envergure. Une fois sur parachutés, les SAS doivent même laisser leurs parachutes au sol pour effrayer les troupes d'occupation. De nouveaux radars terrestres sont utilisés. Ils sont censés augmenter la précision des parachutages. Il n'en est rien puisque quasiment aucun stick n'arrive sur sa DZ. Par exemple, Achille Muller atterrit à 9 kilomètres de sa zone initiale. Loïc Raufast et François Krysik connaissent le même sort et se retrouvent isolés dans les faubourgs de Hoogeveen lorsqu'ils posent le pied au sol. Ils n'arrivent même pas à établir le contact avec leurs camarades. C'est dire la fiabilité de ces nouveaux engins. « Après avoir récupéré un container d'armes, dont un bazooka, le sous-lieutenant Raufast et le sergent Krysik font une reconnaissance sur Hoogeveen d'où ils reviennent une heure plus tard avec un prisonnier et des informations : un convoi ennemi doit bientôt passer. Une embuscade est montée : la voiture de tête est détruite au bazooka mais les Allemands se reprennent et le stick se replie vers Dalen, emmenant avec lui six prisonniers et un couple de collaborateurs. » Après plusieurs heures de marche et grâce à un paysan hollandais, Loïc Raufast et François Krysik retrouvent leur stick le soir venu, dans la commune de Toldijk. « Le lendemain, ils partent vers Coeverden où ils récupèrent des jeeps qui y ont été parachutées et entrent en liaison avec des éléments de la 1 DB polonaise. Ils

effectuent des patrouilles de recherche et de nettoyage vers Elp, Schoonloo, Annen, Hooghelen, Groloo, Rolde et Assen »¹⁸³.

Le seul point commun à tous les sticks français c'est qu'ils ont tous été largués 50 kilomètres derrière les lignes allemandes.

Les jours suivants leur parachutage, les SAS enchainent les actions. Excepté pour Michel Lakermance et Georges Taylor, dont la participation à cette campagne est de courte durée. Le dimanche 8 avril, le premier cité est malheureusement capturé près de Zuidlaren et transféré au stalag XB de Brème. Il est libéré le mardi 24 avril 1945. Quant au second, il trouve la mort le jour de son atterrissage. Officiellement, il est abattu en couvrant ses hommes pris à partie par une patrouille ennemie. Cependant, plusieurs rumeurs courant parmi les SAS, suggèrent qu'il se serait jeté volontairement face à l'ennemi, certains hommes du régiment ne lui pardonnant pas la mort de Marianne. Mais ce ne sont que des suppositions. Les allemands l'auraient enterré et rendu les honneurs militaires.

Du côté des SAS opérationnels, un raid est notamment mené à Westerbork contre le PC du général Boöttger. Il s'agit ni plus ni moins du commandant de la *feldgendarmarie* des Pays-Bas. Jacir fait partie des hommes donnant l'assaut. Il recevra une citation pour son sang-froid et sa participation active à cette attaque. L'impact de ce fait d'arme est tel que les feldgendarmes commencent à évacuer le pays dès le lendemain. Le 15 avril, Djamil Jacir se distingue une nouvelle fois en attaquant, à la tête d'une équipage de jeeps, une garnison SS à Shoonlo. Malgré la réussite initiale de l'opération, les parachutistes doivent faire face à un problème majeur puisque les Canadiens ne parviennent pas à avancer plus loin que Coeverden. Les Français prennent contact avec la résistance locale pour les aider tandis que les habitants contribuent à leur ravitaillement et leur hébergement.

Pendant 15 jours, les SAS accomplissent de nombreux faits d'armes, à tel point que les Allemands font appel à leur propres unités parachutistes pour les prendre en chasse. Au final, les noeuds de communication ennemis sont occupés au moins 24 heures avant l'arrivée des troupes canadiennes. Des objectifs sont signalés à l'aviation alliée, les villages de Spire et Smilde sont conquis et gardés jusqu'à l'arrivée des canadiens. Un véhicule contenant des documents importants de la Gestapo est capturé. Le chef de la Gestapo de la Haye est tué et de nombreux renseignements sont collectés (en particulier sur les défenses des villes d'Assen et de Meppel)¹⁸⁴. En tendant une embuscade, le stick de Raufast et Krysik anéantit plusieurs groupes de cyclistes allemands, détruit des véhicules et capture un énorme camion de vivres qu'il donne à la population hollandaise.

¹⁸³ BERTHIER René, *Histoire de Loïc Raufast, commando S.A.S*, 2009. Page 26.

¹⁸⁴ Service Historique de l'Armée de l'Air, Fond A14D60

Le 19 avril, l'opération Amherst est terminée. C'est un succès total. Les Canadiens sont comblés par le travail des Français, qui leur a permis d'économiser beaucoup de temps et d'épargner de nombreuses vies et du matériel. Les Hollandais et dont la reine Wilhelmine, sont également reconnaissants. Jacir, Muller et Lakermance sont décorés par le royaume de Hollande, de la Croix de Guerre Commémorative avec boucle « Krijg te land 1940-1945 ». Achille résume la campagne par ces mots : « On a fait un bazar incroyable, on coupé toutes les liaisons possibles et inimaginables des forces allemandes, tous leurs agents de liaison ont été abattus, et heureusement que l'on a été parachutés sinon les canadiens auraient subi une véritable boucherie »¹⁸⁵.

Lors de cette opération qui devait durer de deux jours, les SAS du 2e et 3e RCP perdent 33 hommes et près de 80 SAS sont fait prisonniers, la majorité d'entre eux sont des hommes du 3e RCP¹⁸⁶.

c) La fin de la guerre

De retour en Angleterre, les SAS sont envoyés en permission, ils attendent une possible affectation en Norvège. Le 8 mai 1945, la capitulation de l'Allemagne nazie est signée à Berlin. Pour les parachutistes, la Seconde Guerre mondiale est bel et bien terminée. Fin juin 1945, ils sont de retour en France et sont rassemblés à la base de Château-Bougon. Le 1er août, ils sont intégrés à l'Armée de terre française. S'en est fini de leur appartenance à la Brigade SAS britannique. Le 2 octobre 1945, le 2e et 3e RCP sont dissous et versés dans un même régiment, nommé... Le 2e RCP. En janvier 1946, l'unité prend le nom de 1er Bataillon de parachutistes SAS et rejoint l'Indochine. Dans le même temps, un bataillon similaire est créé et rejoint l'Indochine en juin, il s'agit de la 1ère Demi-Brigade de parachutistes SAS. Le 2e RCP est dissout en 1947 et versé dans ce nouveau bataillon... Aujourd'hui les traditions et l'héritage SAS sont fidèlement conservés et arborés par le 1er Régiment parachutiste d'Infanterie de Marine (1er RPIMa). Un régiment faisant partie des unités françaises de forces spéciales, intégré au Commandement des opérations spéciales (COS). Les « paras » du 1er RPIMa ont repris le béret amarante, la devise « Qui ose gagne » et l'insigne des SAS, mais surtout, ils ont gardé une doctrine d'emploi similaire, les mêmes valeurs, le même caractère, le même esprit.

Jean Contet est démobilisé le 6 octobre 1945, Alain Papazow le 7 novembre 1945, Henri Déplante le 24 janvier 1946 et Djamil Jacir le 1er mars de cette même année. Achille Muller, François Krysik, Mihel Lakermance et Pascal Louis n'ont pas le temps de recevoir leur ordre de démobilisation puisqu'ils choisissent de poursuivre une carrière dans l'armée. Émile Bouétard,

¹⁸⁵185 Conférence à Vannes, le 8 mai 1018, pour la commémoration du 8 mai 1945.

¹⁸⁶186 **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010. Page 501.

Auguste Chilou, Pierre Marianne, Jacques Mendès-Caldas et Georges Taylor, y ont laissé la vie. Auguste Chilou, laisse derrière lui sa femme et ses trois enfants, les quatre autres étaient célibataires.

Au terme de cette partie consacrée aux opérations des SAS français pendant la Seconde Guerre mondiale, on peut conclure que chacune des campagnes auxquelles les parachutistes ont participé sont différentes, excepté sur un point, elles ont toutes fait figure de test. Les missions menées en Lybie et en Tunisie en sont les exemples les plus représentatifs, puisque le SAS a été conçue sur mesure pour ces campagnes dans le désert. C'est à cette période que la doctrine d'emploi du SAS commence à se construire, que la pratique du « Hit and Run » naît et que l'on peut voir ce dont l'unité est capable. Une expérimentation qui permet au SAS de se découvrir des aptitudes en matière de renseignement, d'opérations coups de poings, de raids motorisés, d'harcèlement et de survie en milieu hostile. Même si des unités telles que les corps francs, voir des commandos existe déjà depuis un moment, c'est au cours de cette période que naît véritablement le concept de forces spéciales.

Concernant la libération de la Bretagne, le SAS a déjà fait ses preuves sur d'autres terrains d'opérations permettant aux nouveaux engagés de bénéficier de l'expérience des vétérans. Ils ne sautent pas en « terrain inconnu ». Le caractère inédit de cette campagne tient dans la formation à la guérilla et la conduite, par les SAS, de groupes clandestins locaux et civils, les résistants. La région bretonne est un véritable laboratoire dans lequel sont développées l'insurrection et la contre-insurrection. C'est également la première fois que les SAS interagissent réellement avec la population locale vivant dans leur zone d'opération.

L'opération Spenser qui se déroule dans la Loire, ne représente pas un véritable défi par rapport aux opérations précédentes. Néanmoins, cela permet aux SAS de renouer avec les jeeps et le « Hit and Run ». De plus, ils démontrent également des qualités de négociateur inconnus jusqu'alors. Leur capacité à éviter le combat quand les circonstances le permettent révèle que le SAS n'est pas un corps de têtes brulées pour lesquels la vie humaine n'a pas grande importance.

Dans les Ardennes Belges, c'est indépendamment de leur volonté qu'ils servent d'éclaireurs. Aucune de leurs aptitudes ne sont vraiment mises à l'épreuve, excepté celle de l'adaptabilité à tout type de climat.

Enfin, l'opération Amherst est un cas qui mérite d'être plus étudié par les spécialistes, les passionnés et les historiens qui lui préfèrent les opérations en Afrique et en Bretagne. C'est la seule opération où les SAS mettent en pratique tout le savoir-faire acquis lors des campagnes précédentes. Entre la capture de points stratégiques, la survie derrière les lignes ennemies, la collaboration avec la population et les forces résistantes, le harcèlement des troupes allemandes, la collecte de

renseignements (...), c'est leur mission la plus riche en terme d'objectifs et sûrement celle qu'ils ont le plus maîtrisé malgré une météo plus que limite. Concluant ainsi, avec maestria, une guerre qu'ils ont débuté en balbutiant.

Autre point essentielle qui a déjà fait l'objet de travaux très sérieux mais qui pourrait être encore plus développé : l'autonomie relative des parachutistes SAS en opération. Certes, ils agissent souvent seuls pendant leurs différentes missions, mais cela ne signifie pour autant qu'ils sont totalement indépendants et autosuffisants, bien au contraire. Dans chacune de leurs campagnes, ils sont secondés soit par d'autres unités soit par la population locale. Pendant la campagne d'Afrique, les parachutistes de Stirling sont aidés par le LRDG qui les transportent sur leur zone d'opération. Une coopération qui leur fait prendre conscience qu'ils doivent se motoriser. Pendant toute la durée des opérations qui se déroulent dans la Loire, en Belgique et en Hollande, les SAS opèrent avec, voire secondent des unités (autres que la leur) françaises, américaines, britannique et canadiennes.

Au cours de la libération de la Bretagne, les SAS agissent conjointement avec les résistants qu'ils forment et avec qui une relation hiérarchisée et de coopération s'établit. Ils opèrent également en coopération avec les unités Jedburghs, occasionnant quelques conflits d'intérêt entre les deux unités, comme l'a si bien expliqué Yann Lagadec dans ses travaux¹⁸⁷. La population joue également un rôle majeur, sans elle, la libération de la Bretagne n'aurait pas été possible. Dans sa conférence sur les Troupes aéroportées, le capitaine Leblond rapporte que « la population dans son immense majorité nous était favorable et nous aidait de toutes ses forces. S'il en avait été autrement et surtout si nous avions été obligés de nous maintenir aussi longtemps parmi une population hostile, il est plus que probable que le bataillon aurait été détruit. » Une aide que les SAS retrouvent dans les Ardennes Belges, ainsi qu'aux Pays-Bas mais pas dans la Loire. Achille Muller a écrit à ce sujet : « Ici, dans le Berry, nous l'avons constaté durant toute la durée de l'opération, la population était plutôt distante. Pas de spontanéité comme en Bretagne. Et pour la nourriture, il fallait demander en insistant et... payer »¹⁸⁸. En Bretagne, en Belgique et en Hollande, les SAS doivent, en grande partie, leur ravitaillement à la population.

Enfin, sans la radio rien n'aurait été possible. C'est le matériel dont les SAS sont le plus dépendant. grâce à elle ils communiquent entre eux mais aussi avec leurs supérieurs qui conduisent leurs opérations depuis la Grande-Bretagne où leur PC situés à l'arrière. La libération de la Bretagne demeure l'exemple parfait de cette relation radio-unité. Selon Yann Lagadec, la radio est plus qu'un équipement comme un autre, c'est « l'arme essentielle ». Pour l'universitaire, « les Forces spéciales,

¹⁸⁷ **Yann Lagadec**, *SAS et Jedburghs autour de Pontivy : le rôle des Forces Spéciales Alliées dans l'armement de la Résistance du Morbihan à l'été 1944, actes du colloque de Pontivy*, Mémoires de la société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 2010. Page 220.

¹⁸⁸ **MULLER Achille**, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012. Page 62.

en uniforme, venant compléter voir supplanter dans le domaine militaire l'action des radios « des circuits clandestins... »¹⁸⁹.

On peut en déduire que pendant toute la durée de la guerre, les SAS se reposent (partiellement) sur deux facteurs, l'humain et la technologie. Bien que ces deux « moyens » occasionnent parfois quelques déconvenues, il n'en demeure pas moins qu'ils garantissent le succès d'opérations qui reposent en partie sur le hasard et les circonstances. Même si cet aspect ne doit pas occulter le savoir-faire des parachutistes.

Pour conclure cette partie, il est bon de rappeler que ces lignes ne retransmettent pas la guerre vécue par les SAS et elles ne le pourront jamais. C'est une expérience qui est trop traumatisante, trop personnelle pour pouvoir la retranscrire fidèlement avec des mots. Cinq des parachutistes étudiés dans ce mémoire sont morts dont quatre pendant la campagne de Bretagne. Et même si parmi les 14 parachutistes étudiés, tous n'ont pas été affectés aux mêmes missions, ils ont tous fait l'expérience des atrocités de la guerre et connu le deuil. Malgré un entraînement plus poussé que celui d'un soldat lambda, aucun d'eux n'a été formé à vivre la guerre. Achille Muller a confié « que malgré une instruction complète, ils n'étaient pas préparés à de telles situations. »¹⁹⁰. D'après lui, les deux événements qui l'ont le plus marqué psychologiquement, sont la mort d'Auguste Chilou, puis celle du lieutenant Marienne. Et pourtant, il n'a pas été témoin directement des faits puisque il n'a pas encore été parachuté à cette période, ce n'est qu'après qu'il en a souffert. « J'ai perdu mon instructeur préféré et ensuite on a abattu notre capitaine comme un lapin dans le dos ». Loïc Raufast a lui aussi avoué - dans une lettre envoyée à Paul Marienne, le neveu de Pierre Marrienne - que « le choc de la nouvelle de l'assassinat de Marienne et de ses hommes nous a bouleversés ». Quant à Djamil Jacir, s'il n'a pas souhaité évoquer le souvenir de camarades tombés au combat, il a tout de même tenu à dire que, « quand on est un bonhomme normal on regrette toujours d'être engagé dans une guerre, une guerre c'est une catastrophe, apprendre à tuer quelqu'un ce n'est pas logique »¹⁹¹.

Quoi qu'il en soit c'est une page qu'il leur a fallu tourner, et si quatre d'entre eux ont définitivement clôt ce chapitre en retournant à la vie civile, les cinq restants choisissent de continuer à servir comme soldat dans l'armée ou comme agent dans les services secrets.

¹⁸⁹ Yann Lagadec, *Actions spéciales et transmissions : les opérations de l'été 1944 en France*, extrait de la Revue Historique des armées, n°251, 2008.

¹⁹⁰ Interview d'Achille Muller donné le 9 mai 2017.

¹⁹¹ Idem.

Chapitre IV : après la guerre

1. Retour à la vie civile

a) Retrouver ses proches et la difficile reconstruction

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, à leur retour, les soldats de la France Libre ne sont pas autant acclamés que les soldats de la Grande Guerre, ni autant que les résistants de l'Intérieur. « La population affecte cependant une joie que l'on ne peut qualifier d'exubérante, en tout cas sans commune mesure avec celle que l'on connut à l'occasion du 11 novembre 1918 » (Déplante p 247). Parfois, ils rencontrent même une population qui les ignore quand elle ne leur est pas franchement hostile, déconcertant les SAS qui s'attendaient à un accueil chaleureux. Un état d'esprit similaire à celui rencontré lors de l'opération Spencer, dans la Loire. Et ce même si dans de nombreuses villes de France, notamment Paris, la fête est au rendez-vous. Selon Jean-François Muracciole¹⁹², « l'attitude des Français à la Libération constitue une autre mauvaise surprise et heurte au plus haut point ces combattants idéalistes (...) les mesquineries, l'épuration sauvage, l'hostilité des populations, particulièrement des paysans, dressent un tableau beaucoup plus sombre ». Le fossé entre FFI et FFL se creuse également, la majorité des soldats de la France Libre désapprouvant l'épuration sauvage organisé par les résistants de l'Intérieur, la « faible ardeur au combat, l'amateurisme militaire, la politisation, les montées en grade exagérées »¹⁹³. Difficile pour les SAS de les considérer comme des frères d'armes contrairement à leurs camarades britanniques. « On ne souffrait d'aucune rivalité avec les Anglais », confia Achille¹⁹⁴ qui avouera également « que dans le centre du pays, les gens étaient froids ». Loïc Raufast éprouve lui aussi ce sentiment d'étrangeté, d'exclusion, de distance vis-à-vis de ses compatriotes. À la fin de sa carrière militaire, il partira vivre « dans cette Angleterre qu'il avait tant aimée et admirée »¹⁹⁵.

Quant aux remerciements de l'Etat pour ces libérateurs, ils sont bien maigres. Alain Papazow écrit avoir perçu « une prime de démobilisation de 30 000 francs anciens, soit 300 francs nouveaux, un bon de transport et un bon pour percevoir un costume en fibrane aux Galeries Lafayette. »¹⁹⁶ Même, s'il ne s'est pas engagé pour les récompenses, c'est peu cher payé pour quelqu'un qui a donné 4 ans

¹⁹² MURACCIOLE Jean-François, *Les français libres, l'autre Résistance*, Tallandier, 2009. Page 298.

¹⁹³ MURACCIOLE Jean-François, *Les français libres, l'autre Résistance*, Tallandier, 2009. Page 300.

¹⁹⁴ Interview d'Achille Muller donné le 9 mai 2017.

¹⁹⁵ BERTHIER René, *Histoire de Loïc Raufast, commando S.A.S*, 2009. Page 31.

¹⁹⁶ Archives personnelles de la famille Papazow.

de sa vie à son pays. D'autant plus que tous ses hommes ont risqué la cour martiale en s'engageant dans les FFL.

Enfin, les SAS ont beaucoup de mal à retourner à la vie civile. Du jour au lendemain, ils doivent mettre de côté des années de guerre passées sous l'uniforme pour revêtir la tenue de ville sans aucun pallier pour les y préparer. On ne leur a pas enseigné à vivre la guerre et on ne les aide pas non à réapprendre à vivre. Papazow avoue avoir mis deux ans « à redevenir un être sociable grâce à la patience de mes parents et amis. »¹⁹⁷. Un état d'esprit que Muracciole décrit très justement : « La fin de la guerre suscite des sentiments aussi forts que contradictoires : la fierté de la victoire, la joie immense de la fin des épreuves et des souffrances, le soulagement d'être vivant et de revoir les siens ; mais aussi l'infinie tristesse de la séparation d'avec les camarades et l'angoisse devant la vie civile qui s'ouvre... »¹⁹⁸. Beaucoup des parachutistes ressentent ce condensé d'émotion, surtout qu'ils sont issu d'un régiment « qui avait une âme (...) tous ces inaptes à la discipline respiraient le même air pur, tous ces coeurs battaient du même rythme, toutes ces énergies flambaient d'une même foi »¹⁹⁹. Berthier a écrit que lorsque son oncle, Loïc Raufast, retrouve la vie civile, il est « confronté aux problème de ces combattants qui sont brutalement lâchés dans la vie civile »²⁰⁰.

b) Quitter l'uniforme et retourner travailler

Déplante connaît un retour brutal à la vie civile, puisque la campagne des Ardennes terminée, il retourne aussitôt dans son ancienne entreprise, la SNCASO comme directeur technique. La demande venant du ministère de l'Air, il ne peut refuser et participer à l'opération Amherst avec ses hommes. « C'est ainsi que je vais abandonner, non sans regrets, mon unité ... »²⁰¹ Il travaille à la SNCASO jusqu'en 1949, puis il rejoint la Société des avions Marcel Dassault. Il y reste jusqu'à la retraite et devient l'un des concepteurs d'avions célèbres tels que l'Ouragan, le Falcon ou encore le Mirage 2000.

On sait peu de choses sur Jean Contet, si ce n'est qu'après la guerre il repart pour New-York où il vivait déjà avant la guerre. En 1955, on retrouve sa trace à Tananarive, sur l'île de Madagascar. Sans doute y a-t-il repris sa profession d'électricien.

¹⁹⁷ Idem.

¹⁹⁸ **MURACCIOLE Jean-François**, *Les français libres, l'autre Résistance*, Tallandier, 2009. Page 302.

¹⁹⁹ **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952. Page 328.

²⁰⁰ **BERTHIER René**, *Histoire de Loïc Raufast, commando S.A.S*, 2009. Page 28.

²⁰¹ **DÉPLANTE Henri**, *La liberté tombée du ciel*, Ramsay, 1977. Page 244.

Si après la guerre, Loïc Raufast retrouve lui aussi la vie civile, cela ne dure qu'un temps. Refusant de retourner en Chine, il reste en métropole. À Bergerac, il rencontre Françoise, sa première femme, qu'il épouse peu de temps après. En 1949, il s'installe définitivement dans la région de Bergerac où il semble travailler dans l'agence immobilière de son beau-père. Il gère ensuite une entreprise de pêche au thon à Saint-Jean-de-Luz, puis il part à Paris. Dans la capitale, il trouve un travail chez BSA, une société de motocycles. Au début des années 50, il décide de tout quitter pour retourner dans l'armée et y exercer son vrai métier, soldat. « Sa famille, c'était l'armée et il y resta. » Concernant Jacir et Papazow, leur cas est particulier. Après la guerre, Alain Papazow reçoit une formation spéciale à l'Institut National de Soudure de Paris sur l'assemblage des aciers austénitiques à blindage, puis il intègre à la Surveillance Industrielle de l'Armement (SIAR) au service de Surveillance et de Recettes des Fabrications d'Armement, à la Direction Régionale de l'Ouest à Nantes. Un métier pas si éloigné de son ancienne carrière militaire. Quant à Jacir, il redevient diamantaire. Seulement, il semble que ces deux activités ne soient pas les seules exercées par ces deux hommes, décidément plein de ressources et de secrets.

Ainsi sur les neufs parachutistes qui survivent au conflit, deux d'entre eux retournent véritablement à la vie civile, ce qui est peu. Un fait qui souligne la difficulté qu'ont ces soldats à retourner à cette vie normale que la majorité des Français veulent retrouver après six ans de guerre.

2. Continuer la vie militaire.

a) L'impossible reconversion

Contrairement à la majorité des anciens de la France Libre, Achille Muller, François Krysik, Michel Lakermance, Pascal Louis et ensuite Loïc Raufast signent un nouvel engagement. Et pourtant aucun d'eux n'est militaire de carrière avant la guerre. Ils font partie des 12,8 % de civils qui vont choisir de rester dans l'armée et plus globalement des 25,3% de FFL continuant une carrière militaire²⁰². Même si l'on ne peut faire de statistiques avec un groupe si petit, on peut avoir tendance à penser que même parmi les FFL, les SAS sont différents. Que leur manquent-ils dans cette vie de civil ? L'esprit de corps du Special Air Service ? Le métier de soldat ? L'adrénaline éprouvée pendant les combats ? Le goût du risque ? L'impossibilité à tourner la page ? Le patriotisme ? Ou simplement retrouver une place dans un monde qui semble ne pas les accepter ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre, faute de témoignages suffisants.

²⁰² MURACCIOLLE Jean-François, *Les français libres, l'autre Résistance*, Tallandier, 2009. Page 306.

Aussi étrange que cela puisse paraître au vu de sa longue carrière militaire (qu'il termine avec le grade de colonel), à la fin des combats, Achille Muller ne souhaite pas poursuivre dans l'armée. C'est juste avant sa démobilisation, qu'un colonel lui propose d'intégrer l'École Militaire Inter-Armes (EMIA) pour y devenir officier de réserve. Il entre à Saint-Cyr-Coëtquidan le 7 juillet 1945 et le 25 décembre de la même année il est sous-lieutenant avec le statut d'officier-élève. Pourtant, après l'école d'officiers, il souhaite redevenir commercial, un métier qu'il adore. Entretemps l'armée lui fait signer un contrat de 8 ans comme réserviste. Mais un jour, son père entend un appel à la radio qui va tout changer. L'armée recherche des officiers parachutistes pour rejoindre l'Indochine. « la France a encore besoin de toi » dit-il à son fils. Achille part donc pour l'Indochine où il est de suite réactivé. Il ne quittera plus jamais l'armée.

Pour Michel Lakermance, l'histoire est différente. Après sa démobilisation, il retourne à Madagascar, sauf qu'une fois rentrée sur son île, il doit faire face à de nombreux problèmes personnels. Il décide donc de repartir en métropole et s'engage à nouveau mais contrairement à son ami mosellan, il refuse d'intégrer l'EMIA.

Comme il n'est pas parvenu à s'habituer à la vie civile, Loïc Raufast se réengage lui aussi. Etant déjà officier, il n'a pas besoin de passer par une école pour s'élever dans les rangs de l'armée. Quant à François Krysik, il se réengage directement après la guerre au sein du 2e RCP et connaît donc les bouleversements successifs connus par son unité. Il signe pour un an le 5 novembre 1945, le 9 septembre, il est promu sergent-chef. Le 8 décembre 1945, il est affecté à l'école de Camion. Le 1er février 1946, il est affecté au 1er Bataillon de Parachutistes de Choc, une unité créée en 1943 pour soutenir les organisations de résistants en France. Ce régiment est intégré à la Demi-Brigade SAS, qui a pris la suite du 2e RCP initial. Il semble que Louis a suivi le même schéma.

Sur les cinq SAS à réintégrer l'armée, tous sont retournés ou restés au sein des parachutistes, que ce soit au sein du 2e RCP ou dans un des régiments « jumeau » nés pendant ou après la guerre. Cela montre à quel point ces hommes sont attachés à leur ancienne unité et l'empreinte qu'elle leur a laissé. Aucun d'entre eux n'intègre une unité lambda de l'Armée de terre, de la Marine ou de l'Armée de l'air (et pourtant Achille Muller souhaitait devenir pilote au moment de son engagement). Aucun d'entre eux ne se tourne non plus vers les commandos marine, l'autre unité de Forces spéciales - tout aussi prestigieuse - formée par les Britanniques. Est-ce pour continuer à utiliser leurs aptitudes si spécifiques ? Retrouver le goût du risque ? Ressentir encore une fois cet esprit de corps et cette solidarité que l'on ne retrouve que dans l'armée ? Ou simplement parce que c'est ce qui leur semble le plus naturel, le plus confortable, bref une la suite logique des choses ? Même s'il n'existe aucune bonne réponse, il s'agit sûrement d'un condensé de toutes ces raisons. Et maintenant qu'ils sont ré-engagés, une autre destination, une autre guerre les attend : l'Indochine. L'Algérie viendra ensuite.

b) Les guerres de décolonisation

Les cinq réengagés connaissent les guerres de décolonisations françaises, et participent à l'écllosion des Forces spéciales françaises. Loïc Raufast participe même à la Guerre de Corée, un conflit où la France n'est pas impliqué directement. De 1950 à 1953, il lutte contre les forces nord-coréennes au sein du Bataillon français de l'ONU. Il combat ensuite en Indochine, en Algérie et en Centre-Afrique. Après ces campagnes, il se porte volontaire comme observateur des Nations-Unies sur le Canal de Suez. Le 14 mars 1967, il est à Jérusalem et se présente au général Odd Bull, commandant en chef des troupes des Nations Unies. C'est à cette période qu'il rencontre Nora, sa seconde femme (il a divorcé de sa première épouse). Ils se fiancent en 1970, la même année, il est observateur et est chargé de surveiller la trêve au Moyen-Orient (post Guerre des Six Jours), le long de la ligne de cessez-le-feu israélo-égyptienne, le long de la rive orientale du Canal de Suez. Le 1er juin, il est chef de bataillon d'infanterie et organise l'évacuation d'un officier israélien blessé, le lieutenant P. Franck. Après 6 mois passés à Beyrouth, il quitte l'armée et retourne à la vie civile. Il termine sa carrière au grade de lieutenant-colonel. Nora travaillant pour les Nations Unies, le couple voyage beaucoup. En 1973, ils se marient à Fernay-Voltaire dans l'Ain où ils vivent pendant sept ans, avant de rejoindre Lymington en Grande-Bretagne où ils décident de s'installer définitivement. En 1997, Loïc Raufast est frappé par une attaque cérébrale. Il décède le 5 avril 2006 dans la ville de Kingston.

Concernant Pascal Louis, on sait peu de choses, il semble être le premier des SAS étudiés à rejoindre l'Indochine où il décède en 1946 dans un hôpital à Saïgon. On ne sait pas s'il a laissé une femme et des enfants derrière lui, et aucun écrit le concernant n'a été retrouvé.

François Krysik embarque à Toulon le 4 février 1946 et débarque à Saïgon le 24 février. Il est affecté au Service Technique des Unités Parachutistes de la Demi Brigade Parachutiste SAS. Il se réengage pour 1 an dans ce même régiment le 1 mai 1947. Et le 1er juillet de la même année, il est nommé adjudant. Le 16 octobre 1947, il embarque à Saïgon et débarque à Marseille le 3 décembre 1947. Il est en congé pendant deux mois et 17 jours. Il re-signe pour un an le 1er mai 1948 et pour quatre ans le 1er mai 1949. Il est en Indochine du 8 décembre 1949 au 26 avril 1951. Entretemps, le 10 juin 1949, il est affecté au 1er Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes (unité héritière des SAS français). Le 27 avril 1951, il part en congé de fin de campagne. Le 29 octobre de la même année, il signe un contrat de 2 ans, et débarque à Dakar, en Afrique occidentale française (actuel Sénégal), le 19 juin 1952. Il quitte l'Afrique et débarque à Marseille le 10 mars 1955. Il s'engage pour 6 mois supplémentaires le 1 mai 1955 et est affecté au 3 CP (unité inconnue ?). Il est ensuite admis à faire valoir ses droits à la retraite et est rayé des contrôles de l'armée le 31 octobre 1955. Il semble avoir terminé sa carrière au grade d'adjudant. Après la guerre 39-45, il a passé dix ans dans

l'armée. Au moment de prendre sa retraite, il a 39 ans et part vivre à Lorient. Pendant 13 ans, il a servi dans les parachutistes.

Après son retour en métropole, Michel Lakermance se réengage pour 3 ans au sein de la Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes. Il est ensuite transféré au 7^e bataillon colonial de commandos parachutistes et est nommé caporal à compter du 1^{er} avril 1950. En mai 1950, il obtient deux certificats validant des compétences en transmissions. Le 4 août 1950, il est à Haiphong, en Indochine. Entretemps il a été élevé au grade de caporal-chef. Le 1^{er} mars 1951, il est affecté au 9^{ème} Bataillon de Parachutistes coloniaux, qui devient, peu de temps après, le Centre d'Instructions des Troupes Aéroportées d'Indochine (CITAPI). Il est nommé sergent le 1^{er} juillet 1951 et le 7 juillet 1952, il re-signe pour 4 ans à Hanoï. Le 18 novembre 1952, il est fait prisonnier par le Viet-Minh, il est libéré le 20 août 1954. Le lendemain il embarque à Saigon, direction la France. Il retourne 6 mois à Madagascar auprès de sa famille. Le 21 juin 1955, il rejoint le Bataillon de Parachutistes Coloniaux. Début juillet de la même année, il signe à nouveau pour 3 ans. En octobre 1955, il est nommé sergent-chef. En décembre 1955, il rejoint le 6^{ème} Régiment de Parachutistes Coloniaux à Casablanca. Fin juillet 1957, il passe la frontière algéro-marocaine. Il quitte l'Algérie fin mai 1958 et après un cours congé, il débarque à Dakar le 25 octobre 1958. Le 2 novembre, il est à Abidjan au sein du 8^{ème} RCIA (je ne suis pas parvenu à retrouver le nom de ce régiment). Du 19 au 22 juillet 1961, il participe à la bataille de Bizerte (Tunisie). À cette période il se trouve sûrement au sein du 2^{ème} Régiment de parachutistes d'infanterie de Marine (2^{ème} RPIMa), autre corps héritier des troupes SAS. Il décède en 1966 des suites de maladies contractées en Indochine. On a pas d'informations sur sa profession à cette période. En comptant la Seconde Guerre mondiale, il a été parachutiste pendant plus de 20 ans. À son décès, il laisse derrière lui son épouse et son fils, Michel.

Quant à Achille Muller, bien qu'il souhaite redevenir commercial, c'est finalement celui qui demeure le plus longtemps dans l'armée. Après s'être porté volontaire pour l'Indochine, il est affecté au deuxième bataillon de la Demi-Brigade SAS. Il arrive en Indochine en juin 1946, il est sous/lieutenant. En janvier 1948, il est affecté au bataillon de commandement et deux mois après il est promu lieutenant. Il participe à l'instruction de troupes puis en juillet 1948, il débarque à Marseille.

En 1951, il est affecté à l'école des Troupes Aéroportées de Pau. En décembre 1953, il est de retour à Saigon. Il est fait prisonnier par le Viet-Minh le 24 juin 1954, dans le centre du pays et est libéré fin août 1954. En décembre, il est de retour en France. Le 7 octobre 1955, il est promu capitaine et en janvier 1956, il prend le commandement d'une compagnie. En juin 1956, il est envoyé en Algérie, à Oran, pour une mission de maintien de l'ordre. Après un an et demi passé dans la ville portuaire, il rentre sur Toulouse en mars 1958. Il est muté au 14^{ème} Régiment de Chasseurs

Parachutistes. En septembre 1959, après six mois passés en France, il est de retour en Algérie. Il ne retrouve la France qu'en mai 1962. À son retour, il est affecté à la base-école des Troupes Aéroportées de Pau. Il est ensuite envoyé en Allemagne comme officier de liaison auprès de la 3e division à Fribourg en Brisgau. De retour à Fréjus en 1970, il y commande le centre d'instruction de l'Infanterie et des troupes de Marine. Par la suite, on lui donne le commandement d'un régiment de Défense opérationnelle du Territoire (réserve). Retraité de l'armée au début des années 1970, il lance la création du musée des parachutistes de Pau. Il est définitivement rayé des cadres de l'armée en 1985. Il a terminé sa carrière au grade de colonel.

Sur les cinq SAS à poursuivre dans l'armée après la guerre, deux d'entre eux terminent leur carrière militaire avec un grade d'officier supérieur. Loïc Raufast est même à l'origine d'une motion à l'ONU.

Cependant les différents parcours de ces soldats ne sont pas les plus étonnants. Djamil Jacir et Alain Papazow, vont - à défaut de rester dans l'armée - servir la France comme « espions »²⁰³ et faire partie du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE), l'équivalent français du MI6 britannique et de la CIA américaine.

3. Les parachutistes de la France Libre : vivier du SDECE ?

Comme on a pu le voir précédemment, Djamil Jacir a déjà travaillé les services de renseignements de l'armée française au sein du 2e Bureau, ce qui n'est pas le cas de Papazow. En parlant avec leurs enfants, il semble que les deux hommes soient allés faire les « hommes-grenouilles » à Toulon en 1963. Des documents corroborant cette hypothèse se trouvent dans leurs archives personnelles ainsi que dans leurs dossiers militaires.

Dans les états de service de Djamil Jacir, on lit qu'après sa démobilisation, il est affecté dans les réserves du 11ème Bataillon Parachutiste de Choc (11e BPC), l'unité servant de bras armée au SDECE, au même titre que le Service Action de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE) actuelle, le service héritier du SDECE. Du 22 juillet 1953 au 25 juillet 1953, il suit une période d'instruction au sein de ce bataillon. Il est désaffecté du régiment le 2 avril 1954. Il passe ensuite un an à la BETAP (Base Ecole des Troupes Aéroportées) où l'on enseigne des formations parachutistes aux soldats venant des 4 composantes de l'armée (Air, Terre, Marine et Gendarmerie). Ce centre est affiliée à la 11^e brigade parachutiste. Sa fille, Claude Jacir, souhaitant en savoir plus son passé de combattant, l'a interrogé sur le sujet. Djamil Jacir, ne lui a jamais répondu clairement. Un autre état-signalétique figurant dans son dossier militaire indique qu'il aurait été affecté au

²⁰³ Les membres du SDECE et de la DGSE aujourd'hui n'utilise jamais le terme « espion », il lui préfère « officier traitant » et ou « agent de renseignement » selon le service et le travail de la personne concernée.

11ème BPC à partir du 18 octobre 1950, sans qu'une date de démobilisation soit inscrite. De plus, ce n'est qu'à partir de 1964 qu'il aurait été réellement rayé des cadres de l'armée. Il aurait également rempli une mission pour le SDECE, en République Démocratique d'Allemagne, avec pour couverture celle d'un journaliste artistique. Lorsque je l'ai interrogé sur le sujet, il n'a jamais dit non mais n'a jamais dit oui non plus et - avec sa malice habituelle - riait des questions que je lui posait. Selon sa fille, il aurait été membre du SDECE durant les années 1950-1960. Au regard de l'ensemble de son parcours militaire, on peut penser que c'est le Deuxième Bureau qui - au début de la guerre - l'a poussé à rejoindre les SAS afin qu'il y reçoive une formation de combattant d'élite. Une fois le conflit terminé, il ne restait plus qu'au service de contre-espionnage - mis en place - de le récupérer pour en faire un agent de terrain, capable de remplir tous types d'opération. Evidemment, cela reste une hypothèse. Il n'empêche qu'aujourd'hui encore, nombreux sont les combattants d'élite de l'armée française qui finissent recrutés par la DGSE.

Concernant le parcours d'Alain Papazow, il y a plus d'informations à disposition, puisque le SAS a laissé des archives personnelles. Son fils, Franck Papazow, y a notamment retrouvé un emploi du temps daté du 20 octobre 1960, venant du Centre d'instruction pacification et contre-guérilla (CIPCG) d'Arzew, en Algérie. Les CIPG sont des écoles créées pendant la guerre d'Algérie. Elles forment des cadres de l'armée à la guerre psychologique. À cette période, celle d'Arzew dépend du SDECE et est spécialisée dans le « lavage de cerveaux » des prisonniers. Toujours dans les archives personnelles de son père, Franck Papazow a même retrouvé le plan de la base d'Arzew, ainsi qu'un ordre du 11ème Choc indiquant que son père est nommé sergent-chef de réserve le 21 février 1961. Enfin, Alain Papazow a confié à son fils Franck, avoir servi au SDECE après-guerre. Sa couverture, membre de l'équipe de France de saut en parachute. Une légende en béton armé puisqu'après la guerre, Alain Papazow pratique réellement le saut en parachute sportif, effectuant plus de 1000 sauts au sein du Centre Interclubs des parachutistes de l'Ouest, dont il est l'un des piliers. Ainsi lors des déplacements de l'équipe nationale dans les pays du Bloc de l'Est, l'ancien SAS aurait eu pour missions de gérer des boîtes aux lettres (réception et envoi de messages) et des transfuges quitter le bloc soviétique pour rejoindre l'Ouest.

Comme c'est arrivé de nombreux autres parachutistes, il est fort possible que des officiers traitants du SDECE soient venus à la rencontre d'Alain Papazow pour le recruter. Son passé en tant que SAS faisant office de CV. Il n'est pas impossible non plus que Djamil Jacir ait appuyée, facilité ou aidé - volontairement ou non - ce recrutement. Ce qui est certain cependant, c'est que malgré leurs efforts et ceux du service pour brouiller les pistes, le peu de papiers laissés et quelques notes dans les états de services des deux intéressés confirment le fait qu'ils ont bien - à un moment donné - fait partie du SDECE. Encore aujourd'hui, la DGSE attire recrute des femmes et des hommes servant au sein

de l'ensemble des forces armées françaises et plus particulièrement parmi les membres des unités appartenant aux Forces Spéciales²⁰⁴.

²⁰⁴Renseignements glanés pendant une conversation avec des soldats du 1er RPIMA à Saint-Marcel le 18 mai 2017.

Conclusion

Dans la première partie, on s'est attaché à relater la vie de quatorze Français avant qu'ils ne s'engagent au sein de la France Libre puis au sein du Special Air Service. L'objectif : connaître les raisons qui ont pu les pousser à rejoindre la Résistance française de l'extérieure, puis une unité parachutiste, nouvellement créée, méconnue et souffrant d'une mauvaise réputation. En comparant leur parcours avant l'entrée en guerre de la France, les hommes étudiés ont été répartis dans trois catégories différentes. La première est constituée uniquement par ceux qui connaissent ou ont connu une expérience militaire. Y figurent Auguste Chilou, Djamil Jacir, Pascal Louis, tous trois militaires de carrière tandis que Pierre Marienne et Henri Déplante sont réservistes. Contrairement à leurs camarades futurs, chacun de ces hommes sait manier un fusil avant le début du conflit et ont tous évolué sur une période plus ou moins longue au sein du milieu militaire. Et plus particulièrement Auguste Chilou, engagé dans l'armée depuis les années 30. La deuxième catégorie est représentée par les civils. Déplante et Marienne en font également partie, puisque malgré leur statut de réserviste, ils travaillent dans le civil lors de la mobilisation en 1939. Avec eux, on retrouve Jean Contet, Jacques Mendes-Caldas, Loïc Raufast, Emile Bouétard et François Krysik. Bien qu'il n'y ait pas de métier plus représenté qu'un autre, aucun de ces hommes n'est issu du monde agricole et tous appartiennent à la classe moyenne (enseignant, ouvrier, artisan, ingénieur, marin). Enfin le dernier groupe rassemble les étudiants avec Georges Taylor, Achille Muller, Michel Lakermance et Alain Papazow. Comme on peut le constater, aucune des trois catégories ne prend l'ascendant sur une autre. Cela correspond globalement au schéma établi par l'historien Jean-François Muracciole dans son ouvrage²⁰⁵. Lorsque la France entre en guerre contre l'Allemagne d'Hitler, sept des hommes étudiés sont mobilisés et participent aux combats en France. D'une manière ou d'une autre, tous connaissent la défaite et subissent le sort des vaincus (prisonniers, démobilisés, etc). Cet épisode les marque au fer rouge, sauf qu'au lieu de baisser les bras comme beaucoup, cela les galvanise et l'on arrive au moment de leur engagement dans la France Libre. Une fois de plus, pour deviner et comprendre les motivations qui ont poussé ces quatorze Français à continuer le combat, ce mémoire s'appuie sur le travail de Jean-François Muracciole ainsi que sur une étude menée par Jean-Noël Vincent²⁰⁶. Un choix loin d'être évident, car rejoindre la France Libre signifie quitter son pays pour rejoindre une armée dont la victoire n'est pas assurée, de plus, pour les militaires cela signifie rompre leur engagement, devenir déserteur, risquer la cour martiale

²⁰⁵ MURACCIOLE Jean-François, *Les français libres, l'autre Résistance*, Tallandier, 2009.

²⁰⁶Archives Nationales, Généralités (72AJ/238 Dossier n°1) : Texte d'une communication du capitaine Jean-Noël Vincent sur « *les aventuriers du patriotisme ou l'origine du recrutement et des motivations des Forces Françaises Libres* ».

et la peine de mort. S'il existe de multiples raisons pour chacun d'entre eux (refus de servir dans l'armée allemande, échapper à l'occupant, incapacité à supporter l'occupation, etc), ce qui les motive avant tout, c'est une certaine idée du patriotisme. Seulement, il ne suffit pas de choisir de s'engager dans la France Libre pour en faire partie. Il faut la rejoindre. Pour plusieurs d'entre eux, c'est une véritable épopée. Quels chemins prendre ? Quels moyens utiliser ? À qui peut-on faire confiance ? Finalement, de nombreuses similitudes existent entre les parcours de chacun. D'une part, parce que plus de la moitié d'entre eux se trouve en France au moment de leur départ et d'autre part parce qu'il n'y a pas foule de solutions. Pour certains, tel qu'Achille Muller, il faut traverser la zone occupée par les Allemands puis la zone libre gouvernée par Vichy, avec plus ou moins de difficultés. D'autres comme Djamil Jacir profitent des mouvements de leurs unités pour rejoindre l'étranger (le Levant). Et les moins chanceux comme Auguste Chilou connaissent la prison, à Miranda, en Espagne. Des itinéraires, certes, choisis, mais surtout influencés par la période durant laquelle le candidat à la France Libre décide de partir. Il est beaucoup plus simple de quitter le pays en 1940 comparé aux années qui suivent. Pour Georges Taylor qui met les voiles en juin 1940, il faut seulement quelques jours pour rejoindre l'Angleterre. Contrairement à Achille Muller dont la tâche est plus ardue car lorsqu'il part du domicile familiale, en juillet 1942, il doit passer la Moselle totalement annexée avant de traverser la France et l'Espagne pour enfin atteindre Gibraltar. Son périple a duré plus d'un an. Enfin tous ces futurs FFL ne recherchent pas la même destination. Jacir, Louis et Papazow veulent rejoindre le Levant où des troupes françaises continuent la lutte, mais la majorité d'entre eux souhaitent gagner Londres où le général de Gaulle est établi. Une fois en sécurité auprès des Britanniques et des Français libre, il leur faut prendre une nouvelle décision : quelle unité choisir ? Une fois n'est pas coutumes, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte même. Certains comme Papazow et Muller sont attirés par l'aviation, d'autres comme Mendes-Caldas s'engagent dans une autre unité FFL avant de rejoindre les SAS... Finalement, ce qui va tous les guider vers le Special Air Service - au départ unité britannique non-conventionnelle dont la réputation n'est pas très reluisante - c'est la promesse de combattre rapidement les forces de l'Axe et de participer à la libération de la France.

Que retenir de cette première partie ? Tout d'abord que ces quatorze Français ne sont pas forcément prédestinés à rejoindre une unité non-conventionnelle, tant par leur origine, leur passé militaire ou civil et même leur condition physique de départ, car à part Auguste Chilou, aucun d'eux n'a un physique d'athlète au moment de signer leur engagement. Cependant la force de conviction et la détermination sans faille dont ils font preuve durant leur périple pour rejoindre la France-Libre et le choix du Special Air Service plutôt qu'un autre régiment suffit à expliquer que pour ces hommes, opter pour les parachutistes ne relèvent pas de l'affect mais d'un choix volontaire, fort et surtout réfléchi.

Dans une deuxième partie est étudiée la formation des SAS, elle-même divisée en deux phases distinctes. L'instruction donnée dans le désert entre 1941 et 1942 et celle donnée en Angleterre entre 1942 et 1944.

La première phase concerne essentiellement les soldats, Français ou Britanniques qui rejoignent l'unité qui se crée en Afrique, à partir de 1941, autour de David Stirling, fondateur du Special Air Service. Dans l'esprit de l'officier écossais, son unité doit reposer sur la polyvalence, l'adaptabilité et l'autonomie, bref des hommes multitâches. Et pour cela, l'entraînement des SAS doit reproduire les conditions dans lesquelles ils vont être amenés à évoluer sur le terrain. Direction Kabret en Egypte où un camp allié est déjà installé. Dans cet endroit désertique et rocailleux, les futurs parachutistes parmi lesquels figurent Pascal Louis, Alain Papazow et Djamil Jacir apprennent à survivre dans le désert, à effectuer de longs raids, à maîtriser tous types d'armes et tous types de véhicules, à faire du renseignement, du sabotage, des opérations coups de poings, etc. C'est le concept du « Hit and Run », frapper vite et courir vite. Contrairement en Grande-Bretagne, la formation se fait sur le tas, dans des conditions difficiles et quasiment en même temps que les opérations. C'est la formation originelle, le saint des saints pour les premiers SAS qui une fois revenus en Grande-Bretagne vont arborer fièrement leurs ailes égyptiennes. Mais c'est surtout la naissance d'un concept totalement nouveau qui va servir de moule initiale à toutes les autres futures formations de Forces spéciales qui naîtront après la guerre. Un nouvel outil est né.

Dans le même temps, les onze autres Français étudiés se réfugient en Angleterre. Après un passage obligé à la Patriotic School (sauf pour les vétérans), le centre de détection dirigé par le MI6, ils sont dirigés vers le Old Dean Camp où l'attente est longue et éprouvante, donnant naissance à un sentiment d'abandon. Cependant, tout n'y est pas noir puisqu'ils y retrouvent le goût de la vie, de la liberté, plus particulièrement dans la capitale londonienne. Et ils sont surtout très bien accueillis par les Britanniques, au point que certains retourneront vivre au Royaume-Uni après la guerre.

Concernant leur instruction dans le royaume d'Albion, les futurs parachutistes ne vont pas suivre une seule et même formation, mais plusieurs. Et aussi étrange que cela puisse paraître, les vétérans d'Afrique les suivront à leur retour.

La formation parachutiste est répartie sur deux stages donnés dans deux centres d'instruction différents. À Largo, ils apprennent les rudiments du saut. Cela va du saut en parachute depuis une tour élevée à l'apprentissage du roulé-boulé. Tandis que la composante plus technique est étudiée à la Parachute Training School de Ringway, une étape obligatoire pour tous les SAS, même pour les vétérans ayant déjà sauté. Une fois diplômés de ces deux centres, ils sont parachutistes mais pas encore des fantassins d'élite. C'est en Ecosse qu'ils apprennent à faire la guerre. Le terrain accidenté et les mauvaises conditions climatiques (semblables à la France) se révélant idéals pour y apprendre la survie en milieu hostile. Sur place, ils effectuent trois stages dans trois camps

différents (Fort-Williams, Cupar et Auchinleck). C'est dans les Highlands qu'ils apprennent véritablement à devenir des SAS. Bien qu'il soit prisonnier en Allemagne, le concept développé par Stirling est suivi. Seule différence, le soleil et le sable du désert font place à la pluie et la boue écossaise. Des conditions difficiles qui lient les soldats entre eux et poussent certains à se regrouper autour d'un seul homme, Pierre Marianne. Officier français idéaliste, il sélectionne ses hommes en fonction de leur caractère et de leurs aptitudes pour en faire les meilleurs. Son objectif : faire en sorte que ses hommes et lui soient parmi les premiers à sauter sur le sol français. Pour cela, il les pousse à aller au bout de leurs limites physiques et mentales pour en tirer tout le suc. Doté d'un charisme et d'une personnalité hors du commun, ses hommes l'adulent et le suivent sans discuter. Ensemble, ils battent le record du monde de vitesse de saut en parachute et se distinguent au cours de plusieurs exercices, au point d'être surnommés les « Marianne's Boys ». C'est une période marquante pour les SAS étudiés car c'est grâce à Pierre Marianne, qu'ils sont - d'une manière ou d'une autre - liés les uns aux autres. Sans cette convergence vers l'officier français, ce mémoire n'aurait peut-être pas vu le jour.

Au cours de cette seconde partie, raconter la formation originelle des SAS est essentiel pour comprendre à quel point le concept développé par Stirling est novateur. C'est une première non pas pour l'armée britannique mais pour l'ensemble des forces armées qui existent dans le monde. Quant à la période d'instruction qui se déroule en Grande-Bretagne, la multiplicité et la diversité des formations, des formateurs et des terrains d'entraînement permet de comprendre à quel point les SAS sont formés différemment. Contrairement aux autres unités commandos de l'époque, on ne les pousse pas à se spécialiser dans un domaine mais au contraire d'être capables de s'adapter à tous les terrains, toutes les situations et d'évoluer en totale autonomie derrière les lignes ennemies. Pour des missions d'un nouveau genre, il leur faut un entraînement aux concepts novateurs qui rassemblent les savoirs-faire de toutes les unités existantes. Les régiments SAS ne sont pas différents des autres unités commandos parce qu'ils sont spécialisés dans un champ d'action défini, bien au contraire. Ils se distinguent des autres corps parce qu'ils doivent être capable d'intervenir n'importe où, n'importe quand et dans n'importe quelles conditions. Un credo qui va devenir celui des unités de Forces spéciales qui naîtront après la guerre.

Ce temps fort consacré à la formation montre aussi, que seule, elle ne suffit pas à faire la force d'une unité, elle est indispensable mais pas suffisante et ce pour la simple raison que ces 14 soldats ne sont pas des clones ou des robots, mais des humains avec leurs forces, leurs faiblesses, leur personnalité et leurs sentiments. La répétition des épreuves physiques et psychologiques éprouvent leur chair et leur morale et pourtant ils continuent à repousser leur limite. Pourquoi ? Grâce à leurs motivations, leurs convictions initiales comme le patriotisme ? Pas seulement. Sur le terrain comme à l'entraînement, ce qui solidifie les unités, ce sont des valeurs. La fraternité, la solidarité, la volonté

de défendre le camarade d'à côté... Bref, ce que les militaires appellent l'esprit de corps. Mais pour aviver cette émulation entre les hommes, il y a besoin d'un élément déclencheur, d'un guide, d'un leader dont l'exemplarité et l'autorité va pousser les autres à se surpasser, pour lui et le(s) frère(s) d'arme qui se tien(ne)t à côté. Pierre Marienne remplit ce rôle. C'est la figure titulaire de ce groupe, celui pour qui l'on va tout donner, de qui l'on va espérer recevoir un regard, un encouragement, un sourire et qui rendra fier son destinataire. Aidé de ses « aides de camp », Auguste Chilou, Henri Déplante, Georges Taylor et plus tard Jacques Mendès-Caldas et Loïc Raufast, il est le ciment qui solidifie sa « troop ». Mais en les dirigeant de cette manière, il n'invente rien. Dans le désert, Stirling a, lui aussi, joué ce rôle de chef, de leader, voire de surhomme, car en plus de les façonner, de les guider, de les diriger, il montre l'exemple à ses hommes en combattant à leurs côtés. Ce lien, qui relève presque du paternalisme, du patriarcat a toujours existé et entretenu. Notamment par les plus grands chefs de guerre comme Alexandre Le Grand, Jules César, Napoléon, De Gaulle, mais aussi par les plus modestes tels que Philippe Kieffer, ou pour les plus contemporains, « le jeune lieutenant » Christian Prouteau, le général Denis Favier et tous ceux dont l'histoire ne retiendra pas le nom mais que les soldats garderont précieusement au fond de leur mémoire, qu'ils soient commandant, capitaine, lieutenant, adjudant ou premier maître... Il y a des milliers d'exemples à toutes les époques, dans toutes les armées et à toutes les échelles. Lorsque j'ai rencontré les membres du 1er RPIMa, j'ai pu observer - entre le colonel et ses opérateurs et opératrices - ce lien qui les unit tous. Il peut être taquin, respectueux, autoritaire, affectueux, bref multiformes, mais en opérations c'est celui qui fait la différence car combattre pour quelqu'un que l'on respecte est toujours plus motivant que se battre sous les ordres d'un chef que l'on n'estime pas.

Evidemment, après l'instruction vient le temps des combats. Au cours de cette partie consacré aux campagnes des SAS, la focale s'est évidemment braqué sur les 14 parachutistes étudiés, c'est pour cela que les opérations SAS en Italie, se déroulant en 1943, ne sont pas abordés. Néanmoins, à travers le prisme de leurs parcours, il a été possible d'analyser de manière plus générale les actions du 4e BIA/2e RCP. Qu'en ressort-il ? Que chacune des opérations menées par les SAS fait figure de test.

Pendant la campagne du désert, Louis et Papazow intègrent la troop de David Stirling, le père du Special Air Service. Sans le savoir, ils opèrent au sein de la première unité de Forces spéciales au monde. Djamil Jacir est lui aussi en Afrique mais pour y faire du renseignement. Les deux premiers, passe un à deux ans à effectuer de longs raids dans le désert, derrière les lignes ennemies. Ils participent également à des opérations coups de poings sur les aérodromes ennemis. Leur objectif : gêner le plus possible l'armée allemande, enrayer ses opérations en détruisant son matériel, couper ses lignes de ravitaillement et de communication et surtout instaurer une psychose, casser son

moral, faire croire que les SAS sont partout et nulle part à la fois. Le tout en respectant la tactique du « Hit and run » si chère au fondateur de l'unité, frapper vite et s'enfuir aussitôt. Si les pertes matérielles et humaines n'ont pas été aussi importantes qu'espérées, l'impact psychologique, lui est total et contribue grandement à la reconquête de cette partie de l'Afrique par les troupes Alliées face à l'Afrika Korps de Rommel et l'armée italienne. Ces opérations forgent les parachutistes. Aussi bizarre que cela puisse paraître, le parachute n'est quasiment pas utilisé en opération, contrairement aux jeeps motorisés et aux jambes des soldats ! Pour rejoindre leurs zones d'opération, il leur fallu parcourir de longues distances (jusqu'à 100 km si ce n'est plus), adopter le climat aride, chaud et sec du désert et apprivoiser la géographie de l'Afrique du Nord-Est. Bref, c'est la première fois où une unité parachutiste prend conscience qu'elle peut devenir autre chose qu'une force d'appoint, mais au contraire un outil à part entière. Seulement, si quelques grands pontes de l'armée britannique commencent à saisir la valeur du Special Air Service, la plupart, encroutés dans leurs fauteuils depuis la fin de la Grande Guerre et biberonnés aux tactiques de la guerre de position se refusent à l'utiliser. Les raisons ? La (trop ?) grande confiance dans les troupes blindés et l'aviation, la puissance et le surnombre apportés par l'infanterie, et le refus d'investir dans une unité qui n'a pas encore fait ses preuves mais aussi parce qu'ils ne savent pas comment utiliser ces petits groupes d'hommes qui ne ressemblent pas à proprement parler à des militaires lambdas et de fait, jugés ingérables. Cette méfiance qui disparaîtra miraculeusement (Chaire à canon) au moment de la préparation d'Overlord, resurgira à quelques moments sur la Loire, mais surtout pendant la campagne des Ardennes belges. Pour Jacir, Louis et Papazow, la campagne d'Afrique se déroule plutôt bien, puisque tous en reviennent vivants, et tous ont acquis un statut de vétéran, matérialisé par ces fameuses ailes égyptiennes qu'ils arborent tous fièrement sur la poitrine et avec lesquelles ils jouent pour impressionner les recrues stationnées en Grande-Bretagne. Statut, malgré tout, légitime car ils font partie des Anciens. Ceux dont le teint a été buriné par le soleil, dont le corps a été éprouvé par le sable et dont l'esprit a été façonné par David Stirling.

La campagne suivante est la seule où chacun des 14 SAS étudiés sont réunis sur un même terrain d'opération. Tous y participent au sein du 4e BIA. Il s'agit des missions Dingson et Samwest qui s'inscrivent dans l'opération *Overlord*, le grand Débarquement sur les plages françaises de Normandie, orchestré par les Alliés. Sauf que contrairement aux dizaines de milliers d'hommes américains, anglais, canadiens, français mobilisés, les SAS sont parachutés en Bretagne à J-1 avec deux objectifs principaux : maintenir le gros des forces allemandes dans la région en menant des actions de sabotage et de harcèlement et armer et former les résistants locaux à la guérilla. Si la pratique du sabotage fait déjà partie de l'ADN SAS, instruire des civils aux techniques d'insurrection est une nouveauté pour eux. C'est un nouveau test pour les parachutistes, la région bretonne sert de laboratoire et c'est la première fois que les SAS français sont envoyés sans leurs

camarades britanniques. L'objectif est rempli et facilite grandement la tâche des Alliés qui parvient à mettre le pied sur le sol français et surtout à le garder pour ensuite venir au secours de la région bretonne. Mais entre-temps, les SAS aidés des FFI ont tenu la région pendant deux mois et demi, un exploit uniquement possible grâce au soutien de la population, avec laquelle les soldats ont noué un véritable contact. C'est une première dans leur histoire. Avant, ils agissaient cachés de tous, là ils ont agi, caché, mais par les autres. Le coup de poker de l'Etat-Major Allié a payé et leur montré une chose. Répartis équitablement sur un territoire donné, quelques centaines d'hommes bien entraînés peuvent tenir en respect une centaine de milliers en pratiquant la guérilla. Cependant, il a fallu payer le prix fort. La Bretagne est l'opération la plus meurtrière pour les SAS. Sur 475 hommes engagés, près de 130 d'entre eux sont mis hors d'état de nuire (tués, blessés, disparus et ou hospitalisés). Au sein du groupe, Emile Bouétard, Auguste Chilou, Jacques Mendès-Caldas et Pierre Marianne meurent sous les balles ennemies. La faute à des erreurs tactiques comme la formation du maquis de Saint-Marcel mais aussi humaines. Le laxisme de certains FFI et parachutistes s'avérant fatal pour leurs compagnons d'armes (aucun des vétérans d'Afrique n'est concerné par ces fautes « professionnelles »). On peut aussi se demander si le commandement allié n'a pas assigné la Bretagne aux SAS, non pas parce que c'était l'unité la plus à même de remplir cette mission, mais plutôt parce que sachant les parachutistes avides de combats et ne sachant pas trop quoi en faire, il s'est dit qu'après tout si le plan fonctionne tant mieux et si cela ne fonctionne pas, tant pis. Les pertes humaines, si fortes à l'échelle du régiment, seront faibles à l'échelle de l'ensemble des troupes mobilisés par Overlord. De plus, ils sont Français, cela évite d'envoyer des compatriotes à l'abattoir... Une décision qui a, certes, fait la gloire du régiment, mais qui l'a surtout saigné à blanc. Encore aujourd'hui, d'anciens résistants et d'anciens témoins comme Joseph Jégo sont traumatisés par ces événements qui ont bouleversé leur vie tant sur le court terme que sur le long terme. Aujourd'hui encore, ils se souviennent de ces hommes, les pleurent et perpétuent leur souvenir. Quelques semaines après la libération de la Bretagne, les SAS du 4e BIA restent en France et se voient confier l'opération Spencer. Contrairement à la précédente, il ne s'agit pas ici de fixer les troupes ennemies mais de les poursuivre et les harceler pour gêner leur retraite le plus possible dans un secteur comprenant les départements du Loir-et-Cher, du Cher, de l'Indre et de l'Allier. Le but, orienter le mouvement de retraite allemand vers le nord-est de la France. De proies, ils deviennent chasseurs et sont équipés pour. Comme dans le désert d'Afrique, ils retrouvent la jeep motorisée et ne se font pas prier pour l'utiliser au maximum de ces capacités. Des conditions opérationnelles plus favorables qui permettront au régiment de mener à bien sa mission sans qu'il soit saigné à blanc. C'est également une période caractérisée par plusieurs anecdotes croustillantes comme lorsque les parachutistes voient des centaines d'Allemands se rendre aux sticks SAS, fort seulement d'une dizaine d'hommes. Bref, une campagne essentiellement faite de « bons souvenirs », une

respiration avant une prochaine opération plus difficile, face à un ennemi beaucoup plus dur à maîtriser, le froid.

Comme vu précédemment, l'opération Spencer est terminée mi-septembre, s'ensuit une période de repos de plusieurs semaines pour les parachutistes. Ils ne le savent peut-être pas mais cette période salubre leur permet de reconstituer leurs forces avant une opération marquée par les privations. Comme cadeau de Noël 1944, les parachutistes sont envoyés dans les Ardennes belges pour servir d'éclaireurs aux troupes américaines. Une mission de reconnaissance qui pourrait très bien être remplie par une unité d'infanterie légère (les Rangers ?), mieux équipée et plus forte en nombre. Le résultat est mitigé, tant d'un point de vue opérationnel que pour le régiment. Une opération presque inutile dont le plus grand ennemi fut la météo glaciale.

En avril 1945, les SAS sont mobilisés une dernière fois avant la fin du conflit. C'est l'opération Amherst. Parachutés en Hollande, ils doivent semer la confusion chez l'ennemi afin de permettre aux troupes canadiennes de continuer leur progression. Cette courte campagne (quinze jours) est la plus aboutie. Pourquoi ? Parce que c'est la première fois que l'on demande aux parachutistes de faire uniquement ce pourquoi ils ont été créés. Pendant ces deux semaines, ils remplissent des missions de renseignements, effectuent des coups de mains audacieux et prennent contact avec la résistance locale, le tout derrière les lignes ennemies. Pour des hommes qui ont tenu 15 jours aux lieux des deux prévus, c'est du grand art, le rapport pertes/résultats obtenus est sans égale. Cependant, il ne faut pas croire qu'Amherst fut une opération « facile » comme Spencer a pu l'être. Trente-trois hommes du 2^e et 3^e RCP perdent la vie, Taylor est parmi eux.

Finalement, que retenir de ces quatre ans de guerre vécue par les parachutistes français du Special Air Service ? Une seule chose semble revenir dans la bouche des survivants. Qu'importe le degré de préparation de l'opération, on ne peut pas tout prévoir. Il y aura toujours un fait, des circonstances défavorables, un grain de sable qui enraye le rouage de la machine, une incertitude, un hasard, le Facteur X qui va tout bouleverser au moment où l'on ne s'y attend le moins. Et c'est pour mieux les appréhender que le SAS et aujourd'hui, les autres unités de Forces spéciales étudient le plus de scénarii possibles. Ils existent pour remplir le genre d'opérations dont il est impossible de calculer précisément les chances de réussite. Achille Muller a confié que la guerre que ses camarades et lui ont vécu « c'est pour beaucoup une question de chance, et que toutes les préparations du monde ne pouvaient leur suffire quand il s'agissait de vivre la guerre en tant qu'hommes. » (ITV Achille Muller) Après avoir vécu la guerre les 9 survivants ont dû apprendre à vivre la vie. On a distingué deux groupes, ceux qui ont réussi et qui sont retournés à la vie civile et ceux qui finalement ne sont pas parvenus et où n'ont pas souhaité quitter l'uniforme et on continue à servir dans des unités parachutistes ou dans les services secrets. Même si pour des civils, il peut sembler étonnant que ces hommes aient souhaité continuer à combattre après des années de guerre, de privations, et ce loin de

ses proches, il y a finalement une certaine logique. Et ce même si en observant une nouvelle fois les données figurant dans l'ouvrage de Muracciole²⁰⁷, on constate que le groupe étudié ne suit pas le même schéma que la majorité des FFL après la guerre. Si la plupart des hommes de la France Libre sont retournés à leurs anciens métiers ou en ont commencé un nouveau malgré quelques difficultés pour s'adapter, beaucoup de SAS n'ont pas réussi à franchir ce pas. Pourquoi ? Il y a plusieurs raisons. La première, pour les jeunes comme Michel Lakermance ou Achille Muller, militaire est leur véritable premier métier qu'ils ont appris à faire, celui dans lequel ils ont évolué, pris de l'importance. Même si Achille Muller avoue avoir voulu reprendre son premier emploi de commercial, finalement c'est une profession qu'il avait peu exercé. A contrario, il connaissait tout de l'armée, c'est un milieu auquel il était familier. Lui comme Michel Lakermance n'avaient pas besoin de connaître les difficultés d'une nouvelle adaptation, ils suffisaient juste de continuer. Autre point important, difficile de retrouver dans la vie civile, cette solidarité, cette émulation, l'esprit de corps qui lie les soldats. Un sentiment exacerbé au sein des forces spéciales de part la configuration même des unités subdivisées en sticks en opération. Lorsque les SAS sont sur le terrain, ils cohabitent et combattent avec tout au plus une dizaine d'hommes. Des camarades à qui ils confient leur vie. Difficile de retrouver ce rapport presque intime, finalement, dans la vie civile. Être opérateur SAS s'est aussi se confronter à la mort. Bien que cette éventualité effraie la majorité d'entre nous, pour ces hommes, cela signifie aussi se dépasser, ressentir l'adrénaline, vivre des moments forts physiquement et moralement que seul combat procure. C'est presque une addiction que certains ne veulent ou ne peuvent pas soigner. Enfin la désillusion à laquelle de nombreux parachutistes de la France Libre font face à la Libération et le jugement de la population à leur égard (positif ou négatif) confirment leur choix de rester au sein de celle qui ne les abandonne pas, ne les délaisse pas mais au contraire les accueille à bras ouverts, l'armée.

Y'a t'il alors un profil-type SAS ? Si l'objectif initial de ce travail est de répondre à cette interrogation, il paraît désormais présomptueux de l'affirmer tant cela réduirait la personnalité de chacun de ces hommes qui étaient tout sauf des suiveurs, se calquant sur leurs autres compagnons d'armes. De plus, pour prouver l'existence d'un profil SAS, il aurait fallu faire un travail de recherche plus approfondi, sur un nombre plus important de soldats. Bref, un travail de plusieurs années qui n'attend qu'un historien passionné qui a du temps à consacrer à ce groupe si riche qu'est celui des parachutistes français du Special Air Service. Cependant, en scrutant à la loupe la vie de ces SAS français, on observe des similitudes, des points communs, des traits caractéristiques dans leur parcours. Même si le ciment qui les lie, revient surtout à Pierre Marianne, on ne peut nier les ressemblances qui les rapprochent avant, pendant et après la guerre.

²⁰⁷ MURACCIOLE Jean-François, *Les français libres, l'autre Résistance*, Tallandier, 2009.

Henry Corta, ancien SAS, a tenté de trouver les mots justes pour en donner une description générale et conclure ce travail. « Beaucoup s’imaginent sans doute qu’au S.A.S régnait une discipline de fer, sans doute y voit-on une sorte de Légion Étrangère composée de batailleurs nés, de voyous, d’aventuriers, de colosses (...) De tout cela, il n’en était pas question. Qui étaient-ils tous ces hommes, tous ces volontaires ? Non des têtes brûlées, mais de simples Français, semblables à tous les autres, aujourd’hui (...) ils sont artisan, avocat, journaliste, industriel, commerçant, fonctionnaire, représentant, artisan, ouvrier, médecin et quelques uns sont encore militaires. Peu d’entre nous étaient soldats de métier, beaucoup de jeunes venaient des quatre coins du monde, étaient encore sans profession définie. (...) Nos chefs n’étaient pas des commandants, nos hommes n’étaient pas des soldats, mais tous étaient bon gré mal gré des hommes. (...) Voilà pourquoi cette bande de fous, d’éclopés, de condamnés, d’indisciplinés réussirent cependant les missions les plus audacieuses et obtinrent des résultats les plus surprenants »²⁰⁸.

Encore aujourd’hui, les soldats du 1er RPIMa, héritiers des SAS et l’Association des Familles des Parachutistes SAS de la France Libre perpétuent cette tradition et la mémoire tout en restant fidèles au crédo des parachutistes : Qui Ose Gagne.

²⁰⁸ **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952. Page 327-329.

Bibliographie et sources

I - Ouvrages Généraux :

A - Histoire générale de la période (1939-1945).

1) La France pendant la Seconde Guerre Mondiale :

- **MURACCIOLE Jean-François**, *La France pendant la Seconde Guerre Mondiale: de la défaite à la Libération*, Le livre de poche, 2002.
- **AMOUROUX Henri**, *La France et les français de 1939 à 1945*, Armand Collin, 1970.
- **MICHEL Henri**, *La drôle de guerre*, PUF, 1971.

2) La région Bretagne pendant la Seconde Guerre Mondiale.

• **BOUGEARD Christian** :

- *Le choc de la guerre dans les Côtes du Nord, 1939-1945*, Éditions J-P. Gisserot, 1995.
- *La Bretagne d'une guerre à l'autre (1914-1945)*, Éditions J-P. Gisserot, 1999.
- *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre Mondiale, sous la dir° de Christian Bougeard*, CRBC-UBO, 2002.
- **HUGUEN Roger**, *La Bretagne pendant la bataille de l'Atlantique, 1940-1945*, COOP Breizh, 2003.
- **LE BERRE Alain et LEGRAND Alain**, *La Bretagne à l'épreuve*, Daoulan, 1991.
- **LE BOTERF Hervé**, *La Bretagne pendant la guerre (3 tomes)*, France Empire, 1970.
- **LE ROUX Roger**, *Le Morbihan en guerre, 1939-1945*, Joseph Floch, 1981.
- **SAINCLIVIER Jacqueline**:
 - *L'Ille et Vilaine dans la guerre, 1939-1944*, Éditions Horvath, 1986.

- *La Bretagne dans la guerre (1939-1945)*, Éditions Ouest-France/Mémorial de Caen, 1994.

3) La Seconde Guerre Mondiale dans le monde.

- **JACOBSEN Hans-Adolf**, *La Seconde Guerre Mondiale (tomes 1 et 2)*, Castermann, 1968.

- **MASSON Philippe**:

- *Une guerre totale, 1939-1945*, Tallandier, collections « Approches », 1990.

- *La Seconde Guerre Mondiale. Stratégies, mesures, controverses, chronologie, filmographie*, Tallandier, 2003.

- **MICHEL Henri**:

- *La Seconde Guerre Mondiale*, PUF, 1972.

- *La Seconde Guerre Mondiale I, les succès de l'Axe (septembre 1939-janvier 1943)*, PUF, collection « Peuples et Civilisations », 1977.

- *La Seconde Guerre Mondiale II, la victoire des Alliés (janvier 1943-septembre 1945)*, PUF, collection « Peuples et civilisations », 1980.

- **MONTAGNON Pierre**, *Dictionnaire de la Seconde Guerre Mondiale*, Pygmalion, 2008.

- **MURACCIOLE Jean-François et PIKETTY Guillaume**, *Encyclopédie de la Seconde Guerre Mondiale*, Robert Laffont, collection « Bouquins », Ministère de la Défense, 2015.

B - Histoire de la Résistance.

1) La Résistance en France :

- **DOUZOU Laurent** :

- *La Résistance française-une histoire périlleuse*, Éditions du Seuil, collection « l'Histoire en débat », 2005.

- *La Résistance et les français : villes, centres et logiques de décision*, Institut d'Histoire du temps présent, 1995.

• **GUILLON Jean-Marie LABORIE Pierre**, *Mémoire et histoire : la Résistance*, Éditions Privat, 1995.

• **GUÉRIN Alain**, *La résistance, 1930-1950, Tome 2 : une révolte très organisée*, Club du livre Diderot, 1973.

• **MARCOT François** (sous la dir°), *Le dictionnaire historique de la Résistance*, avec la collaboration de Bruno LEROUX et Christine LÉVISSÉ-TOUZÉ, Robert Laffont, collection « Bouquins », 2006.

• **MICHEL Henri** :

- *Histoire de la Résistance en France (1940-1944)*, PUF, collection « Que sais-je ? », 1950.

- *Les courants de pensée de la Résistance, thèse de doctorat*, Université de Paris, PUF, 1962.

• **MURACCIOLE Jean-François**, *Histoire de la Résistance en France*, PUF, collection « Que sais-je ? », 2003.

• **NOGUERES Henri et DEGLIANNE-FOUCHE Marcel**, *Histoire de la Résistance 1940-1945, Tomes 1,2,3 et 4*, Robert Laffont, 1977.

• **SAINCLIVIER Jacqueline**, *La Résistance en France (1940-1945)*, Éditions Ouest-France, collection « les documentaires », 1988.

• **SAINCLIVIER Jacqueline et BOUGEARD Christian** (sous la dir°), *La Résistance et les français. Enjeux stratégiques et environnement social*, PUR, 1995.

• **WIEVIORKA Olivier**, *Histoire de la Résistance, 1940-1945*, Perrin, 2013.

2) La résistance bretonne :

• **ANCELIN Jean**, *Histoire de la Résistance dans le développement des Côtes du Nord, Mémoire DES d'Histoire*, Université de Rennes II, 1946.

- **BOUGEARD Christian** :

- *Histoire de la Résistance en Bretagne*, Éditions J-P. Gisserot, 1992.

- *Occupation, Résistance et Libération de la Bretagne en 30 questions*, Geste Éditions, collection « la Crèche », 2005.

- **SAINCLIVIER Jacqueline**, *La Résistance en Ille et Vilaine, 1940-1944*, Thèse de 3e cycle, PUR, 1993 (soutenue en 1978).

C - Histoire des Forces spéciales.

1) Histoire, description et emploi des Forces Spéciales :

- **DENÉCÉ Éric** :

- *Histoire secrète des Forces Spéciales (de 1939 à nos jours)*, Nouveau Monde, 2007.

- *Commandos et Forces Spéciales*, Éditions Ouest-France, 2011.

- **FALIGOT Roger**, *Les services spéciaux de sa Majesté*, Mérida, Temps Actuels, 1982.

- **GAUJAC Paul**, *Les Forces spéciales de la Libération*, Histoire et Collections, 1999.

- **MONTAGNON Pierre**, *Histoire des Commandos, Tomes 1,2 et 3*, Pygmalion, 2011.

- **SASSI Jean**, *Opérations Spéciales: 20 ans de guerres secrètes*, Nimrod, Poche, 2012.

2) Outils conceptuels, « doctrines »... :

- **DENÉCÉ Éric**, *Forces Spéciales, l'avenir de la guerre ? De la guérilla aux opérations clandestines*, Editions du Rocher, collection « l'art de la guerre », 2002.

- **HERNAULT Thomas**, *L'évolution de la doctrine d'utilisation des Forces Spéciales Françaises*, L'Harmattan, 2015.

II - Ouvrages spécialisés :

A - Sur les S.A.S et autres unités affiliées (Jedburgh...).

1) Les S.A.S. :

1.1_ Instruments de travail :

- **BONNECARRERE Paul**, *Qui ose vaincra, les parachutistes de la France Libre*, Fayard, 1971.
- **BUCHOT Éric**, *Les FAFL, 1940-1945, mémoire de maîtrise*, Université de Paris I, 1987.
- **CÉCILE Jean-Jacques** :
 - *Histoire secrète des SAS*, Nouveau Monde, 2009.
 - *Les SAS : Commandos secrets de sa Majesté*, Histoire et Collections, 1997.
- **CORTA Henri, CHAMMING'S Marie, JÉGO Joseph** (avec la contribution de CRÉAU Noël et REINHARDT Philippe), *Qui ose gagne, les parachutistes du 2e RCP (4e SAS)*, Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), 1997.
- **LAGADEC YANN** :
 - « L'action combinée du 2e régiment de chasseurs parachutistes et de la Résistance dans le dispositif stratégique de l'opération Overlord. », dans HARISMENDY Patrick et LE GALL Erwann (dir.), *Pour une Histoire de la France Libre*, PUR, 2012, p.107-123.
 - *SAS et Jedburghs autour de Pontivy : le rôle des Forces Spéciales Alliées dans l'armement de la Résistance du Morbihan à l'été 1944, actes du colloque de Pontivy*, Mémoires de la société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 2010.
 - « Actions spéciales et transmissions : les opérations de l'été 1944 en France », *Revue Historique des Armées*, 2008, p.112-135.
 - *La Résistance bretonne vue par les Forces Spéciales Alliées (juin-août 1944)*, Mémoire de la société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 2004.

- « Entre l'État-Major Allié, la France Libre et la Résistance intérieure : les bases radio des Forces Spéciales dans les Côtes du Nord à l'été 1944. », dans HARISMENDY Patrick et LE GALL Erwann (dir.), *Pour une Histoire de la France Libre*, PUR, 2012, p.123-142.
 - En collaboration avec **GOURIER François**:
 - « Le rôle des transmissions dans la redéfinition des missions des Forces Spéciales, l'exemple de la libération de la Bretagne (juillet-août 1944) », *Renseignements et opérations spéciales*, n°10, 2002.
 - « La libération du Morbihan, un laboratoire pour les Forces Spéciales Alliées (juin-août 1944) », *Bulletin et Mémoires de la société polymathique du Morbihan*, n°131, p.229-249. 2005.
 - **McCUE Paul**, *Operation Bulbasket. Behind the lines in occupied France (1944)*, Pen and Sword Paperback, 1996.
 - **PASCUAL Fanny**, *La brigade du Special Air Service pendant la Seconde Guerre Mondiale. Institutions, individualités et mythes, thèse d'histoire*, Université de Montpellier III, 2007.
 - **PORTEAU Olivier**, *Pierre Marienne : l'itinéraire d'un parachutiste de la France Libre (1908-1944), mémoire de Master I*, Université de Caen, 2006.
 - **PORTIER David**, *Les parachutistes SAS de la France Libre : 1940-1945*, Nimrod, 2010.
 - **PRIME Christophe**, *Les commandos SAS dans la Seconde Guerre Mondiale*, Tallandier, 2013.
 - **STRAWSON John**, *Le régiment SAS : d'El Alamein aux Falklands*, France Empire, 1985.
- 1.2_ Ouvrages à valeurs de sources, témoignages, récits :
- **BERTHIER René**, *Histoire de Loïc Raufast, commando S.A.S*, 2009.

- **CAITUCALI Georges**, *Special Air Service, missions de l'impossible*, Presses de la Cité, 2000.
- **CHAMMING'S Marie**, *J'ai choisi la tempête*, France Empire, 1985.
- **CORTA Henry**, *Les bérets rouges*, Amicale des anciens parachutistes SAS, 1952.
- **DÉPLANTE Henri**, *La liberté tombée du ciel*, Ramsay, 1977.
- **FARRAN Roy**, *Winged Dagger*, Collins, 1955.
- **FLAMAND Roger** :
 - *Paras de la France Libre*, Presse de la Cité, 1976.
 - *Qui ose gagne- 3e SAS Grande-Bretagne- France (1943-1944)*, SHAT, 1997.
 - *Amherst- Les parachutistes de la France Libre 3e et 4e SAS- Hollande (1945)*, SHAT, 1998.
- **FORGEAT Raymond**, *Remember : les parachutistes de la France Libre en Afrique du Nord, 1940-1943*, SHAT, 1990.
- **HARRISON Derrick Inskip**, *These men are dangerous. The SAS at war*, Cassel, 1957.
- **HUGUEN Roger**, *Par les nuits les plus longues*, Éditions Ouest-France, 1976.
- **KESSEL Joseph**, *Le Bataillon du ciel*, Julliard, 1947.
- **MULLER Achille**, *Nos vertes années*, Presse de l'Imprimerie Sarregueminoise, 2012.
- **PAULIN Jean**, *La rage au coeur*, Gérard et Cie, 1958.
- **SAVOURNIN Henri**, *Parachutiste avec la France combattante*, Barré et Dayez, 1985.
- **SOUQUET François**, *Émile Bouétard, caporal dans les Free French Paratroops*, 2006.
- **TUPËT-THOMÉ Edgard**, *Special Air Service (1940-1945), l'épopée d'un parachutiste en France occupée*, Grasset, 1980.

- **WELLSTED Ian**, *SAS with the Maquis. In action with the French Resistance (June-September 1944)*, Greenville Books, 1994.

2) Les unités Jedburghs :

2.1_ Instruments de travail :

- **BEUVAN Colin**, *Operation Jedburgh. D-DAY and America first shadow war*, Viking, 2000.
- **INQUIMBERT Anne-Aurore**, *Les équipes Jedburghs (juin 1944-décembre 1944). le rôle des services spéciaux alliés dans le contrôle de la Résistance française*, SHD(Service Historique de la Défense) / Lavauzelle, 2006.
- **IRWIN Will, Lt-Col**, *The Jedburghs. The secret history of the Allied Special Forces. France 1944*, Public Affairs, 2004.
- **LAGADEC Yann**, *L'action des Forces Spéciales en Ille et Vilaine : les équipes Jedburghs Guy et Gavin (juillet-août 1944)*, Bulletin et Mémoires de la société archéologique et historique du département d'Ille et Vilaine, 2003.
- **NICHOLS Ralph. D.**, *Jedburgh Operations. Support to the resistance in Eastern Brittany from June-September 1944*, thesis, US Army Command and General Staff College, 1990.

2.2_ Ouvrages à valeurs de sources, témoignages, récits :

- **BROWN Arthur**, *The Jedburghs : a short story*.

3) Le Spécial Operation Executive :

3.1_ Instruments de travail :

- **FOOT Michael**, *SOE in France; an account of the work of the British Special Operation Executive in France 1940-1944*, White Hall History Publishing, 2003.

3.2_ Ouvrages à valeurs de sources, témoignages, récits :

- **COOKRIDGE Edward-Henry** :

- *Missions spéciales*, Fayard, 1967.

- *Mettez l'Europe à feu et à sang. Organisation et action du SOE, en Europe occidentale, 1940-1945*, Fayard, 1968.

- **VERITY Hugh**, *Nous atterrissions de nuit...*, France Empire, 1982.

B- Sur la Résistance française.

1) La Résistance de l'Intérieur (réseaux, mouvements, F.F.I...) :

1.1_ Instruments de travail :

- **BELOT Robert**, *S'évader de France sous l'Occupation*, Fayard, 1998.
- **FEREY Jean-Pierre**, *Les héros anonymes de l'été 44*, éditions Rocher, 2014.
- **MARCOT François**, *La Résistance française et les français: lutte armée et maquis*, Les belles lettres, 2003.

1.2_ Ouvrages à valeur de sources, témoignages, récits :`

- **FEREY Jean-Pierre**, *Les héros anonymes de l'été 44*, Éditions du Rocher, 2014.
- **FREYNAY Henri**, *Volontaires de la nuit*, Robert Laffont, 1975.
- **LORMIER Dominique**, *Histoire de la France militaire et résistante, première partie, 1939-1942*, Éditions du Rocher, 2000.

2) La France Libre :

2.1_ Instruments de travail :

- **BROCHE François** :
 - *L'épopée de la France Libre, 1940-1946*, Pygmalion, 2000.
 - *Dictionnaire de la France Libre*, sous la dir° de BROCHE François, CAÏTUCOLI Georges et MURACCIOLE Jean-François, Robert Laffont, 2010.
- **CREMIEUX-BRILHAC Jean-Louis**, *La France Libre : de l'appel du 18 juin à la Libération*, Gallimard, 1996.

- **MICHEL Henri**, *Histoire de la France Libre*, PUF, collection « Que sais-je ? », 1963.

- **MURACCIOLE Jean-François** :

- *Les français libres, l'autre Résistance*, Tallandier, 2009.

- *Histoire de la France Libre*, PUF, collection « Que sais-je ? », 1996.

2.2_ Ouvrages à valeur de sources, témoignages, récits :

- **GILLOIS André**, *Histoires secrètes des français à Londres, 1940-1944*, Hachette/Tallandier, 1973.
- **RONDEAU Daniel et STEPHANE Roger**, *Des hommes libres : histoire de la France Libre par ceux qui l'ont faite*, Grasset, 1998.

3) Les maquis bretons :

3.1_ Instruments de travail :

- **CAREL Martine**, *Le maquis de Coat Mallouen dit de Plessidy, mémoire de maîtrise*, Université de Rennes II, 1972.
- **EVEILLARD Jean-Yves**, *11 Batailles qui ont fait la Bretagne*, Skol Vreizh, 2015.
- **LEROUX Roger**, *Le maquis de Saint-Marcel*, Éditions Ouest-France, 1981.

3.2_ Ouvrages à valeur de sources, témoignages, récits :

- **ANDERSON BÖ Patrick et BERTIN François**, *Le maquis de ST Marcel*, Éditions Ouest-France, 1998.
- **BOHEC Jeanne**, *La plastiqueuse à bicyclette*, Mercure de France, 1975.
- **DARSEL Joseph**, *La Bretagne au combat*, Ar Vorenn, 1985.
- **DATHANAT Jean**, *Français...? Peut-être. Histoire d'un maquis breton*, Les Presses Bretonnes, 1984.
- **DURANDET Christian**, *Les maquis bretons*, France-Empire, 1973.

- **FLOQUET Charles**, *Pontivy, la liberté retrouvée*, Spézet, Keltia Graphic, 2004.
- **JEGO Joseph**, *1939-1945 Rage Action Tourmente au pays de Lanvaux*, 1991.
- **MAHEO Patrick**, *Le maquis de Saint-Marcel*, Rue des scribes, 2005, p.216.

C - Sur des moments spécifiques du conflit.

1) Le Débarquement en Normandie :

1.1_Instruments de travail :

- **BEDARIDA François**, *Normandie 44. Du débarquement à la Libération*, Albin Michel, 1987.
- **PIPET Albert**, *La trouée de Normandie*, Presses de la Cité, 1966.
- **WIEVIORKA Olivier**, *Histoire du débarquement en Normandie (des origines à la Libération de Paris 1941-1944)*, Éditions retrouvées, 2012.

1.2_Ouvrages à valeur de sources, témoignages, récits :

- **EISENHOWER Dwight, D.**, *Les opérations en Europe des forces expéditionnaires alliées, 6 juin 1944-8 mai 1945*, Charles Lavauzelle et Cie, 1947.

2) La Libération de la France :

2.1_Instruments de travail :

- **ACTES DU COLLOQUE DE PARIS, 28-31 octobre 1974**, *La Libération de la France*, Éditions du CNAS, 1976.
- **DALLOZ Jacques**, *La France de la Libération*, PUF, 1983.
- **MIQUEL Pierre**, *La Libération*, Complexe, 1994.

• 2.2_Ouvrages à valeur de sources, témoignages, récits :

- **LORMIER Dominique**, *Les combats victorieux de la Résistance dans la Libération (1944-1945)*, Le Cherche-Midi, 2002.
- **NOTIN Jean-Christophe**, *1061 Compagnons de la Libération*, Perrin, 2000.

3) La Libération de la Bretagne :

3.1_Instruments de travail :

- **BAUDOT Marcel**, *Libération de la Bretagne*, Hachette, 1973.

3.2_Ouvrages à valeur de sources, témoignages, récits :

- **LE GRAND Alain et THOMAS Georges**, *Le Finistère dans la guerre, tome 2 : La Libération*, Éditions de la Cité, 1981.

III - Sources :

A - Archives privées de M. Chilou Henri.

- De nombreuses photos.
- Par M. Pierre Oillo, proposition de demande d'une promotion militaire, article Ouest France, 9 mai 1951 : médaille militaire + croix de guerre remises.
- Remise de la médaille de la Déportation et de l'Internement à titre posthume, 5 février 2008.
- Figuration dans le livre d'or des Français Libres (www.françaislibres.net).
- Ordre du régiment n°37 (3^{ème} régiment d'Infanterie Coloniale), nomination au grade de sergent-chef d'active par le lieutenant-colonel Chauvin (commandant le troisième RIC) à compter du 1^{er} juin 1940, PC le 8 juin 1940.
- Acte d'engagement n°3333 D dans les FFL pour la durée de la guerre + 3 mois, à Londres le 8 décembre 1942. Commissariat National à la guerre – F.L. –, le Directeur de l'Intendance.
- Papier écrit par M. Auguste Chilou sur lequel figure le résumé de son parcours (avec dates, villes, durées de séjour) du 3 avril 1942 à Rennes jusqu'au 18 janvier 1943 à Largo en Ecosse. Ce papier comprend la durée d'internement à Miranda + la durée de séjour à Gibraltar + nom du bateau + durée du voyage. Cela s'arrête à Largo car après interdiction d'écrire secret défense.

- Note de service rédigée le 10 novembre 1942 à Gibraltar concernant le détachement de volontaires Français placés sous les ordres du Sergent-Chef Chilou + liste de volontaires : 27 hommes. Signé par French Liaison officer, Forces Françaises Combattantes, mission de Gibraltar.
- Permission de demeurer et circuler à Londres à la condition de rejoindre les « fighting french » (écrit en anglais), papier du Immigration officer, 7 décembre 1942 à Londres.
- Photographie en tenue de parachutiste datée du 23 octobre 1943.
- Résumé de la vie militaire d'Auguste Chilou par son épouse (comporte des erreurs, notamment sur la question du grade) + diplôme détenu + campagnes auxquelles il participa date à vérifier.
- Extrait d'Etat Civil d'Auguste Chilou, année 1912, n°575, retiré le 3 février 1939.
- Ministère de la Guerre, Instruction Ministérielle du 29 août 1928. RIC du Maroc autorisation pour une durée de 4 ans pour partir en Indochine. Signée à Aix en Provence, faite le 30 janvier ? Autorisation de réengagement ? (n°84) décision prise le 29 janvier 1935 ? (Je pense que c'est l'acte de rengagement en Indochine).
- Intendance mixte de Brest rengagement de 3 ans à termes fixes contractés par Auguste Chilou au titre du 3^{ème} RIC à compter du 7 février 1939. Fait le 3 janvier 1939.
- Article de presse (Ouest France ?) daté du 20 mai 1949, il relate les décorations remises à titre posthume à Auguste Chilou cf : papier du Général Arlabosse.
- Article du Ouest France. Sur les rues nouvelles du Colombier, du Bréquigny, de la zone sud etc. ont désormais une rue avec pour nom : **rue Auguste Chilou (1912 – 1944) Volontaire des Forces Françaises Libres.**
- Fiche familiale de l'Etat Civil (31 août 1999) avec dates de naissance des enfants Chilou + date du mariage des parents.
- Discours du maire de Rennes, Edmond Hervé, réception pour le 40^{ème} anniversaire de la libération à la mairie le 8 mai 1985. Rappel des décorations + grade + remise de la médaille de la déportation et de l'internement pour faits de Résistance.

- Message de Mme Chilou à son mari Auguste Chilou par l'intermédiaire du service social d'aide aux émigrants, par **Präsidum Des Deutschen Roten Kreuzes** au comité international de la Croix Rouge de Genève, message de 25 mots à destination du **Red Cross Postal Message Bureau 201 Clarence Houses Saint James London**. Daté du 7 janvier 1944 mais tamponné le 8 février 1944.
- Réponse d'Auguste Chilou via les mêmes intermédiaires mais en sens inverse.
- Carte de tabac (Ministère de l'Economie et des Finances), caret d'alimentation n°19.008 rationnement.
- Permis de conduire les automobiles appartenant à Auguste Chilou.
- Résumé succinct de l'action d'Auguste Chilou en Angleterre et en Bretagne par l'historien Olivier Porteau, 8 février 2008.
- Carte du secteur où étaient implantés les S.A.S. ou les résistants ?
- Biographie de campagne sur l'adjudant Auguste Chilou par Joseph Jego le 10 février 2008.
- Articles de journaux sur le don du tableau représentant des parachutistes, peint par Ferrio, par les frères Chilou (Henri et son frère) au musée de Saint Marcel.
- Article de presse sur les événements tragiques du Bas-Rémungol à l'occasion du 75^{ème} anniversaire de l'Armistice. Stèle érigée en hommage à 5 victimes dont Auguste Chilou.
- 2^{ème} article sur le même sujet.
- Document du FAFL.
- Photographie mémoire de guerre.
- Affiche anglaise d'un appel de De Gaulle.
- Nouvel extrait d'Etat-Civil et signalement avec description physique (par l'armée).
- Autorisation par le chef de corps du 3^e RIC de rengagement pour trois années, n°113, fait à Rochefort le 3 janvier 1939.
- Papier écrit à la main → Rengagement de 4 ans à compter du dit jour, le 7 janvier 1935.

- Photos prises en 1939 (notamment le 30 octobre 1939) avec des camarades du régiment au sein duquel figure un africain.
- Article de presse daté du 23 octobre 1950, rappelant le record du monde de saut en équipe de vingt par la porte, battu par Marianne et son groupe au sein duquel figure Auguste Chilou. On trouve aussi des photos du groupe avec les noms des parachutistes.
- Certification d'appartenance aux FFI, certifié par le général commandant la 3^e région militaire (ce qui est étrange puisque logiquement Chilou appartient aux FAFL), Morbihan, groupe FFI de St Marcel, du 6 juin 1944 au 29 juin 1944. Il y est écrit qu'Auguste Chilou aurait été arrêté puis fusillé, alors qu'il est mort au combat avec 5 autres hommes... Certification de présence au corps établi à l'intention de Mme Chilou, le 22 décembre 1949, par le général de corps d'armée Arlabosse commandant la 3^e région et chef du bureau FFCI.
- Avis officiel de décès n°530-711, Secrétariat des Anciens combattants et victimes de guerre, Service général de l'Etat-Civil, des successions et des sépultures militaires.
- Avis de décès avec le grade d'adjudant (qui doit être faux car d'après certains de ses camarades il venait de recevoir le grade de lieutenant), Corps FFI (problématique puisque appartient aux SAS et donc aux FFL), le 29 juin 1944 à Remungol-le-Bas-en-Plumelec, cause : fusillé par les allemands (là encore c'est discutable puisqu'il est censé être mort au combat), mention : Mort pour la France.
- Témoignage de Joseph Jego qui affirme qu'Auguste Chilou a été victime d'une « mitraillade » et non fusillé, vu et signé par le maire de Plumelec le 22 août 1949
- Témoignage de Mme M ?, elle y affirme qu'il a été fusillé. Ce témoignage a été fait le même jour que le précédent et signé dans la même mairie.
- Acte de décès fourni par le Ministère de l'Air-Direction de l'Intendance et de l'Administration de l'armée de l'Air- Sous-Direction des pensions et de l'Etat-Civil- N°931 SD3 /10 DIAAA. À destination du ministre et par délégation, le commissaire ordonnateur de 2^e CL. Ricard, Sous-Direction des pensions de l'Etat-Civil, Paris, le 19 Janvier 1945.
- Certification de validation des services, campagnes et blessures des déportés et internés de la Résistance. Paris, le 22 novembre 1984 (en remplacement de celui délivré le 26 août 1958, présent lui aussi dans cette liste), N°48.603.

- Homologation de grade à titre posthume, ici, c'est le grade de lieutenant qui est présent mais dans les FFI (alors qu'il était engagé dans les FAFL).

B - Archives personnelles de la Famille Jordan, de la Famille Jacir, de la Famille Papazow et du Colonel Jean-Christophe Dumont

C - Archives du Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), Vincennes.

1) Le fond 12P89 (2e et 3e RCP) :

1.1_ Le 2e RCP.

1.2_ Le 3e RCP.

1.3_ La mission « Amherst » et la campagne de Hollande.

1.4_ « Spencer » etc.

2) Les fonds 12P90 et 12P97 :

3) Le fond 13P34 :

3.1_ Région M.

3.2_ Bretagne en anglais.

4) Le fond GR19P22 :

4.1_ 4> Maquis de Plessidy.

4.2_ 8> A.S, F.T.P.F, Maquis de Grâces.

5) Le fond GR19P56 :

5.1_ 3> O.R.A, 2e Bataillon F.F.I d'Auray, Commandant le Garrec.

5.2_ 8> O.R.A, 8e Bataillon F.F.I.

5.3_ 9> A.S, F.T.P.F, 9e Bataillon F.F.I.

6) Le Fond GR13P35

7) Le Fond GR16P

8) Le Fond GR12P88

9) Le Fond GR28P

10) Le Fond SHAA

10.1> AI 4D 58

10.2> AI 4D 60

10.3> AI 4D 63

10.4> AI 4D 163

10.5> AI 4D 164

C - Archives de l'Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense (ECPAD).

50 photographies tirées des fonds Londres F.F.L 47 (7647-7656), AIR 276 (4881-4951), et du film SA614(1).

D - Archives tirées de la Salle des Inventaires Virtuelle (SIV) sur le site des Archives Nationales.

In,Archives du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale,Témoignages sur la France libre et la résistance extérieure (72AJ/220-72AJ/248).

1) Bureau Central de renseignements et d'actions.

1.1_Missions :

Missions, I-Bretagne (72AJ/232 Dossier n°2)>

Documents relatifs à la mission Aloès (Pièce 7) :

- Journal des marches et opérations du commandement des FFI en Bretagne du 4 juillet au 10 septembre 1944, avec des annexes, « dont un résumé sur l'organisation de la Résistance dans le département du Morbihan ».

Documents annexes transmis par le général Éon (Pièce 8) :

- « Histoire des FFI du Morbihan »
- Extrait de l'ouvrage du chef de bataillon Rocolle, l'arme aéroportée : clé de la victoire ?, relatif à l'action des missions de guérilla pour la libération de la Bretagne.
- Étude du général Éon intitulée « Interventions sur les arrières de l'ennemi. Enseignement à tirer des opérations de libération de la France ».
- « Report by the Supreme Commander to the Combined Chiefs of Staff on the operations in Europe of the Allied Expeditionary Force (6 June 1944 to 8 May 1945) ».
- Rapport au sujet des activités de l'équipe Felix en Bretagne du 9 juillet au 2 août 1944.
- Note du général Éon sur « la Bretagne dans la guerre secrète ».

Missions, VIII Projets de missions et renseignements divers (72AJ/232 Dossier n°9) :

- Rapport établi par le capitaine Bergé au retour d'une mission en Bretagne. 9 avril 1941.

1.2_ Généralités (72AJ/231 Dossier n°1) :

- Emploi et commandement des SAS par Bedell Smith

1.3_ Force F (72AJ/232 Dossier n°10):

- États de répartition des effectifs et du matériel parachutés en France, transmis par le commandant Revez au général Cochet.

2) Forces Françaises Libres.

2.1_ Forces Aériennes Françaises Libres (FAFL) (72AJ/239 Dossier n°2) :

- Documentation relative à l'histoire des parachutistes de la France Libre, émanant notamment du Lieutenant-Colonel Georges Roger Pierre Bergé.

- États des unités de forces aériennes françaises ayant pris part aux opérations de débarquement en Normandie en juin 1944 et en Provence en août 1944, dressés par le général Valin.

2.2_ Généralités (72AJ/238 Dossier n°1) :

- Texte d'une communication du capitaine Jean-Noël Vincent sur « les aventuriers su patriotisme ou l'origine du recrutement et des motivations des Forces Françaises Libres ».

3) La France Libre à Londres.

3.1_ Témoignages sur la France Libre, III (72AJ/220 Dossier n°4) :

- Rapport de mission de Mme Couty-Bohec « Rateau » (11 septembre 1944 à Londres) BOA.

- Témoignage de Jeanne Couty-Bohec, recueilli par Yvette Gouineau.

3.2_ Chronologie de la France Libre et de la France combattante (72AJ/220 Dossier n°1):

- Chronology of the free french activities. Juin 1940-décembre 1942.

E - Sources vocales.

- Interview de Jamil Jacir, donnée le 19 avril 2017.

- Interview d'Achille Muller donné le 9 mai 2017.

- Témoignages recueillis auprès de Josph Jégo au cours de différentes rencontres (commémorations, etc).

Table des matières

Introduction (pp 1-6)

Chapitre I : Rejoindre les Français libres (1941-1943) (pp 7 - 45)

1. Leur vie avant la guerre (pp 7 - 12)

a - Les militaires d'active et ou de réserve (pp 7 - 9)

b - Des civils d'horizons professionnels multiples (pp 9 - 11)

c - Les mineurs : étudiants, lycéens et sans profession (pp 11 - 12)

2. La « drôle de guerre », la bataille de France et l'invasion allemande (pp 12 - 17)

a - La mobilisation générale (pp 12 - 14)

b - Les combats (pp 14 - 15)

c - Le sort des soldats après l'invasion (pp 15 - 17)

3. Pourquoi rejoindre la France Libre ? (pp 17 - 27)

a - Ceux qui ont d'abord « choisi » la Résistance Intérieure (pp 17 - 19)

b - Étude des différentes motivations des 14 parachutistes et des engagés de la France Libre (pp 19 - 23)

c - Ces « anciens » militaires qui sont « devenus déserteurs » en choisissant De Gaulle (pp 23 - 24)

d - Le parachutiste SAS est-il différent du « soldat-type FFL » ? (pp 24 - 27)

4. Étude de plusieurs moyens de rejoindre la F-L à travers les différents parcours de ces hommes (pp 27 - 38)

a - Traverser et quitter la France (occupée et Zone Libre) (pp 27- 29)

b - Le passage via l'Espagne et les prisons de Franco (pp 29 - 32)

c - Gibraltar passage obligé pour les FFL ? (pp 32 - 34)

d - S'engager dans les colonies franco-britanniques et à l'étranger (pp 34 - 35)

e - Londres, capitale des Français libres et le passage obligé à la Patriotic School (pp 35 - 38)

5. Le « choix » du Special Air Service (pp 38 - 43)
 - a - « Choisir le SAS c'est vouloir participer aux opérations de Libération » (pp 38- 40)
 - b - Les parachutistes : un second recours (p.40)
 - c - Ceux ayant eu un parcours dans les FFL avant d'intégrer le Special Air Service (pp 40 - 43)

Chapitre II : Un entraînement spécifique pour une unité aux concepts novateurs et la vie au camp (1941-1944) (pp 44 - 72)

1. La formation « originelle » donnée à Kabret (pp 46 - 51)
 - a - Le Stirling's camp (p. 46 - 47)
 - b - Le saut à Kabret, un enseignement rudimentaire (pp 47 - 48)
 - c - Une formation en adéquation avec le terrain d'opération (pp 48 - 51)
2. La Grande-Bretagne, un refuge pour tous les Français Libres (pp 51 - 55)
 - a - L'attente à Old Dean Camp, le dépôt de la France libre (pp 51 - 53)
 - b - Les relations entre les Français Libres et la population locale (pp 53 - 55)
3. Devenir parachutiste et obtenir les ailes de Ringway (pp 55 - 59)
 - a - Le stage de saut à la « Monkey House » de Largo (pp 55 - 57)
 - b - La Parachute Training School de Ringway : étape obligatoire pour les SAS (pp 57 - 59)
4. L'Écosse, un terrain idéal pour entraîner l'élite des fantassins (pp 59 - 67)
 - a - Le stage commando dans les montagnes de Fort-Williams (pp 60 - 63)
 - b - Le camp de Cuparc (pp 63- 64)
 - c - Auchinleck : Approfondir la pratique du sabotage et l'organisation de l'infanterie de l'Air (pp 64 - 67)
5. Les records des « Marianne's Boys » (pp 67 - 72)
 - a - Marianne : un officier à part à la recherche de la troop parfaite (pp 67 - 69)
 - b - Le record du monde battu au stage de Sherburn in Elmet et l'exercice de la Home Guard (pp 69 - 70)
 - c - L'esprit « SAS » du 4^{ème} BIA ou 2^{ème} RCP (pp 70 - 72)

Chapitre III : Les campagnes des SAS français (1942-1945) (pp 73 - 119)

1. La campagne en Afrique du Nord (pp 73 - 82)
 - a - La fusion des parachutistes de Bergé au Special Air Service et leurs premières missions (pp 74 - 76)
 - b - Les combats dans le désert Libyen : l'attaque de Benghazi et les harcèlements entre El Agheila et Tripoli (pp 76 - 80)
 - c - Le raid de Tunisie (pp 80 - 82)

2. La libération de la Bretagne (pp 82 - 104)
 - a - le parachutage des détachements précurseurs, des Cooney Parties et la formation de la base Dingson (pp 82 - 88)
 - b - Le maquis de Saint-Marcel : une idée allant à contre-courant du mode de fonctionnement SAS et ses conséquences (pp 88 - 95)
 - c - Le retour à un mode d'action SAS, la traque des allemands, l'arrivée des motorisés et la liaison avec les forces américaines (pp 95 - 104)

3. L'opération Spencer : direction la Loire (pp 104 - 109)
 - a - Les objectifs de l'opération sur la Loire (p 104)
 - b - Une opération motorisée : le retour à une utilisation accrue des Jeeps SAS et quelques faits de campagne surprenants (104 - 109)

4. Les opérations Franklin et Amherst (pp 109 - 119)
 - a - L'opération Franklin : un rôle d'avant-garde dans l'hiver des Ardennes belges (pp 109 - 113)
 - b - L'opération Amherst : Un dernier saut pour libérer la Hollande (pp 113 - 116)
 - c- La fin de la guerre (pp 116 - 119)

Chapitre IV : Après la guerre (pp 120 - 128)

1. Retour à la vie civile (pp 120 - 122)

- a - Retrouver ses proches et la difficile reconstruction (pp 120 - 121)
- b - Quitter l'uniforme et retourner travailler (pp 121 - 122)

2. Continuer la vie militaire (pp 122 - 126)

- a - L'impossible reconversion (pp 122 - 123)
- b - Les guerres de décolonisation (pp 124 - 126)

3. Les Les parachutistes de la France Libre : vivier du SDECE ? (pp 126 - 128)

Conclusion : (pp 129 - 138)

Annexes.

Bibliographie.

Tables des matières.

Remerciements.

Remerciements

Je tiens à remercier mon Directeur de mémoire M. Marc Bergère pour ses conseils et sa souplesse.

Je tiens également à remercier M. Yann Lagadec pour la qualité de ses ouvrages et pour m'avoir reçu en entretien.

Je tiens à remercier le Colonel Jean-Christophe Dumont pour m'avoir soutenu, aidé et donné de nombreux conseils et de multiples informations tout au long de l'écriture de ce mémoire.

Je tiens également à remercier M. Henri Chilou sans qui rien n'aurait été possible.

Je remercie les membres de l'AFPSAS et plus particulièrement M. Franck Papazow, Mme Claude Jacir et M. Lionel Lakermance.

Je remercie Paul Marianne qui m'a aidé et fait confiance avant, pendant et après ce mémoire de recherche et que je compte aujourd'hui parmi mes amis.

Je remercie aussi ma belle-mère pour son aide précieuse de relecture ainsi que ma mamie pour ses multiples relances quant à l'écriture de ce mémoire.

Enfin, je remercie ma compagne pour m'avoir encouragé, supporté et aidé depuis le début de ce travail de recherche.

